

Michel Bernard

Hiver 1812

Retraite de Russie



PERRIN

Michel Bernard

HIVER 1812
RETRAITE DE RUSSIE

PERRIN

OceanofPDF.com

Du même auteur

Les Bourgeois de Calais, La Table ronde, 2021.
Le Bon Sens, La Table ronde, 2020.
Hiver 1814. Campagne de France, Perrin, 2019.
Le Bon Cœur, La Table ronde, 2018.
Deux remords de Claude Monet, La Table ronde, 2016.
Visages de Verdun, Perrin, 2016.
Les Forêts de Ravel, La Table ronde, 2015.
La Grande Guerre vue du ciel, Perrin, 2013.
Pour Genevoix, La Table ronde, 2011.
Le Corps de la France, La Table ronde, 2010.
La Maison du docteur Laheurte, La Table ronde, 2009.
La Tranchée de Calonne, La Table ronde, 2007.
Comme un enfant, Le temps qu'il fait, 2003.
Mes tours de France, L'Âge d'homme, 1999.

OceanofPDF.com

© Perrin, un département de Place des Éditeurs, 2022

92, avenue de France
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 08 00

ISBN : 978-2-262-08582-7

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Couverture :

Épisode de la retraite de Russie, peinture de Nicolas-Toussaint Charlet, XIX^e siècle.
Chalon-sur-Saône, musée Denon.

© Photo Josse/Leemage

OceanofPDF.com

Sommaire

[Titre](#)

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)

[Carte](#)

[Les flammes de Moscou](#)

[Dans les cendres](#)

[L'armée s'en va](#)

[Carnage à Maloïaroslavets](#)

[Une traîne de feu et de sang](#)

[Les fantômes de la Moskova](#)

[L'hiver attaque](#)

[Désillusion à Smolensk](#)

[Le laminoir de Krasnoïe](#)

[Ney ressuscite à Orcha](#)

[Un rai de lumière sur la Berezina](#)

[Victoire rive droite, désastre rive gauche](#)

[À travers la forêt lituanienne](#)

[Le mouroir de Vilna](#)

[Retour sur le Niémen](#)

[Épilogue](#)

OceanofPDF.com



Itinéraire retour de Napoléon pendant la campagne de 1812. Bineteau et Delamare, 1845, GE DL 1845-134
© Bibliothèque nationale de France

*À ceux qui n'ont pas de nom
Aux chevaux*

OceanofPDF.com

Les flammes de Moscou

Il ne voulait pas croire ce que ses yeux lui montraient. Quand Armand de Caulaincourt l'avait fait tirer de son sommeil à quatre heures du matin, des lueurs de forge dansaient au plafond de la chambre des tsars. En chemise, Napoléon était allé à la fenêtre la plus proche. L'incendie avait repris. Éteint la veille à grand-peine par les sapeurs de la Garde dans le bazar et quelques édifices des quartiers nord, ses foyers déchiraient la nuit finissante de tous côtés, éclairaient les pâtés de maisons qu'il menaçait. La rumeur dont vibrait l'appartement était produite par le crépitement des flammes. Un vent violent les tordait, les étirait, leur arrachait des brandons qu'il dispersait sur les toits. L'or et l'argent des dômes et coupoles de Moscou reflétaient la mouvante ardeur des brasiers, plus rouges sous les nuées cendreuse. Ce 15 septembre 1812, l'immense métropole entre Europe et Asie, l'ancienne capitale des tsars, le vieux cœur de la Russie partait en fumée.

Presque autant que cette vision, le stupéfiaient les rapports de ses aides de camp : les Russes mettraient volontairement le feu à leur ville. L'Empereur répétait que c'était impossible, que cela n'avait pas de sens, que la cause était forcément, comme toujours, la négligence des soldats et le relâchement de la discipline après une bataille. La dernière, sur la Moskova, avait été effroyable ; la licence de la troupe était à la mesure du prix de la victoire. Il essayait de persuader son entourage que l'application de ses instructions, organiser le cantonnement et le ravitaillement, réprimer le pillage par d'impitoyables sanctions, mettrait fin au désordre qui ruinait sa conquête. Mais les informations convergentes affluaient. Un peu partout on avait arrêté des porteurs de torches goudronnées, de lances soufrées. Ils les jetaient dans les pièces lambrissées des hôtels particuliers, dans les vieilles maisons bardées de planches, dans les écuries couvertes d'écailles de bois,

sur des substances inflammables amassées à dessein, sur tout ce qui prenait vite. Ils étaient russes. Certains étaient des policiers, la plupart des repris de justice libérés dans ce but. Leur prêtait main-forte la lie de la ville, un ramas d'ivrognes surexcités par l'extraordinaire des circonstances. Ceux qu'on avait pu interroger ne se faisaient pas prier pour dire qu'ils agissaient sur l'ordre du comte Rostopchine, l'introuvable gouverneur de Moscou. Après avoir provoqué l'exode des habitants, il avait fait évacuer le personnel des services municipaux, en particulier les pompiers avec leur matériel. Les pompes qui ne pouvaient rouler avaient été sabotées.

L'Empereur allait d'une pièce à l'autre, d'une embrasure à la suivante, traversait nerveusement les appartements du tsar parcourus la veille d'un pas allègre. Quatre ou cinq heures de sommeil à peine séparaient son triomphe sous les voûtes du Kremlin de sa stupeur devant le feu d'enfer qui ronflait au-dehors. Il pensait tenir le gage qui forcerait enfin l'adversaire à négocier, son but depuis trois mois ; le voici qui s'évanouissait entre ses mains, sous ses yeux. Le jour paraissait et c'était encore la nuit dans le ciel fermé. L'ouragan de la plaine et les bourrasques nées de l'intensité du brasier redoublaient sa vigueur. Les bâtiments magnifiques qui avaient ébahi les troupes à leur arrivée étaient réduits à presque rien en quelques minutes. Ces façades richement décorées, parées de vives couleurs, étaient en stuc, en plâtre, en bois bien sec sous les couches de peinture. Le feu couvait dessous les bandeaux de fer et de cuivre des toits vernissés, puis soulevait quelques tôles chauffées à blanc. L'air s'engouffrait, tout s'embrasait et, par combustion instantanée, la splendeur d'un palais à la française, à l'italienne, disparaissait dans les enroulements grondants d'un tourbillon de feu. Parfois, c'étaient des réserves d'alcool qui explosaient, un stock d'huile qui bouillonnait ou une poche de gaz qui crevait : le feu d'artifice jaillissait en sifflant et pétaradant au milieu des hurlements du vent. L'incendie se célébrait lui-même. Napoléon ne pouvait s'empêcher d'admirer. Cet incroyable moment dans l'histoire d'une civilisation était d'une beauté sauvage, grandiose et primitive.

Des primitifs, voilà ce qu'étaient ces Russes, des Scythes retombés dans les rites du culte païen : le feu purificateur et le sacrifice ! Le 17 août déjà, il avait vu l'ennemi se replier en incendiant la sainte cité de Smolensk, mille ans d'histoire, pour n'abandonner à l'envahisseur que des restes calcinés. Détruire soi-même, délibérément, les trésors accumulés par ses ancêtres, les

témoignages sacrés d'une antique culture, une âme civilisée ne pouvait le concevoir. Et pourtant, quelle terrible grandeur dans un tel spectacle. Il y avait de Sparte dans cet holocauste. De nouveaux foyers illuminaient le sud de Moscou, la ville entière allait disparaître. Tout avait été envisagé, tout avait été prévu, sauf cette folie.

Depuis deux ans, Napoléon songeait à sa campagne de Russie. Depuis un an, il la préparait, minutieusement, méticuleusement, à son habitude. Si Alexandre s'était conformé aux engagements pris sur le radeau de Tilsitt en juin 1807, on n'en serait pas arrivé là. Il avait tellement voulu croire que le jeune et séduisant tsar partageait ses visions d'épopée pour la vieille Europe : l'Ouest à l'empire français, l'Est à l'empire russe. Mais où commençait l'Ouest, où commençait l'Est, et que faire de la Pologne ? Les Anglais n'avaient guère eu besoin de manœuvrer. Les Russes, battus deux fois, à Austerlitz puis à Friedland, momentanément résignés, avaient souscrit à la paix napoléonienne par nécessité, sans conviction. Les inquiétaient la renaissance éventuelle d'un État polonais ragaillardi sous l'aile française et le coût du blocus continental pour leur fragile économie. Ils en appliquaient les règles à regret et feignaient de ne pas voir les marchandises du Royaume-Uni et de ses colonies débarquer dans leurs ports pour ruisseler sur le continent. Tout en s'étonnant avec une fausse candeur des protestations et mises en garde de ses partenaires, la Russie incorporait de nouveaux contingents de soldats, les équipait et concentrait ses divisions. Beaucoup dans l'état-major russe, renforcé d'officiers prussiens en exil désapprouvant la soumission de leur souverain et de quelques émigrés français incurablement royalistes, rêvaient de revanche : être ceux qui abattraient le tyran, le parvenu, génie des batailles surgi de la Révolution pour en propager les principes au pas de ses cohortes. La guerre couvait.

Un soir, à Paris, Napoléon avait tiré de sa bibliothèque l'*Histoire de Charles XII* de Voltaire pour y relire le récit de la désastreuse expédition du roi de Suède en Russie. En 1707, le puissant souverain du Nord avait misé sur la valeur supérieure de ses soldats et sur ses propres talents militaires, également éprouvés et reconnus, pour mettre définitivement à genoux l'empire russe. Deux ans plus tard, son armée, épuisée par une longue errance dans l'immense pays, affaiblie par les privations, était écrasée à Poltava, à trois cents kilomètres au sud de Kiev, en Ukraine. Charles XII, blessé, pourchassé, avait trouvé asile *in extremis*, avec une poignée de

fidèles, chez le Grand Turc. C'en était définitivement fini de la suprématie suédoise sur l'Europe du Nord.

Jamais l'Empereur n'avait consacré autant de temps aux préparatifs d'une expédition militaire, la plus considérable jamais entreprise. Avec ses ingénieurs topographes, il en avait soigneusement étudié le cadre. Géographie, hydrographie, climat, population, agriculture, rien, croyait-il, n'avait été laissé au hasard : déclenchement de l'invasion en juin, parce que le blé pour les hommes, l'avoine pour les chevaux seraient mûrs pendant la traversée de l'immense plaine russe ; mise en fabrication de centaines de lourds chariots spécialement conçus pour le ravitaillement ; réquisition de dizaines de milliers de chevaux ; mobilisation des jeunes hommes dans tout l'Empire et dans les pays alliés, sommés de fournir des troupes ; recrutement de milliers de non-combattants pour les tâches logistiques. À toutes les questions, il avait personnellement consacré des heures d'étude, de recherche, usant ses aides de camp et ses secrétaires pendant de harassantes séances de travail dans ses cabinets des Tuileries et de Saint-Cloud. Les lumières de Paris s'éteignaient quand sa lampe continuait d'étendre sa clarté et son ombre sur les cartes de Russie et de Pologne. Tout avait été prévu, rien ne se passait comme prévu.

Son entourage pressait Napoléon de quitter le Kremlin, de sortir de la ville avant qu'il ne fût trop tard. On avait beau lui montrer les flammeroles qui volaient de tous côtés, se déposaient sur les toits, sur les matériels stockés dans les cours, il s'obstinait, redoublait ses instructions. « Qu'on arrête les incendiaires et les suspects. Ceux pris en flagrant délit seront fusillés sur-le-champ et leurs cadavres pendus aux carrefours pour l'exemple. » Il avait ordonné au maréchal Mortier, commandant la Jeune Garde, de multiplier les patrouilles et d'organiser la lutte contre l'incendie, en protégeant en priorité les bâtiments institutionnels. Le maréchal Lefèvre et la Vieille Garde étaient chargés d'assurer la sauvegarde du Kremlin. « Qu'ils agissent ! »

Quand le bruit circula que la forteresse avait été minée et à tout moment pouvait être pulvérisée avec ses occupants, il haussa les épaules et railla les porteurs de la nouvelle en leur reprochant leur pusillanimité. Sous ses bottes à l'écuyère résonnaient les beaux planchers tandis qu'il faisait encore une fois le tour des fenêtres. Il n'arrivait pas à lire ni à dicter, ni même, signe de grande agitation, à penser. L'odeur de brûlé, la suie et les émanations

toxiques piquaient la gorge et les yeux, gênaient la respiration jusque dans les salons du palais. On voyait sur les toits des grenadiers en train de verser des seaux d'eau sur les tôles peintes, de taper sur les flammèches à coups de balai. Caulaincourt avait déniché deux pompes et les faisait réparer en hâte.

Dans l'après-midi, des cris d'alarme retentirent entre les murs. Un incendie s'était déclaré dans le palais où se trouvait l'Empereur. Il descendit dans la cour pour se rendre compte. Des départs de feu venaient d'être éteints en deux endroits ; on avait pris au collet leur auteur, un policier. Interrogé devant Napoléon, il confirma obéir à la consigne du gouverneur. On l'emmena. Il fut transpercé par les baïonnettes avant que le peloton d'exécution n'ait pu être formé. Les officiers qui dirigeaient les efforts de leurs hommes pour protéger les lieux supplièrent l'Empereur de se mettre à l'abri. Ils désignaient les caissons de la Garde stationnés là, sur lesquels tombaient les brandons aussitôt étouffés par les artilleurs. Le Kremlin n'était peut-être pas miné, mais le vainqueur y avait fait entrer de quoi le volatiliser plusieurs fois. À trois mille kilomètres de Paris, le souverain ne devait pas s'exposer davantage. Napoléon, le visage fermé, se résigna.

Moins de trois mois après le franchissement du Niémen, l'empereur des Français faisait camper cent mille soldats sous les murs de Moscou, en avait échelonnés cent mille autres de là à Vilna. Charles XII, lui, n'était pas allé au-delà de Smolensk, et de Paris à Moscou il n'y avait pas moins de distance qu'entre la Macédoine d'Alexandre le Grand et la Babylone de Darius. Ses chevaux mangeaient aux râteliers des écuries du Kremlin, sa Garde y bivouaquait, lui regardait depuis ses remparts Moscou brûler. Tout-puissant, il n'y pouvait rien et n'y comprenait pas davantage. Le feu cernait maintenant la citadelle. Un aide de camp finit par trouver une porte dérobée donnant sur la Moskova. L'Empereur sortit à pied, suivi de son état-major emmené par le maréchal Berthier. À la file sur le quai étroit, ils longèrent la rivière où se reflétaient les flammes, puis il leur fallut entrer dans le désastre de la ville en feu et trouver un chemin pour s'en extraire.

Offerte intacte, silencieuse et déserte vingt-quatre heures plus tôt, elle était un chaos grouillant où ses chasseurs lui ouvraient le passage à grande-peine, se faufilaient dans les rues encore praticables, refluaient lorsqu'elles étaient coupées. Napoléon avait enfoncé bas sur le front son bicornes et plaqué un mouchoir sur le bas de son visage pour se protéger des braises qui voletaient et se déposaient sur sa redingote, sa coiffure, grillaient des mèches

de ses cheveux, et pour filtrer les gaz qui le faisaient pleurer. Des soldats de Mortier luttèrent contre l'incendie, d'autres quittaient des palais menacés de destruction avec un butin de hasard, pendant que les domestiques qui en avaient la garde en déménageaient les meubles et les déposaient dans la rue. Partout des civils essayaient de sauver quelques biens du désastre, erraient à la recherche d'un abri sûr ou de membres de leurs familles, au milieu d'une faune d'ivrognes et de gens louches. Tout ce monde, surgi on ne savait d'où, courait en tous sens, au milieu des flammes, des fumées, avec des cris d'alarme ou de désespoir, en s'efforçant d'échapper aux pièges tendus par les caprices de la fournaise. Le fracas d'un immeuble qui s'effondrait couvrait un instant le vrombissement du sinistre. Il reprenait, plus fort, plus rapide, déchiré tout à coup par les hurlements de chiens enfermés.

Napoléon et son état-major trouvèrent refuge à la nuit tombée au château de Pétrovskoïe, sur la route de Saint-Petersbourg, à quelques kilomètres au nord-ouest de Moscou, secteur où stationnaient les troupes d'Eugène de Beauharnais, son beau-fils, vice-roi d'Italie, composées pour moitié de soldats montés de la Péninsule. Depuis le sommet d'une colline, la rotonde byzantine et les fenêtres gothiques de l'énorme bâtisse en briques rouges et blanches dominaient Moscou. En y installant l'appartement et le cabinet de l'Empereur, on avait déniché quelques blessés russes, des déserteurs. Ceux-là avaient de la chance. Des milliers d'autres, intransportables, périssaient au même moment dans les hôpitaux et asiles où les avaient abandonnés les autorités en fuite. Dans les petits édifices d'agrément, temples, gloriettes et grottes artificielles parsemant le parc, les aides de camp étendirent leurs couchés. Au-dessus des grands beaux arbres comme des bois cernant le domaine, d'innombrables bandes de corbeaux, de corneilles et de choucas, draps noirs agités par la tempête, parcouraient l'air sans relâche. C'étaient les hôtes des tours et des clochers de Moscou qui, eux aussi déboussolés, cherchaient refuge dans la campagne. Une ligne de feu signalait la grande ville sur toute sa longueur à l'horizon. Au-dessus du brasier, une taie grise, épaisse, masquait les astres, même le plus brillant, la grande comète apparue dans le ciel d'Europe au printemps 1811. En France, présumée favorable à son règne, elle avait été baptisée « comète Napoléon ». L'Empereur croyait en son étoile, pas aux présages, mais jamais le ciel ne lui était apparu plus sinistre. Depuis la bizarre demeure, il continuait d'entendre au loin mugir l'holocauste.

Le 17 septembre, pendant que ses camarades de la Vieille Garde s'efforçaient de sauver le Kremlin, le sergent Bourgogne et dix hommes de corvée de la Jeune Garde fouillaient les maisons encore intactes pour y trouver des vivres. Engagé à 20 ans en 1805, ses états de service lui auraient permis de briguer, au lieu du shako, le bonnet à poil du gratin de l'armée, mais, bachelier, il était appelé à devenir officier dans un régiment de ligne. Aussi préférait-il attendre l'épaulette qui rendrait si fier son père, mercier à Condé-sur-Escaut. Les deux jours précédents, il avait fait la chasse aux incendiaires. On en avait pris beaucoup, il en surgissait toujours. Le sinistre n'avait plus guère besoin de leurs services. Fouetté par un vent sec persistant, sa violence n'avait pas décliné. L'espoir d'en venir à bout avait vécu, on essayait de sauver sa peau et tout ce qui pouvait l'être. Et puisque le feu allait tout prendre, on se servit. Le pillage n'eut plus de bornes.

Napoléon n'avait laissé entrer que sa Garde dans la ville, et maintenu le reste de l'armée à l'extérieur en demandant aux cadres de tenir leurs troupes, afin d'éviter les désordres et exactions qui accompagnaient leur avancée depuis le début de la campagne. La Grande Armée s'était en grande partie évaporée pendant le trajet vers Moscou. Sur les quatre cent mille hommes ayant franchi le Niémen, un quart étaient dans la capitale, un quart dans les unités échelonnées sur la route. L'autre moitié pourrissait dans les fosses communes, remplissait les hôpitaux, brigandait à droite à gauche ou était rentrée chez elle. Les combats, les batailles, la résistance acharnée des Russes, qui se faisaient tuer sur place plutôt que de se rendre, avaient coûté du monde, mais plus encore l'indiscipline, la désorganisation, la gabegie de ce conglomerat multinational où tout était prétexte à désertion, vols et crimes en tout genre. Avant même l'entrée en Russie, la défaillance du ravitaillement avait fait du maraudage une pratique ordinaire sur laquelle la nécessité obligeait l'encadrement subalterne à fermer les yeux.

Dès que l'incendie eut pris de l'ampleur, les consignes ne furent plus respectées. Les officiers qui la veille interdisaient le pillage et menaçaient des sanctions les plus sévères ses auteurs éventuels laissaient faire, quand ils n'encourageaient pas leurs hommes en achetant à vil prix les fourrures, tapis, argenterie et autres biens de luxe arrachés aux maisons bourgeoises et aux palais de Moscou. Dix jours plus tôt, à la Moskova, les régiments français et alliés s'étaient fait hacher pour déloger les Russes de leurs retranchements pendant que la Garde, l'arme au pied, restait hors de portée de l'artillerie

adverse, en réserve. Si l'Empereur, comme l'en avaient supplié Ney et Murat, l'avait fait donner en fin de journée, au lieu de la conserver pour l'avenir, l'armée du feld-maréchal Koutouzov, amputée de moitié par la mitraille, aurait été entièrement détruite. Les vainqueurs épuisés l'avaient amèrement regretté en voyant se replier en bon ordre cinquante mille Russes et leur matériel, puis en admirant, depuis un misérable faubourg, l'élite de l'armée au complet, fraîche et dispose, en grande tenue et musique en tête, entrer dans les prestiges de Moscou, ville interdite à ceux qui s'étaient battus pour la prendre.

Raymond de Montesquiou-Fézensac remplaçait depuis une semaine à la tête du 4^e régiment de ligne, au 3^e corps du maréchal Ney, le colonel Massy, tué dans la terrible bataille. Sur l'effectif initial de deux mille huit cents hommes, n'en restaient que neuf cents, fourbus, mal chaussés, en uniformes râpés, hantés par les souvenirs de la boucherie à laquelle ils venaient de réchapper. Beaucoup des manquants n'avaient même pas atteint les collines de Borodino. Il y avait eu auparavant la prise de Vitebsk, de Smolensk et, surtout, ces mille kilomètres de marche depuis le Niémen, l'estomac vide, à un rythme infernal dans l'été torride et orageux. À la fatigue des étapes s'ajoutait la course au ravitaillement que les carences de l'intendance, qui ne suivait pas, obligeaient à extorquer aux paysans. Ils avaient eu faim et soif plus souvent qu'à leur tour, et s'étaient résignés à l'eau croupie, aux légumes arrachés du sol avant maturité et à la viande des chevaux crevés, dépecés le long de la route. La dysenterie suivait la famine. Comme les autres chefs d'unités, Fézensac avait tacitement laissé ses hommes aller prélever leur part dans Moscou. La Garde les avait vus se faire écharper, ils ne la regarderaient pas se goberger.

Comme des colonies de fourmis, fantassins, cavaliers et artilleurs, français, polonais, hollandais, allemands, croates, italiens, espagnols, portugais, passaient à pied le mur d'enceinte et rapportaient au bivouac ce qu'ils trouvaient : tout et n'importe quoi, de riches pelisses, des soieries, des samovars, des icônes, des pendules, de la vaisselle, ce qui brillait, ce que le soldat estimait avoir de la valeur, ce que ses bras pouvaient saisir, ce que son dos pouvait supporter. La richesse de la ville sainte s'écoulait par toutes les portes sur des ruisseaux d'hommes chargés comme des mules. Les plus avides avaient réquisitionné sous la menace des civils pour leur faire coltiner les fruits de leurs rapines. Ce qu'ils avaient arraché au sinistre, il leur fallait

le défendre contre les troupes dont ils coupaient les bivouacs, qui voulaient se servir au passage. Hors les phases de combat, les soldats, réduits à vivre sur le pays, avaient perdu le sens de la discipline. La Garde se tenait bien parce qu'elle était soigneusement approvisionnée et première servie, les autres unités françaises s'efforçaient plus ou moins de soutenir la réputation de leur nation. Ce n'était pas la préoccupation des soldats alliés embarqués dans l'aventure contre leur gré. Les déprédations, les délits qu'ils commettraient seraient mis sur le compte des Français et de leur souverain. Quant aux Polonais, ils soldaient sans retenue des siècles de querelles avec leur encombrant voisin.

Bourgogne avait réquisitionné deux Russes armés surpris la torche à la main. Attelés à une voiture trouvée chez un carrossier, motivés à coups de plat de sabre, les prisonniers rapportaient d'une épicerie encore pourvue de quoi ravitailler sa compagnie en farine, beurre, sucre, œufs et café. Quatre grenadiers tiraient une deuxième voiture. C'était du vol, mais ils avaient l'aval de leur capitaine et nul n'était en mesure de recevoir un bon de réquisition en contrepartie. Ils avaient soulagé leur conscience en déplaçant des blessés ennemis grabataires, menacés par l'incendie, vers un endroit provisoirement épargné. Le petit convoi eut de la peine à trouver le chemin du retour. La physionomie des quartiers se modifiait à tout moment, au gré des destructions et des écroulements. Égarés, bloqués par les flammes, ils ne rejoignirent leur corps, place du Gouvernement, que le lendemain matin, avec une partie des marchandises. La voiture tirée par leurs prisonniers avait été broyée avec eux sous le glissement d'un toit embrasé. La fouille d'une maison proche de leur cantonnement, devant le Kremlin, leur fournit du vin, du rhum et de la bière. Ils firent bombance.

Le 18 septembre en fin d'après-midi, l'Empereur revint au Kremlin. Au milieu des décombres noircis, ses murailles crénelées, ses tours paraissaient plus hautes, plus blanches et le clocher d'Ivan le Grand plus élancé, son dôme plus doré. L'incendie persistait à la périphérie. La pluie tombée pendant la nuit et une averse dans la journée avaient atténué sa virulence mais, poussé par un vent nouveau, il mordait dans des quartiers jusque-là préservés. Ne subsistaient que les églises, quelques palais et les rares bâtiments en pierre. La sinistre nuée laissait paraître des lambeaux de ciel dans ses échancrures et le disque rouge du soleil derrière ses voiles. Une odeur de suie était partout répandue, l'humeur du conquérant restait sombre.

Sur le chemin du retour, il avait retraversé le camp du 4^e corps du prince Eugène. Même aux pires moments de la campagne d'Égypte, Napoléon n'avait pas vu son armée donner un spectacle aussi extravagant. Les feux autour desquels se groupaient les militaires étaient alimentés par du mobilier récupéré à Moscou. Des officiers, des sous-officiers mangeaient ou fumaient la pipe assis dans des fauteuils, vautrés sur des méridiennes, des canapés recouverts de soieries et de fourrures dont les pans traînaient sur le sol boueux. De riches étoffes tendues sur des perches abritaient des groupes de soldats. On respirait le fumet des viandes grillées de toutes sortes, au hasard des prises. Une odeur d'alcool flottait dans l'air.

Aussitôt réinstallé, Napoléon convoqua les chefs de corps. Il fallait reprendre en main les troupes, faire cesser le pillage. À travers les rues, en regagnant le Kremlin, il avait eu la surprise d'apercevoir des soldats russes, certains encore armés, divaguer, participer au pillage, au coude à coude avec des civils et ses soldats français. Tout ce monde buvait. Du désert de Moscou avait surgi une population plus nombreuse qu'on ne le soupçonnait. Le feu l'avait chassée des maisons où elle se terrait. Les rescapés vivaient dehors, dans les ruines, s'abritaient sous les lames de fer ou de cuivre glissées des toits, dressées en chapiteau. Ils repoussaient les chiens errants et les détrousseurs, subissaient la violence des militaires, bénéficiaient parfois de leur compassion ou s'associaient à leurs trafics. Il y avait beaucoup de prostituées. La pagaille avait attiré tout ce que les environs comptaient de canailles et de profiteurs, gens peu impressionnés par les cadavres des incendiaires pendus ici et là. L'armée risquait de se dissoudre dans une lugubre bacchanale. Il était urgent de mettre fin à ce bazar.

Napoléon assigna un secteur à chacun des groupements de l'armée, le prince Eugène à l'ouest, entre les portes de Saint-Petersbourg et de Smolensk, le maréchal Davout et son 1^{er} corps au sud-ouest, jusqu'à la porte de Kalouga, le maréchal Ney et son 3^e corps, à l'est, entre les portes de Riazan et de Vladimir, la Garde au centre, à charge pour chacun d'y assurer l'ordre, de le fouiller de fond en comble, d'y récupérer le matériel utilisable et les vivres qui s'y trouveraient encore. L'exploration des premières caves avait révélé sous les débris calcinés d'heureuses surprises : le blé, la farine, l'huile, le sucre, le thé, les confitures, les légumes secs, les viandes et poissons salés, le vin, les liqueurs, l'eau-de-vie emmagasinés par les Moscovites en prévision de l'hiver abondaient. Il y avait là probablement

plusieurs mois d'approvisionnement pour toute l'armée, jusqu'au printemps peut-être. Les bâtiments conservés serviraient de magasins. Le comte Daru, intendant général, fut chargé de superviser les opérations, regrouper et comptabiliser la collecte. Et de rendre compte à l'Empereur.

Les palais, les hôtels particuliers encore debout seraient réquisitionnés pour le logement des officiers. Leur présence garantirait la sauvegarde des biens et des murs. Les places seraient débarrassées pour le cantonnement des soldats et les rues dégagées pour permettre la circulation. La Garde serait consignée, les civils maintenus à distance et la discipline rétablie. Les soldats russes seraient capturés, désarmés et regroupés. L'Empereur passerait les troupes en revue à tour de rôle.

Il y avait encore plus de Français établis à Moscou qu'on ne le pensait. Artisans, ébénistes, cuisiniers, professeurs, musiciens, peintres, comédiens, ils étaient plusieurs centaines, quelques milliers peut-être en comptant leurs familles. En situation délicate depuis le début de la guerre, cachés pour échapper aux représailles quand les colonnes de leurs compatriotes furent en vue de Moscou, ils se faisaient connaître maintenant. Quoi qu'il advînt, leur sort était irrémédiablement lié à l'armée française. On s'appuierait sur leur connaissance de la ville et des habitants pour aménager l'occupation et remettre en marche les services nécessaires à la vie de la cité. Il convenait dans ce but d'identifier au plus tôt, parmi les Moscovites demeurés sur place, des personnalités, des notables susceptibles d'assumer l'autorité locale et de coopérer.

Méneval, premier secrétaire, Fain, son adjoint, le maréchal Berthier, major général, et les officiers d'état-major capables de suivre le débit de l'Empereur prenaient en note et transmettaient les ordres reçus en rafale. Sous les plafonds peints du Kremlin, les phrases rapides, pressées, se bousculaient comme aux époques les plus actives dans le cabinet des Tuileries. Les aides de camp des maréchaux entraient par la grande porte dans la forteresse, ceux de l'Empereur en sortaient avec de nouvelles instructions. Par la frénésie du travail, Napoléon luttait contre le désarroi, essayait de donner une forme à ce qui n'en avait plus. Il remplissait de commandements le vide autour de lui. En les dictant, par-dessus les épaules et la tête penchée sur le papier du scribe, il regardait à la fenêtre les coupoles de Moscou régner sur la désolation. Vide était la ville, vide, la campagne, vide, l'horizon, vide, l'avenir. Le tsar ne répondait pas aux lettres qui lui

étaient adressées. On ne savait pas de quel côté avaient filé Koutouzov et son armée.

Le général Sébastiani, chargé de le poursuivre avec l'avant-garde, venait de faire savoir que, joué par un rideau de Cosaques, il avait parcouru au moins quatre-vingts kilomètres à leur suite sur la grande route de Vladimir, à l'est, puis de Riazan, au sud-est, en pure perte. Le gibier s'était évanoui. Ce Corse n'était pas maladroit, mais on avait eu tort de se moquer du gros vieillard borgne porté à grand-peine par son cheval. Il avait de la ruse et du métier, et si le tsar l'avait écouté à Austerlitz, la partie aurait été moins facile. Il fallait sans tarder localiser l'armée russe et l'écraser. Elle refaisait ses forces, complétait son armement, s'augmentait chaque jour de volontaires affluant de partout et recevrait bientôt le renfort des troupes de Moldavie libérées par la paix récemment conclue avec les Turcs. Sur le gril de la Russie, la Grande Armée, au contraire, fondait à vue d'œil. Elle était encore imposante. Pour combien de temps ? Il fallait au plus tôt faire sauter de la main du tsar sa dernière carte.

Napoléon était persuadé que le vieux renard avait bifurqué au midi, où se trouvaient ses magasins et les riches terres agricoles qui rééquippaient et nourriraient ses troupes, et d'où il pourrait menacer les communications des Français sur l'axe Moscou-Smolensk-Vilna emprunté à l'aller. Il convoqua Murat et lui demanda sans ménagement de quitter aussitôt le palais où il avait pris ses aises et de se remettre à la tête de ses hommes. Retrouver Koutouzov était capital. La traque devait être rondement menée. Aux 1^{er} et 2^e corps de réserve de cavalerie placés sous ses ordres, il adjoignit les Polonais de Poniatowski, qui comprenaient la langue de leurs voisins et mettaient une ardeur signalée à les combattre. Lui ayant ordonné de prendre plein sud, vers Toula, et de marcher jusqu'à ce qu'il ait atteint l'armée russe, il convoqua le général Bessières, commandant la cavalerie de la Garde. À son dévoué lieutenant, Napoléon demanda de pousser ses unités d'élite, soutenues par une division d'infanterie de Davout, au sud-ouest, vers Kalouga, dans le même but. Le 22 septembre, Murat quittait la ville par la porte de Toula, suivi de Bessières, par celle de Kalouga. Dans une situation que les événements rendaient de jour en jour plus opaque, où la réalité passait l'imagination, où la raison était à l'épreuve de l'incroyable et du jamais vu, cet objectif militaire avait du sens. Il était dans l'ordre des choses, le sien.

Le lendemain du départ de Murat, Napoléon était informé que la pointe des poursuivants avait trouvé à vingt kilomètres sous Moscou l'arrière-garde russe. Refusant le combat, elle s'enfonçait dans l'arrière-pays.

OceanofPDF.com

Dans les cendres

Le 4 octobre, devant le village de Vinkovo, situé à une cinquantaine de kilomètres au sud de Moscou, sur la route de Kalouga, le lieutenant Danel, du 9^e hussards, fut blessé d'un coup de pistolet au visage tiré à bout portant par un Cosaque. Son cheval exténué, une prise de guerre, n'avait pu lui permettre d'esquiver un groupe d'assaillants. Depuis une semaine, les accrochages étaient quotidiens entre l'avant-garde emmenée par Murat et l'arrière-garde aux ordres du général Miloradovitch. Cette fois, l'escarmouche était plus sérieuse, l'ennemi ne se contentait plus de retarder ses poursuivants, il résistait, contre-attaquait. Les cavaliers français et polonais n'avaient cessé de lui courir après depuis le début de la campagne. À la Moskova, ils avaient décidé de la victoire en chargeant à fond la grande redoute. Les hommes restaient ardents, mais leurs montures, trop sollicitées, nourries de mauvaise paille ou d'herbe humide, décimées par la dysenterie, n'en pouvaient plus.

Les Français se fixèrent là, en observation de l'armée russe, dont le gros se trouvait effectivement devant eux, et Murat dépêcha au Kremlin un officier de son état-major pour rendre compte. Le lieutenant défiguré, avec les autres blessés, put être ramené à l'intérieur des lignes et conduit à l'ambulance. La balle avait traversé les joues, brisé les dents et déchiré la langue. Il ne pouvait plus parler ; quelques heures plus tard, il n'y voyait plus. L'œdème avait clos ses paupières. Pansé, appareillé, il fut rapatrié à Moscou, où des officiers de santé de la Garde impériale l'accueillirent dans une maison proche du Kremlin. Il y retrouva par chance un de ses amis, originaire de Versailles comme lui, qui le soigna et l'aida à s'alimenter. La blessure était sérieuse, la plus grave qu'il ait reçue depuis son engagement en 1806. Il était bien constitué, endurci par les campagnes d'Allemagne, de

Pologne, d'Espagne et d'Autriche. À moins de 30 ans, avec du repos, des soins vigilants, une alimentation saine, il espérait être rétabli avant Noël.

Attaquer... Le renard était débusqué, il fallait lui régler son compte. Napoléon avait commencé de diffuser les ordres de rassemblement des troupes, puis s'était ravisé. Il battrait certainement Koutouzov, et après, sur les cent mille hommes qui avaient atteint Moscou avec lui, combien en resterait-il ? Dans cette campagne hors norme, une victoire lui coûterait en effectifs le prix d'une défaite. Les Russes étaient médiocrement commandés, mais jamais il n'avait trouvé sur son chemin de combattants aussi coriaces. Il avait aperçu la veille de la bataille, à la longue-vue, sur les collines de Borodino les processions religieuses conduites par les popes rutilants et les agenouillements des soldats, tête nue, devant les bannières et les icônes. On avait fait peu de prisonniers. Dans un affrontement de la dernière chance, galvanisés par l'enjeu, persuadés d'être l'ultime rempart à l'Antéchrist, ils se feraient tuer sans reculer. La Grande Armée comptait déjà des milliers de blessés, vingt mille rien qu'à la Moskova, plus les nombreux malades, des jeunes gens affaiblis par une alimentation irrégulière, une hygiène déplorable. Encore une bataille, et Moscou serait un hôpital au milieu des ruines, puis un tombeau.

L'embrasement de la capitale historique, ce moment d'apesanteur dans le cours de la guerre, était terminé. Les pluies abondantes de la fin septembre avaient noyé les flammes, qui n'avaient plus grand-chose à dévorer, et délayé braises et cendres. Il faisait beau comme en juillet. Dans le ciel pur ne montaient plus que les lentes vapeurs des feux de camp ou des forges des maréchaux-ferrants. Pour les occupants, c'était le temps du repos. Pour leur maître, les menaces se précisaient.

Hors Moscou et ses abords immédiats, il n'était plus une route sûre pour ses troupes. À vingt-cinq kilomètres de la ville, en direction de Smolensk, un convoi de ravitaillement avait été attaqué par un parti de Cosaques. Ils avaient détruit quinze caissons d'artillerie et emporté deux cents de ces chevaux dont on avait tellement besoin. Quelques jours plus tard, sur le même itinéraire, un escadron de dragons de la Garde impériale avait été anéanti dans une embuscade. L'incident avait fait une impression déplorable ; le doute, chez les officiers les plus lucides, tournait à l'angoisse. L'approvisionnement redevenait aléatoire. Les fourriers envoyés dans les environs pour acheter des vivres étaient accompagnés d'escortes toujours

plus importantes. À défaut, ils avaient peu de chances de revenir. Des guets-apens tendus par des paysans sommairement armés de faux, de fourches, de pieux, de quelques pétoires, étaient signalés. Ils ne faisaient pas de quartier aux malheureux qui se laissaient prendre. La guérilla... C'était un des mots que Napoléon détestait le plus entendre. La Russie pourrait être une nouvelle Espagne... à deux mille cinq cents kilomètres de Strasbourg.

Il savait désormais où se trouvait Koutouzov, mais, deux semaines après la prise de Moscou, Napoléon n'avait toujours aucune nouvelle d'Alexandre. Ses lettres ne produisant aucun effet, il pensa qu'un émissaire, un Moscovite influent, un témoin honorable, serait plus efficace, pourrait toucher leur destinataire. Napoléon tenait à faire savoir au tsar que la destruction de Moscou n'était pas de son fait, mais bien l'œuvre de son gouverneur, Rostopchine, et que s'il demeurait ici des bâtiments, si le Kremlin était intact, c'était grâce à sa sollicitude et au dévouement de ses soldats. Si lui-même l'écrivait, Alexandre ne le croirait pas. S'il l'entendait de vive voix d'un de ses sujets restés dans la vieille capitale, il serait ébranlé, et peut-être moins enclin à suivre les avis belliqueux de son entourage, ces militaires et diplomates subornés par les Anglais – Napoléon en était persuadé – qui l'éloignaient de son ancien partenaire, de l'homme ondoyant qu'il avait cru son ami. S'avouait-il que pour la première fois, lui, l'insatiable conquérant, proposait la paix au lieu de l'imposer ?

Des fenêtres du Kremlin, derrière des débris hérissés de conduits de cheminées et de poutres noirâtres, on apercevait au bord de la Moskova un vaste édifice, le plus grand orphelinat d'Europe. Au début de l'incendie, informé de la nature de l'immeuble, Napoléon avait dépêché un bataillon de la Jeune Garde pour le protéger. Stimulés par la présence derrière les murs de deux cents enfants, les grenadiers avaient rempli leur mission en démolissant les cabanes et palissades en bois disposées alentour, bûcher bien sec dont les flammes léchaient déjà l'hôpital. Le directeur les avait remerciés chaleureusement et avait fait de la place pour accueillir dans ses vastes salles les blessés de la Garde et leur chirurgien, Dominique Larrey. Ivan Toutolmine était un vénérable militaire, ancien grand maréchal de la cour du tsar, ami personnel de la mère d'Alexandre, Maria Feodorovna. Napoléon le fit venir au Kremlin et le convainquit d'informer par lettre l'impératrice douairière, marraine de cette institution charitable, que les orphelins étaient saufs et leur asile préservé grâce aux soldats français. Comptant que son

indignation démonstrative serait rapportée, il en profita pour vitupérer l'inconscience criminelle de Rostopchine. Quelques lignes de sa main, écrites pour une fois avec application, complétèrent le message. Muni d'un sauf-conduit, le général partit le lendemain vers cette femme, née prussienne, qui depuis toujours détestait Napoléon, ce parvenu.

L'aristocratie avait quitté la ville avec ses bagages la veille de l'entrée des Français, mais on finit tout de même par dénicher un de ses membres au milieu des habitants restés sur place. Un nommé Yakovlev, opulente personnalité locale, s'était tellement attardé en veillant à l'embarquement de ses meubles et richesses qu'il avait eu le privilège de voir défiler au trot une file de dragons français avant de pouvoir décamper. Son hôtel ayant flambé peu après, sans abri, démuni, il s'était fait connaître du maréchal Mortier. Ils fréquentaient la même loge maçonnique du temps où le Russe séjournait à Paris. Mortier le présenta à Napoléon qui, faute de mieux, s'engagea à lui faciliter le voyage vers Saint-Pétersbourg s'il voulait bien être porteur d'une lettre à remettre personnellement au tsar. Démuni de tout, errant depuis plusieurs jours en costume de chasse parmi la populace, Yakovlev accepta. Le lendemain, il emportait dans la voiture qu'on lui avait procurée une enveloppe libellée de la main de Napoléon : « À mon frère, l'Empereur Alexandre ».

On avait rarement connu vainqueur aussi empressé à traiter avec le vaincu. Napoléon était plus irritable que de coutume. Il passait de l'extrême activité à une apathie inaccoutumée. Mauvais signe. Les officiers des états-majors se perdaient en conjectures sur les intentions du stratège, sur la suite de la guerre, sur ce qu'il conviendrait de faire. Ces débats dans les corridors obscurs du Kremlin, sous des plafonds sang-de-bœuf, énervaient sans rien résoudre. L'entourage de l'Empereur, les gens informés étaient inquiets. Pour les autres, pour les soldats installés dans ce qui restait de la ville, la fête continuait, en dépit des instructions constamment rappelées et des punitions. Les scènes de pillage avaient cessé, les actes de violence étaient réprimés, mais les cadres les plus respectés ne parvenaient pas à restaurer la discipline. Elle s'était effilochée au long de la plaine russe, à cause des insuffisances du ravitaillement qui réduisaient les ventres creux aux expédients. Chapardages et extorsions avaient altéré durablement les repères moraux, même dans la Garde. Ce qui subsistait d'esprit militaire s'était effondré à Moscou en même temps que les toits de ses palais. Les inspections, les revues ne le

rétablissaient que le temps qu'elles duraient. Après le service, l'alcool tiré des caves, troqué dans les rues, continuait d'irriguer le corps dévergondé de l'armée. Il faisait passer l'ennui, oublier les privations de l'été et les horreurs des combats, le charnier de la Moskova. Les vivandiers faisaient leur pelote.

Certains arrivaient même à trouver des femmes. Il en restait un certain nombre à Moscou, et pas seulement des prostituées. Des servantes, des marchandes, femmes de condition modeste réduites à survivre en s'attirant la protection de militaires. De hauts gradés avaient préempté et installé les plus fraîches dans leurs hôtels réquisitionnés. Le général-comte de Narbonne, vieux séducteur aux manières raffinées, fils naturel de Louis XV, aide de camp de l'Empereur, qui avait l'impression d'être servi par le roi en personne, tant son bâtard lui ressemblait, s'était attaché l'une des plus jolies.

Le sergent Bourgogne n'avait pas ces prétentions, pourtant, dans sa chasse aux incendiaires, il avait découvert deux femmes cachées dans un réduit. Il les employa à laver et repriser son linge ainsi que celui d'une poignée de camarades, originaires comme lui de Picardie ou des Flandres voisines, mis dans la confiance. Elles buvaient autant que les soldats. Pour stimuler leur zèle, leurs protecteurs leur avaient offert les atours de soie et de satin autrefois portés par quelques dames de la bonne société. Ainsi nippées, les grosses filles plongeaient les bras dans l'eau savonneuse, tordaient chemises, caleçons et chaussettes. Le spectacle donna aux grognards l'idée d'organiser une petite fête, un bal dans la maison à l'usage des sous-officiers. Une cantinière du régiment s'était jointe à eux, ainsi que deux prisonniers russes qui devaient leur régime de semi-liberté à leur métier de tailleurs. Tous avaient revêtu des habits de cour, amples robes de marquises pour les dames, habits à la française ou tenues exotiques de boyards pour les hommes. Leurs danses, rythmées par un flûtiste et un tambour de la compagnie, les échauffèrent presque autant que le punch noyé de rhum. C'était le soir du 27 septembre 1812. Parti du Portugal au mois de mars, le sergent Bourgogne avait traversé toute l'Europe, tantôt en charrette, tantôt à pied, pour danser la polka avec une imposante lavandière russe, sous l'enceinte du Kremlin, au son de « On va leur percer le flanc, Ran tan plan tire lire lan plan. Ah ! Ce que nous allons rire ! Ran tan plan tire lire ! ». Cet été de la Saint-Martin radieux dans Moscou incendié avait la frénésie d'un rêve dans lequel une odeur de suie tenace et, au hasard d'une rue, la puanteur d'un cadavre sous un amoncellement de débris, faisaient rôder le cauchemar.

Le zèle efficace du comte Daru, rassemblant dans des magasins improvisés les denrées disponibles avant qu'elles ne soient entièrement gaspillées, avait asséché le marché des comestibles. La passion effervescente du troc s'était reportée sur les vêtements, les étoffes, les tapis trouvés en abondance dans la riche cité, à la convergence des routes de l'Orient. Les officiers se procuraient des parures, des soieries, des fourrures pour leur femme ou leur maîtresse. Les officiers supérieurs en faisaient des paquets à destination de la France confiés aux courriers qui quittaient quotidiennement la ville. Les soldats fourraient leurs acquisitions dans leurs sacs en prévision du retour au pays. Beaucoup, par fantaisie ou par commodité, complétaient l'habillement réglementaire avec des pièces surprenantes de luxe. Christian Wilhelm von Faber du Faur, lieutenant d'artillerie dans la 25^e division du contingent wurtembergeois, au sein du 3^e corps du maréchal Ney, aperçut un matin le canonnier de faction devant le poste de garde, un jeune Hollandais coiffé d'un bonnet de pelisse, les mains enfoncées dans le manchon d'une élégante. Les pans d'une robe de chambre, dépassant sous la capote militaire, flottaient sur ses guêtres. Les nuits étaient devenues froides.

En guettant depuis son palais du Kremlin un signe du tsar, Napoléon s'employait à reconstituer un embryon de vie publique et d'administration. L'état consternant de la métropole humiliait sa victoire. Il se persuadait que son génie organisateur pourrait lui rendre l'apparence de sa dignité. Pour commencer, il effacerait symboliquement le geste nihiliste des vaincus en datant de Moscou sa correspondance et les projets de décrets que lui faisait parvenir depuis Paris le Conseil d'État.

Le général Toutelmine avait argué de son âge et de sa charge de travail à l'orphelinat pour décliner toute responsabilité dans la gestion de la ville. Elle fut confiée à Jean-Baptiste de Lesseps, consul de France à Saint-Pétersbourg, revenu de Vilna où il s'était replié au début des hostilités. Ses premières missions furent de mettre en place une sorte de conseil municipal composé de Français de Moscou et de Russes plus ou moins contraints, d'installer des commissariats dans les vingt quartiers de la ville, de regrouper et mettre à l'abri les centaines d'errants dans des bâtiments réquisitionnés. Les églises furent rendues au culte. Construites en pierre, elles avaient échappé à l'incendie, mais beaucoup avaient été pillées, et de certaines on avait fait des écuries, comme sous la Révolution à Paris. Pour en extraire l'or et l'argent, des objets cultuels avaient été profanés, des icônes vandalisées. Dans le

traumatisme de l'incendie et de l'occupation, c'était une source de scandale douloureux pour les Moscovites, honteux pour les catholiques pratiquants que comptait encore l'armée. Napoléon le fit cesser. On essaya d'attirer les paysans des environs pour qu'ils vinssent écouler leur production dans des semblants de marchés, au milieu de places déblayées où les musiques militaires donnaient des aubades. Les cuisiniers français attachés à des maisons aristocratiques furent encouragés à ouvrir des restaurants. On y servait beaucoup de vins, et d'excellents, mais il fallait aux clients souvent fournir les ingrédients du menu. Après le repas, sur les tables débarrassées, les jeux de cartes consumaient la nuit à la lueur des bougies.

Napoléon tentait de faire revenir la vie dans un lieu qui sentait la mort. Une compagnie française jouait dans le texte Corneille, Racine et Voltaire pour le public cultivé de Moscou depuis plusieurs années. Jusqu'au début de l'invasion, le travail ne lui manquait pas. La plupart des membres de l'aristocratie, élevés par des gouvernantes et des précepteurs venus de France ou de Suisse, parlaient le français parfois mieux que leur langue maternelle et, même après Austerlitz, avaient gardé l'esprit tourné vers Paris. Quelques-uns ne cachaient d'ailleurs pas leur admiration pour Napoléon. Comme le Grand Théâtre avait disparu dans la catastrophe, le théâtre de poche de l'hôtel particulier du général Posnekoff en tenait lieu. Sous ses généreuses dorures, son lustre précieux, et dans ses chatoyants velours, s'ouvrit la saison théâtrale de la Grande Armée à Moscou. Le cadre était charmant, les musiciens de la Garde prêtaient leur concours, mais les comédiens durent faire preuve d'ingéniosité et d'un tour d'illusion particulier pour faire oublier la pénurie de costumes et le caractère rudimentaire des décors. La hiérarchie militaire se pressait néanmoins chaque soir dans les loges étroites et le parterre exigu pour applaudir. Napoléon y vint quelques fois, moins pour se distraire que pour donner le change. Un soir, il fit bisser une romance remarquée du public, qu'il n'avait pas entendue parce que, comme à son habitude, il s'entretenait avec des conseillers pendant la représentation. La chanteuse était Louise Fusil. À 38 ans, elle était installée en Russie depuis 1805, mais n'avait rien perdu de la grâce, de l'aisance acquises sur les scènes parisiennes pendant une dizaine d'années. Très appréciée de la société moscovite, elle était reçue dans les meilleurs salons. Son charme, sa voix et une partie de sa garde-robe étaient tout ce qui lui restait après l'incendie.

Napoléon multipliait les consultations, réclamait rapport sur rapport à son état-major. Il avait même demandé qu'on lui amenât une couturière française, Marie-Rose Aubert-Chalmais, expatriée florissante dont l'atelier était fréquenté par la clientèle fortunée, afin de l'éclairer sur l'état de l'opinion dans la population. Il l'avait notamment interrogée sur les effets d'un éventuel décret de suppression du servage. Elle avait répondu que, les paysans étant sous la coupe de prêtres orthodoxes à peine moins ignorants qu'eux, elle doutait que l'Empereur puisse en tirer avantage. Napoléon ne poussa pas plus loin ; il commençait à entrevoir pourquoi les moujiks n'avaient pas profité de l'entrée des Français pour se soulever contre leurs maîtres et réclamer l'égalité des droits inscrite dans son code civil. Son intelligence triait les informations, les classait, les hiérarchisait, sa mémoire les enregistrait et les comparait. D'ordinaire, son raisonnement tournait vite les données du problème, les pesait, les déplaçait en fonction des hypothèses, imaginait le déploiement des combinaisons avec plusieurs coups d'avance. Le regard embrassant toutes les pièces et cases de l'échiquier, son intuition décidait. Pour la première fois, elle était obstinément muette. Il hésitait. Que faire maintenant ? La question, comme ses lettres au tsar, demeurait sans réponse.

La prudence suggérait de revenir sur ses pas, de s'arrêter au moins à Smolensk, peut-être à Vilna, hiverner en restaurant l'armée complétée de renforts venus de France et des terres d'Empire, avant de reprendre l'offensive à la belle saison. À moins qu'entre-temps Alexandre ne se fût résolu à négocier. Le repli aurait peut-être été ordonné si l'on n'avait pas disposé de tant de provisions dans Moscou. Les magasins bien garnis permettraient d'y séjourner confortablement tout l'hiver, au chaud et sans fatigue. Les liaisons étaient certes étirées et les réserves lointaines, mais Napoléon attendait de Varsovie tout un corps de cavalerie légère, d'habiles centaures polonais à opposer aux Cosaques pour garantir la sûreté et la régularité des communications et du ravitaillement. Il ne lâcherait pas sa proie, alors que repartir vers l'ouest serait un aveu d'échec, une preuve de faiblesse. Pour la première fois une armée française commandée par l'Empereur en personne battrait en retraite, pour la première fois une de ses conquêtes, la plus extrême sur le continent européen, serait sans fruit. Son règne dépendait de la foi des Français dans son infaillibilité et de la reconnaissance par l'ennemi de la supériorité de ses talents. Il ne

s'illusionnait pas : le charme qui envoûtait l'Europe tenait à ses victoires et à la manière de les obtenir. Un homme comme lui, parti de rien, ne pouvait se payer le luxe d'un échec : rois et princes vaincus se relèveraient aussitôt et lui sauteraient à la gorge.

Après la prise de Smolensk, déjà il avait balancé entre se maintenir dans la place, en attendant l'ouverture de pourparlers, ou bien avancer encore. Une petite semaine lui avait été nécessaire pour se décider et désigner à ses maréchaux leurs axes de progression. Il avait écarté l'hypothèse de marcher sur Saint-Pétersbourg, la capitale politique où résidait le tsar, et préféré diriger ses forces vers Moscou, parce que là se trouvait le centre économique du pays. Le ventre plutôt que la tête. Maintenant, depuis le Kremlin, au milieu de la ville brûlée, il songeait au palais d'Hiver, à l'embouchure de la Neva, aux rivages de la Baltique où patrouillaient les vaisseaux du roi d'Angleterre, à sept cents kilomètres de là. Jamais il n'était monté si haut vers le septentrion. Prendre coup sur coup Moscou et Saint-Pétersbourg... Le monde n'en reviendrait pas. Et quelle tête feraient les Anglais !

Plus il y pensait, plus l'idée le séduisait. Le 9^e corps du maréchal Victor, quarante mille hommes en réserve à Smolensk, ferait mouvement vers le nord-ouest. En route, il rallierait les 2^e et 6^e corps, trente mille hommes stationnés à Polotsk où, sous le commandement du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, ils avaient battu en août Wittgenstein et l'aile droite de l'armée russe. Lui, de son côté, prendrait de vitesse Koutouzov, embusqué au sud, pour se diriger à son tour vers Saint-Pétersbourg et se positionner sur l'itinéraire en appui de Victor et Gouvion-Saint-Cyr. Pour le suivre, le vieux feld-maréchal serait obligé de s'éloigner de ses dépôts situés au sud et, surtout, des troupes de l'amiral Tchitchakov remontant de Moldavie, alors que les Français se rapprocheraient de leurs bases et des territoires amis de Pologne et de Lituanie. Le tsar, ne pouvant rien opposer à son offensive, se montrerait enfin raisonnable. Il demanderait à l'empereur des Français ses conditions avant que la ville de Pierre le Grand, sa chère capitale, ne fût en vue des hussards de Murat. Il faisait beau, on avait devant soi un bon mois d'automne avant l'arrivée de l'hiver. Tout était possible si on faisait vite.

Napoléon coucha sur le papier son projet en dix points dictés d'un jet, dans l'élan d'une pensée lentement mûrie depuis son retour au Kremlin. À la relecture du mémorandum, le plan lui parut l'un des plus brillants qu'il eût jamais conçus. Étant donné la répartition de ses moyens, considérant ceux de

l'adversaire, la manœuvre semblait imparable. Il n'avait plus qu'à donner ses instructions. C'était ce qu'il aurait fait autrefois, avec l'assurance d'être promptement obéi, c'était ce qu'il avait fait trois semaines plus tôt en lançant sur Koutouzov, retranché sur les hauteurs de Borodino, des colonnes impatientes d'en découdre. L'état d'esprit avait changé. Ces journées de désœuvrement, ce hideux pillage dans les ruines, lugubre récompense de trois mois de campagne et d'une horrible bataille, la plus sanglante jamais livrée, attristaient les soldats, angoissaient leurs chefs. Le moral de l'armée était atteint. Il n'y avait pas un de ses membres, de la cantinière au général, de la recrue au vétéran, qui ne se demandât plusieurs fois par jour ce qu'il était venu faire là, et comment il en sortirait. Napoléon le devinait à la mine de ses secrétaires, de ses aides de camp. Ils assuraient le service avec l'empressement usuel, mais sans élan, sans allégresse. Ils doutaient.

Le 3 octobre, Napoléon réunit ses maréchaux et l'intendant général dans un salon du Kremlin où le prince Eugène leur fit part du mémorandum. Persuadé que la position du 4^e corps, avec son contingent italien, au nord de Moscou, le désignerait pour commander l'avant-garde de l'expédition, le vice-roi mit toute sa conviction et même de l'enthousiasme dans son exposé. Napoléon observait pendant ce temps le petit auditoire chamarré. Les visages fermés lui dirent avant même le tour de parole que l'orateur était bien le seul, avec lui-même, à croire au bien-fondé de l'argumentation et à sa promesse de triomphe. Napoléon eut beau faire appel au sens de l'honneur, au goût de la gloire de ses lieutenants, en soulignant le caractère inédit, grandiose de l'exploit à portée de leur volonté, ce fut en pure perte. Il leur avait dit des choses semblables autrefois, pour les plus anciens en Égypte et en Italie ; pour les autres dans les plaines d'Europe centrale. En ces temps, son éloquence ne visait pas à les convaincre, elle accompagnait leurs désirs, fouettait leur fougue, inspirait les formules dont ils flatteraient leurs troupes. Le sortilège des mots n'agissait plus. Par les fenêtres, Moscou montrait ses chicots. L'odeur de brûlé persistait jusque dans cette pièce du palais des tsars. Elle était une modalité de l'air ; on ne respirait pas sans y penser.

Les maréchaux objectèrent qu'il y avait péril à se lancer sur une route inconnue, à travers une zone marécageuse, couverte de forêts, peu habitée et sans ressources. Ils répétèrent que le matériel de transport était insuffisant, détérioré, que les chevaux manquaient, que les hommes étaient las, ne pensaient qu'à rentrer au pays avec leur petit butin. Daru confirma en étayant

de quelques chiffres ces propos. Napoléon n'écoutait pas. Il flatte à nouveau ses lieutenants en faisant miroiter de glorieuses perspectives, un triomphe sans comparaison dans l'histoire du monde. Comme ils restaient en retrait, il les provoqua en piquant leur honneur : de si mesquins prétextes révélaient l'embourgeoisement de guerriers autrefois plus ardents. Ils se butèrent.

Pour dissiper le malaise, Davout fit une contre-proposition : passer à l'offensive au sud, du côté de Kalouga, pousser ou écraser Koutouzov s'il faisait obstacle, détruire les dépôts et fabriques d'armes russes à Toula, gagner le sud de la Lituanie, s'adosser à Minsk, tenu par l'allié autrichien, où se trouvaient en abondance les approvisionnements nécessaires à l'armée et y passer la mauvaise saison. Novembre serait bientôt là. Le gel, la neige, la glace... tous en avaient parlé. Les diplomates, les expatriés racontaient que l'hiver russe était d'une âpreté dont on n'avait eu qu'une pâle idée en février 1807, à Eylau, quand, cruel souvenir, des hommes étaient morts de froid sur le bord de la Baltique. C'était trop tard pour une opération d'envergure. Le visage de Napoléon se ferma. Il mit fin à la réunion.

Peu de temps après, Armand de Caulaincourt entra dans le cabinet de travail où l'Empereur venait de le convoquer. Il y avait plusieurs mois qu'ils ne s'étaient pas entretenus en particulier. Ambassadeur de France à Saint-Petersbourg très apprécié du tsar, nommé Grand Écuyer à son retour à Paris en février 1811, il avait déconseillé de faire la guerre à la Russie et de s'engager dans une expédition militaire, prédisant un grave échec. Ses raisons, fondées sur sa connaissance du pays et de la personnalité d'Alexandre I^{er}, maintes fois répétées, avaient irrité Napoléon qui lui battait froid. Il avait malgré tout emmené avec lui cet aristocrate de vieille famille picarde, franc et loyal, mais le tenait à distance depuis l'entrée en campagne. Le colonel Deponthon, spécialiste des fortifications affecté au secrétariat de l'Empereur, ancien attaché militaire à l'ambassade en Russie, avait eu l'audace, aux Tuileries, de formuler les mêmes objections, allant jusqu'à s'agenouiller pour supplier son maître de ne pas commettre l'erreur d'entrer en Russie. L'Empereur avait conservé l'officier du génie à son cabinet, utilisait à l'occasion ses compétences, mais feignait de ne plus le voir.

Napoléon demanda à Caulaincourt de revenir à Saint-Petersbourg pour, fort de l'estime et de l'amitié du tsar, lui remettre en main propre une nouvelle proposition de paix. Le militaire diplomate refusa, au motif que la démarche serait non seulement inutile, car même lui ne serait pas reçu, mais

préjudiciable. Elle signifierait à l'ennemi l'embarras dans lequel se trouvait son adversaire et le fortifierait dans sa résolution. Napoléon n'insista pas. Le contradicteur eut l'élégance de ne pas rappeler ses avertissements, mais sa contenance ferme et respectueuse en disait assez long. Il convoqua dans la foulée le général Jacques de Lauriston, successeur de Caulaincourt à l'ambassade de France en Russie, qui servait comme aide de camp depuis son rappel. À la même demande de l'Empereur, le général fit la même réponse, jusqu'à ce que Napoléon lui fît comprendre d'un ton coupant qu'il s'agissait d'un ordre. Lauriston quitta le lendemain matin le Kremlin pour rejoindre le quartier général de Koutouzov et y solliciter un sauf-conduit à destination de Saint-Pétersbourg. Quarante-huit heures plus tard, Napoléon sut qu'après moult tergiversations, le feld-maréchal avait dépêché auprès du tsar un de ses aides de camp pour l'informer des propositions de paix de l'empereur des Français et lui remettre la lettre écrite par celui-ci à son intention.

Attendre, attendre encore. Napoléon n'attendait pas, il hésitait. Patienter était une option parmi d'autres, celle qui lui convenait le moins. Son activité devenait anormalement trébuchante : quelques ordres, de la correspondance, de longues stations méditatives aux fenêtres du palais, une prise d'armes dans la cour d'honneur, une visite des églises du Kremlin, une sortie à cheval dans la ville, quelques kilomètres de galop sous ses murs. Il tirait parfois de sa bibliothèque de voyage un roman et s'absorbait dans ses pages. Lui qui d'ordinaire expédiait ses repas, laissant à peine ses invités finir leur assiette et lamper leur verre, s'attardait à table, étirait la conversation, l'égarait sur des futilités. Ses secrétaires avaient été surpris de le voir corriger lui-même, plume en main, trois soirées de suite, les statuts de la Comédie-Française où, en quatre-vingt-sept articles, le Conseil d'État avait codifié les anciens usages et règlements royaux. Dix-huit jours de galop par les estafettes depuis Paris pour que le décret puisse être daté de Moscou. On s'en souviendrait.

Secouant par intermittence sa torpeur, il prescrivait des mesures qui ménageaient toutes les options. Afin de mettre le Kremlin en état de défense, les portes furent bastionnées, des munitions confectionnées avec les stocks de poudre découverts dans les soutes, de l'artillerie hissée sur ses tours et les constructions appuyées contre ses murailles méthodiquement démolies pour dégager les espaces de tir. Afin d'inciter les paysans à livrer les fourrages qui faisaient défaut à une cavalerie décimée par la malnutrition, des garnisons

furent installées dans la campagne avoisinante et des tarifs alléchants proclamés alentour. Le rapatriement des blessés fut programmé. Deux cents voitures de toutes sortes trouvées aux environs furent réunies afin d'évacuer vers Smolensk mille cinq cents d'entre eux ne pouvant marcher, accompagnés de trois cents fantassins. Le général Nansouty, grièvement touché au genou en chargeant la grande redoute à la Moskova, commandait le convoi et son escorte qui s'ébranlèrent le 9 octobre. Une autre évacuation sanitaire, mille cinq cents grabataires protégés par un bataillon, eut lieu une semaine plus tard. Un jeune haut fonctionnaire était du convoi. L'intendant général, qui continuait d'assurer à l'Empereur qu'il y avait de quoi nourrir l'armée à Moscou tout l'hiver, avait pourtant chargé un collaborateur de préparer et tenir en réserve des approvisionnements à Smolensk et dans les deux étapes suivantes : Mohilev et Vitebsk, en y passant des marchés pour la farine, le bétail et l'avoine. Originaire de Grenoble, il s'appelait Henri Beyle.

Cet auditeur au Conseil d'État, arrivé à Moscou le 20 septembre, était parti de Paris le 23 juillet, chargé de paquets et de correspondance, pour reprendre son service auprès de Pierre Daru, son cousin, protecteur et exigeant patron. Il avait 29 ans et depuis une douzaine d'années, d'abord dans un régiment de dragons puis dans l'administration, servait le régime de façon discontinue, au gré de ses affaires de cœur et de ses accès de littérature. Sa malle contenait le manuscrit d'un livre en cours, une *Histoire de la peinture en Italie*. À la lumière de l'incendie de Moscou, il en avait écrit quelques lignes, espérant le publier à son retour sous pseudonyme. C'était l'usage pour un agent de l'État. Sur son nom de plume, il variait encore. Ce pourrait être Stendal. Le nom de cette petite ville d'Allemagne près de laquelle il avait été adjoint au commissaire des guerres après Iéna, à l'automne 1806, lui plaisait bien. Stendal ou alors... Stendhal, qui, sur le papier, suggérait un je-ne-sais-quoi de plus élégant, de plus français.

Le livre était en panne. Le voyage dans la poussière de l'été russe avait exténué son auteur, au point de réduire son embonpoint. Pas question de se reposer à Moscou. Le comte Daru, bourreau de travail, l'était aussi pour ses subordonnés. Après avoir été chassé de logis en logis par les flammes, tout en tirant parfois l'épée contre des soldats ivres de boisson et de pillage – il en avait vu un frapper à coups de plat de sabre un officier de la Garde –, Henri Beyle s'était établi avec des collègues de l'intendance dans une petite maison blanche, confortablement meublée, pourvue de statuettes, de tableaux et

d'une bibliothèque de livres français, des œuvres de Buffon et Voltaire notamment, celui-ci figurant dans toutes les bibliothèques moscovites. Le cadre aurait été propice à l'écriture, si le regroupement et le stockage des vivres n'avaient accaparé le commissaire des guerres. Tout juste avait-il trouvé le temps de s'enquérir d'une ancienne maîtresse, Mélanie Guilbert, comédienne désormais mariée à un général russe. Un membre de la communauté française, harpiste à l'Opéra, lui donna la décevante nouvelle de son départ vers Saint-Pétersbourg, avec son mari. Henri Beyle sortit de Moscou trois semaines après y être entré, son bagage alourdi des *Facéties* de Voltaire relié en maroquin rouge, de trois autres volumes prélevés dans la bibliothèque de ses hôtes involontaires, et de son manuscrit inachevé. Il tenait dans son portefeuille, à portée de main, son journal, enrichi de quelques notes sur le grand incendie. C'était le 16 octobre. La veille, il avait neigé.

Ces premiers flocons, coulés en eau aussitôt tombés, n'avaient pas eu le temps de blanchir les restes calcinés de la ville. La neige d'octobre était pour les Moscovites une simple intempérie de saison. Elle n'avait passagèrement surpris que les Français et leurs alliés de l'ouest de l'Europe et de la Méditerranée. Le bel automne de la Saint-Martin en fut à peine troublé. Le soleil revint, mais il se levait plus tard et se couchait plus tôt. Les nuits s'étiraient en longueur et fraîchissaient.

L'armée s'en va

Napoléon regardait par la fenêtre tomber l'averse floconneuse. Elle ne déposait pas plus au sol et sur les toits que les précédentes. D'après les études faites sur le climat russe avant le départ, le gel, normalement, ne deviendrait sévère que vers la mi-novembre et la glace sur la Moskova ne se formerait pas avant cette période. Il avait devant lui, pensait-il, dos à l'âtre où l'on brûlait toute la journée des moitiés de troncs d'arbre, encore trois à quatre semaines avant que la saison ne lui devienne contraire. C'était suffisant pour revenir vers l'ouest, quitter cette ville morte qui se refermait sur son armée comme un traquenard. Il ne cessait d'ailleurs de répéter à ses collaborateurs combien on l'avait trompé sur le climat russe et ses rigueurs. L'automne n'était pas plus doux en France. Les soldats marcheraient la capote roulée sur le sac et le col dégrafé.

Le délai était suffisant, mais il s'impatiait : prendre un parti, bouger, agir. Cette soudaine fébrilité révélait à son entourage l'inquiétude qu'il refusait de s'avouer à lui-même. Le 13 octobre, après un nouveau conseil de guerre, il fit prendre les dispositions en prévision d'un mouvement général vers le nord-ouest. C'était rétrograder sans donner l'impression de reculer, à la manière des crabes, qui feignent d'attaquer quand ils se dérobent. L'ennemi penserait que Napoléon allait arracher à Alexandre le geste de soumission que, retranché dans sa capitale, il refusait d'accomplir. Koutouzov, même s'il en avait la force, ne pourrait rien pour son souverain. Napoléon lâcherait sa proie, oui, mais en semant le trouble et en jetant l'inquiétude chez l'ennemi.

Deux jours plus tard, il changeait encore d'avis. La sécurité des liaisons entre Moscou et Smolensk se dégradait. Le ravitaillement était malaisé, les estafettes passaient tout juste, non sans péril. Ces diables de Cosaques

pullulaient autour de Moscou et se montraient toujours plus entreprenants, plus agressifs. Chaque matin, on lui signalait les incidents de la veille : quelques morts, des blessés, des prisonniers. Ces irritants coups d'épingle dans le grand organisme de l'armée finissaient à la longue par lui coûter cher. Il fallait se retirer avant d'être coupé de Paris, avant que les Russes n'aient pris davantage d'assurance. Sortir en conquérant par le nord-ouest était trop hasardeux. L'hiver approchant, la boussole de son intuition marquait le sud : écraser Koutouzov, détruire ses arsenaux, s'emparer de ses réserves, et gagner les riches terres d'Ukraine.

Les rapports de Murat, toujours au contact de l'armée russe, ne le satisfaisaient pas. Le chef de l'avant-garde, d'un côté, se plaignait de l'état déplorable de ses forces, hommes et chevaux sous-alimentés, les cadavres des seconds assurant souvent la subsistance des premiers, de l'autre, se félicitait des rapports cordiaux entretenus avec les généraux ennemis dans le cadre d'une sorte d'armistice. Les Cosaques recherchaient son contact, lui exprimaient les marques du plus profond respect. Beaucoup l'avaient vu audacieusement caracoler à la Moskova, certains même se souvenaient de la grande charge d'Eylau emmenée la badine à la main par le cavalier gascon. Ils l'auraient voulu pour roi, avec ses couvre-chefs emplumés, ses dorures et ses tenues extravagantes. Quelle plaisanterie ! Napoléon était persuadé que son lieutenant, attifé comme un écuyer de cirque, se débrouillait mal. Il lui faisait parvenir des vivres, mais s'étonnait que la riche contrée où il tenait position fût sans ressources. Il s'agaçait surtout de la naïve vanité de son beau-frère, trop aisé à endormir par des flatteries. N'entendait-il pas les feux de file et de peloton des recrues qu'on entraînait derrière les avant-postes ennemis ? Tout l'indiquait : Koutouzov refaisait son armée. Le roi de Naples, ce tempérament tout d'impulsion et de générosité, ne voyait guère plus loin que le bout de son sabre. Napoléon décida d'aller se rendre compte par lui-même de la situation. Pour commencer, il ordonna au prince Eugène d'envoyer une de ses divisions vers le sud, sur la route de Kalouga, en précurseur d'une manœuvre plus vaste.

Le 18 octobre au matin, sur la grande place du Kremlin où après le gel du matin se défeuillaient les arbres jaunis, l'Empereur passa en revue les trois divisions du 3^e corps. Les armes étaient briquées, les uniformes raccommodés, les souliers cirés, les chevaux étrillés et les visages florissants sous les shakos. Quatre semaines de repos à s'empiffrer et boire en toutes

occasions avaient engraisé les soldats. L'allure était martiale, les gestes exécutés au commandement avec entrain. La perspective d'un hiver tranquille à Moscou, avant la reprise des opérations au printemps, ne déplaisait pas aux soldats. L'estomac plein, ils se sentaient sûrs de leurs forces. Ici, comme partout, elles étaient beaucoup moins nombreuses : dix mille cinq cents hommes sur les rangs, dont neuf cents cavaliers. Au franchissement du Niémen, Ney en commandait trente-neuf mille. Près des trois quarts, tués, blessés, malades, déserteurs, étaient restés en chemin entre Vilna et Moscou. La cavalerie, très éprouvée, n'avait pu mettre à profit le repos dans la ville conquise. Sous leur pelage soigneusement brossé, on pouvait compter les côtes des chevaux, saillantes, pareilles à des cercles de tonneaux. Les bêtes pendant ces derniers jours avaient cessé de courir de droite et de gauche, mais ne mangeaient pas à leur faim. Des fournitures nécessaires à l'armée, le fourrage et l'avoine étaient celles qui manquaient le plus.

Ney, en présentant ses troupes, essayait d'attirer l'attention de son chef sur la nécessité de renforcer les effectifs, sur le nombre des cavaliers démontés et l'état lamentable des chevaux. Napoléon l'écoutait distraitement. Il tournait souvent la tête vers le midi d'où provenait, sourde, persistante, la basse continue du canon. À pied, il passait devant les hommes, interrogeait au hasard un fantassin, un gradé, lorsque surgit sur une monture écumante un aide de camp de Murat. Dès que le destinataire eut pris connaissance du message dont était porteur le jeune officier, il abrégua le cérémonial et rentra au palais. Le roi de Naples venait d'être surpris à l'aube par Koutouzov près de Vinkovo. La cavalerie du général Sébastiani, imprudemment exposée, avait été dispersée, ses bagages et son artillerie enlevés. La maladresse des généraux russes, la réaction vigoureuse des chasseurs polonais de Poniatowski et les contre-charges répétées des carabiniers emmenés par Murat lui-même avaient évité le désastre et arrêté l'ennemi *in extremis*. L'avant-garde française avait pu se retirer, non sans laisser aux mains des Cosaques plusieurs centaines de prisonniers, trente-huit canons et un butin qu'ils étaient en train de se partager.

L'annonce de ce revers soudain avait électrisé Napoléon. Remontant quatre à quatre le grand escalier suivi de son état-major, il tempêtait contre l'imprévoyance de Murat, la négligence de ses subordonnés, la duplicité des Russes qui avaient rompu le *statu quo* sans crier gare. Il se débarrassa de son

chapeau, de son épée, et, en ôtant son grand cordon de la Légion d'honneur, commença de dicter. Tous ses secrétaires, ses aides de camp, à leurs tables, sous le contrôle de Berthier, prenaient note des instructions jetées en rafale. On allait aussitôt foncer sur Koutouzov par la route de Kalouga et le battre. Une forte garnison resterait dans Moscou jusqu'à nouvel ordre. Son maintien dans les murs ou son retrait serait décidé ultérieurement en fonction de la tournure des événements. L'objectif immédiat était de punir le généralissime russe, de détruire son armée. Il était indispensable que l'ennemi, reculant depuis quatre mois, ne pût croire qu'il venait de prendre l'ascendant, que son succès dans un combat mal conduit de part et d'autre marquât le point de bascule de cette étrange campagne. On s'usait à courir après un ennemi se dérochant chaque fois que l'on croyait l'atteindre. L'Empereur n'était pas à Vinkovo. Il reprenait l'affaire à son compte, rênes serrées, et Koutouzov verrait la différence.

Ce que Napoléon ruminait depuis plusieurs jours s'épanchait dans le flux précipité et logique d'un ordre de marche détaillé où chaque unité avait sa place, son heure et sa mission. Daru reçut les ordres pour les dispositions d'intendance et les transmit aussitôt aux commissaires des guerres en précisant les modalités d'application. Le cabinet était une ruche d'où sortaient et où rentraient à toute allure des aides de camp. Sa fébrilité s'étendait rapidement à la ville entière et à ses abords, à mesure que les ordres parvenaient à destination. On se remuait, on s'empressait. Avant la tombée du soir, les fourriers avaient franchi la porte de Kalouga pour s'en aller préparer l'étape du lendemain.

À l'aube du 19 octobre, les troupes étaient massées dans les rues conduisant à cette porte. Toute la nuit, les soldats avaient fait leurs sacs, chargé les bagages, préparé les attelages, puis s'étaient dirigés vers le point de rassemblement. Là, tout équipés, dans l'ombre froide, ils avaient rattrapé un peu de sommeil. Cent mille étaient entrés dans la ville, cent mille en sortiraient dans quelques heures. Les embuscades et coups de main quotidiens des Cosaques pendant l'occupation en avaient consommé quinze mille, compensés par des renforts venus de Smolensk. Quatre jours et quatre nuits avaient été nécessaires à la Grande Armée pour franchir les ponts jetés sur le Niémen, une seule journée suffirait aux conquérants de Moscou pour la quitter, sous un ciel uniformément bleu, à ne pas croire à l'hiver. Leur masse grouillante restait imposante. Le 4^e corps du prince Eugène s'ébranla

le premier, suivi du 2^e de Davout, et du 3^e de Ney. La Garde impériale poussait le tout. Le maréchal Mortier demeurait au Kremlin avec dix mille soldats, dont quatre mille de la Jeune Garde. Le reste, des cavaliers mis à pied faute de chevaux, des fantassins de diverses nationalités, regroupés dans des unités improvisées, encadrés par des officiers inconnus d'eux. Les malades et les blessés intransportables y furent transférés, ainsi que dans l'hôpital des enfants trouvés, sous la sauvegarde du général Toutelmine. Napoléon ne lâchait pas sa proie. Aux yeux du monde, la Grande Armée n'évacuait pas Moscou, elle faisait mouvement vers Koutouzov. Pour en persuader ses lieutenants et l'ennemi, il avait envoyé le maréchal Ney et le gros de l'armée sur la vieille route de Kalouga, qui conduisait droit aux positions russes devant lesquelles s'était retranché Murat. En lui demandant de garder la maison, il affirma à Mortier qu'il n'excluait pas d'y revenir loger, mission accomplie.

Peu le croyaient, en tout cas pas les Français résidant à Moscou. Quand les militaires eurent défilé vers le sud, les civils leur emboîtèrent le pas. Plus exactement, ils mirent leurs roues dans les leurs. Le matériel de transport que les réquisitions de l'intendance et les appropriations de certains officiers supérieurs avaient épargné fut mis à profit par ces expatriés, immanquablement exposés aux représailles après le départ de Napoléon. Les porteurs de noms français, allemands et italiens, leurs serviteurs et les Moscovites compromises par leurs relations avec l'occupant, servantes séduites et prostituées, prolongeaient de leur exode les tronçons réglés et articulés de la colonne militaire, en rangs par quatre, officiers à cheval, sous-officiers en serre-file. L'armée n'avait laissé à ces gens que les véhicules échappés à ses recherches ou dédaignés par elle : calèches hors d'âge, lourdes charrettes, vieux chariots, fourgons de rebut sommairement rafistolés. Les bêtes attelées à leurs timons étaient des haridelles, de vieilles mules, de pauvres bidets.

Napoléon avait prévu de ne suivre son armée que le lendemain, 20 octobre, comme pour imprimer encore une fois sa présence dans la ville soudain désertée. Toute la journée du 19, ses épaules chauffées par le soleil, bien en vue, il assista à l'écoulement des troupes et de leurs cinq cents canons sous la porte de Kalouga. Les havresacs des fantassins, les portemanteaux, fontes et sacoches des cavaliers, anormalement rebondis, étaient complétés par toutes sortes de besaces, musettes et carniers portés en

bandoulière, mais les unités étaient en ordre, prêtes à l'emploi. La Garde, suivie des ambulances de leur chirurgien en chef, Dominique Larrey, venait de fermer leur marche en fin d'après-midi, lorsque parut sur ses talons, avec l'habituel cortège des cantinières et vivandiers, une théorie de véhicules civils, certains neufs et de grande qualité, conduits par des soldats. Ils transportaient, au prétexte du ravitaillement, sous les provisions de bouche, le produit des rapines de ces officiers impeccablement astiqués qui venaient de faire rectifier les positions en passant à la hauteur de leur chef.

La surprise de l'Empereur redoubla quand se présenta dans la foulée une procession interminable, bringuebalante, hétéroclite et pitoyable : les hommes, les femmes et leurs enfants fuyant Moscou et le très incertain destin que le retour de ses habitants leur réserverait. Les plus anciennement établis, qui parlaient russe et jouissaient de l'estime de leurs voisins, emportés par la panique, abandonnaient tout, repartaient vers la France avec quelques vêtements et des provisions. Les artistes du théâtre français s'en allaient eux aussi, avec leur famille quand ils en avaient une. Les plus démunis, dépourvus de moyens de locomotion, bénéficiaient de la solidarité des autres. Les comédiennes n'avaient eu aucune difficulté à trouver place dans des calèches d'officiers. Louise Fusil était confortablement installée dans la dormeuse réquisitionnée par un officier d'ordonnance de l'Empereur, neveu de Caulaincourt. Elle avait passé plusieurs hivers en Russie et n'avait oublié aucune de ses fourrures.

Le réflexe immédiat de l'Empereur fut de faire interdire par la gendarmerie ce bazar processionnaire, refouler les civils dans la ville et faire tomber des voitures le fournement sans rapport avec l'état militaire et les besoins d'une armée en campagne. L'ordre à peine donné à Berthier, il se ravisa. Au seuil de nouvelles épreuves, obliger ceux dont il exigeait un dévouement total à se dépouiller de leurs acquisitions serait ressenti comme une injustice, et le renvoi des civils, leurs compatriotes, une mesure inhumaine, d'autant qu'il avait lui-même fait charger ses voitures de trophées, drapeaux, et autres aigles impériales prélevés au Kremlin. Personne ne pouvait ignorer non plus que sur son ordre, malgré la timide objection du maréchal Berthier, glacé par le sacrilège, on avait descélé du sommet de la tour d'Ivan le Grand, la croix dorée de dix mètres de haut qui surplombait Moscou depuis deux siècles. Pendant l'opération, les choucas, revenus au gîte et à nouveau dérangés, tournoyaient en croassant autour du monument

en cours de démontage par les sapeurs de la Garde. Le gigantesque emblème leur échappa et s'effondra au sol. Les oiseaux noirs, la croix brisée... on commentait le mauvais présage. Les morceaux, transportés sur des chariots, seraient réassemblés à Paris, où Napoléon voulait l'ériger. Le trophée témoignerait au cœur de leur capitale que les Français, allés jusqu'à Moscou, avaient accompli le plus grand exploit militaire de tous les temps. Elle ne déparerait pas près des chevaux de Saint-Marc, arrachés à Venise seize ans plus tôt, qui les avait elle-même enlevés à Constantinople au Moyen Âge. Le gracieux quadriga coiffait l'arc du Carrousel, derrière les Tuileries. Pendant le voyage de retour, on aurait bien le temps de penser au monument approprié pour ériger en bord de Seine la croix d'Ivan le Grand.

Tout bien considéré, il valait mieux fermer les yeux sur le fantastique désordre d'une caravane évoquant celles des Arabes dans les déserts d'Égypte et de Palestine que de mécontenter tout le monde d'emblée. Lorsque les aléas de la route auraient décanté le convoi, que la nécessité aurait obligé les plus avides à se débarrasser du superflu, les voitures subsistantes se révéleraient utiles. L'Empereur exigea que les distances soient accrues entre les éléments civils et militaires, afin que ne fussent pas entravées les manœuvres de ses troupes, et tout ce qui le voulut, tout ce qui le put, morne et docile, se cala dans le sillage de l'armée, sous la poussière dorée par le soleil. Napoléon, rentré au Kremlin, dîna et se coucha une dernière fois dans la chambre des tsars, sur son lit de camp. Sa berline était au pied du palais, prête à partir. Aménagée spécialement pour l'expédition de Russie, elle pouvait se découvrir entièrement en un tournemain et offrir à l'occupant une vue panoramique à trois cent soixante degrés. Une profusion de rangements y conservaient le nécessaire de voyage de l'Empereur, ses armes et ses décorations, précieux memento de sa prodigieuse ascension. Il y prit place avant la fin de la nuit.

L'Empereur croisa dans les avenues ruinées des ombres errantes : les paysans, les moujiks, les vagabonds accourus pour ramasser ce qui avait été jeté, négligé, oublié par l'occupant. Dans sa précipitation, faute de moyens de transport, et parce qu'on préféra souvent emporter une riche bibliothèque, des tableaux de maîtres ou de précieuses garde-robes plutôt que des sacs de farine, de pommes de terre, de riz ou de haricots, avaient été abandonnées dans les magasins une partie des réserves accumulées par les commissaires de Daru. Vers ces reliefs de l'invraisemblable festin, le petit peuple des

environs se hâtait, se bousculait, se disputait pour récupérer ce que les envahisseurs n'avaient pas pris à leur maître. Il acheva de mettre à sac la vieille capitale.

La première halte du 3^e corps avait arrêté les mille cent hommes du 4^e de ligne au sommet d'une colline. De là-haut, le colonel de Fézensac regardait s'écouler dans la plaine, sur plusieurs rangs de front, les interminables files de piétons et de véhicules sorties de Moscou. De la ville il distinguait encore les clochers bulbeux et les coupoles des églises. Entre leurs reflets miroitants, une mince fumée s'élevait du couvent de Seminof. On y détruisait, faute de pouvoir les emporter, des stocks de farine où les soldats avaient été invités à puiser au passage, avant que les torches y fussent jetées. Le spectacle de cette fabuleuse caravane était étonnant. Sa lenteur, son immobilité apparente dégageaient une impression de force sereine, obstinée, sans but précis, comme la pérégrination d'un de ces peuples nomades provenant du lointain passé de l'Asie.

Le sergent Bourgogne, content de changer d'horizon, marchait d'un pas gaillard. Le bruit courait dans les rangs de la Garde que l'Empereur les emmenait aux Indes s'emparer des colonies anglaises. Plus que pour la gloire, le jeune bourgeois de Condé-sur-Escaut s'était engagé pour voir du pays. La guerre restait ce voyage vers l'inconnu. Des contrées exotiques, des peuples nouveaux, d'autres rencontres, d'autres femmes, des aventures. Du légendaire. Le vétéran rêvait en allongeant le pas. À la tombée du soir, son régiment s'emboîta dans une cohue de traînards et de voitures distancés par leurs régiments, bientôt rattrapés par les grenadiers. En chantant, la Garde remonta sur une longueur de cinq kilomètres la Grande Armée déployée en quatre files sur toute la largeur de la vaste route. On se gênait, se bousculait, se heurtait. Des jurons, des insultes, des cris, des appels dans toutes les langues, français, allemand, italien, espagnol, portugais, flamand, fusaient dans l'ombre qui s'épaississait. Après avoir doublé la tête de colonne, l'élite de l'armée fit halte près d'un bois où elle forma les faisceaux.

Le lendemain, avant de repartir, Bourgogne refit l'inventaire du fournement qui lui avait scié les épaules la veille. Il conserva le sucre, le riz, les biscuits, la demi-bouteille de liqueur, soupesa une tunique chinoise en soie brodée, de menus objets en or et en argent, un morceau du plaquage doré de la croix d'Ivan le Grand donné par un des charpentiers de sa compagnie, une longue capote d'amazone doublée de velours vert, deux

plaques d'argent gravées représentant Neptune sur son char et le jugement de Pâris, des médaillons, une plaque de poitrine d'un prince russe sertie de brillants. Il n'abandonna finalement que la culotte blanche de grande tenue. Il prendrait celle d'un mort après le prochain combat, s'il n'était pas lui-même tué.

OceanofPDF.com

Carnage à Maloïaroslavets

Il pleuvait. La terre se gorgeait d'eau, les voitures, les canons s'embourbaient. Les chevaux manquant de force pour les hâler, les canonniers poussaient à la roue, tiraient les prolonges. Les distances n'étaient plus conservées depuis longtemps. Dans l'immense convoi, à perte de vue, au milieu du flux des piétons où les officiers avaient du mal à conserver la cohésion de leurs unités, les véhicules étaient pareils à des grumeaux dans une nappe de sirop. Un pont, le goulet d'étranglement d'un village, un raidillon, le moindre accident du trajet causait un embouteillage et cent motifs de frictions.

Dès la première journée de marche, sous le ciel d'un été indien paraissant alors sans fin, l'ordonnancement des troupes prescrit par l'Empereur avait été mis à mal. Les fantassins qui marinaient dans Moscou depuis un mois, grisés par l'air de la plaine, le bel aspect de la campagne après les sinistres tableaux des décombres, se dégourdisaient les jambes avec entrain. Ils s'étaient spontanément lancés dans une course à l'étape qui débordait les éclopés et les voitures engluées dans la masse ou retardées par les avaries. Quelques heures après la sortie de Moscou, nombreuses déjà étaient les épaves autour desquelles les naufragés faisaient le tri entre ce qu'ils abandonnaient et le peu qu'ils emporteraient si on voulait bien leur proposer une petite place ailleurs. La maladresse de beaucoup de conducteurs improvisés avait provoqué des accidents et brisé leur matériel. Les coupés d'agrément destinés à parader dans les larges avenues de Moscou, lourdement chargés, ne résistaient pas à l'usage qu'on avait prétendu leur assigner. Dès le premier soir, le parc roulant s'était allégé des éléments les plus fragiles, les moins adaptés.

Le lendemain, 21 octobre, ce furent les mêmes scènes. Encouragés par leurs supérieurs, les soldats n'hésitaient pas à écarter, à verser au fossé tout ce qui entravait la progression des canons et des caissons, des fourgons des pontonniers et des ambulances. Au motif de l'intérêt supérieur de l'armée, les voitures chargées des produits du pillage étaient balancées sans vergogne. Ceux qui en avaient le moins bénéficié y mettaient le plus d'énergie. Les protestations des propriétaires étaient vaines. La revanche hargneuse des petits contre les gros, des marcheurs contre les profiteurs commençait.

Napoléon, à peine arrivé au château de Troitskoïe, le 20 octobre au soir, fit partir une série de messages vers les chefs de corps. L'armée devait bifurquer promptement sur la droite, de la vieille route vers la nouvelle route de Kalouga. Il espérait ainsi, après avoir leurré Koutouzov sur ses intentions, le prendre de vitesse, atteindre avant lui les dépôts de la région sud de Moscou, une contrée aux ressources encore intactes, et décourager d'éventuels poursuivants en accroissant l'espace conquis. Berner ainsi les Russes valait une victoire. Elle compenserait l'inconvénient moral d'avoir lâché Moscou sans contrepartie. Un aide de camp galopait déjà vers le maréchal Mortier pour lui demander de quitter la capitale avec toutes les forces qui s'y trouvaient encore. Les grabataires français, mêlés aux soldats russes soignés par les médecins et infirmiers français, recommandés au général Toutelmine, seraient confiés à l'humanité de l'ennemi. Napoléon ordonna de miner la forteresse du Kremlin et de la faire sauter en partant. Cette fois, plus de doute, plus d'hésitation, on s'en allait.

Le beau temps cessa le 21, tandis que s'amorçait le tourne-à-droite. La soudaine désorientation, la pluie froide et obstinée, au lieu de la grand-route les mauvais chemins de traverse, la terre amollie, tournée en boue par le piétinement et le roulage précipitèrent la décantation du convoi. Sur des kilomètres, l'itinéraire était jalonné de matériel abandonné, plus abondant au franchissement des cours d'eau et dans les côtes. Le gigantesque flux d'hommes, de chevaux et de véhicules se distendait, se disloquait. Le spectacle était pathétique, mais en se dégageant par l'avant, en s'allégeant, l'armée retrouvait ses capacités manœuvrières, comme l'avait prévu Napoléon venu assister à la volte de ses troupes.

Seule l'arrière-garde restait considérablement gênée par les civils. Ils s'accrochaient à elle comme à une planche de salut. Koutouzov était loin, pourtant de petits groupes de Cosaques, des irréguliers, apparaissaient à

distance. Des coups de fusil, le son du canon le cas échéant suffisaient à les disperser, ils réapparaissaient plus loin, aimantés par l'aubaine. Ces isolés travaillaient pour leur compte, en pirates de la route. Les grandes formations cosaques ne pourraient pas se déployer tant que, sur l'aile droite, l'itinéraire des Français serait couvert par les réserves échelonnées entre Moscou et Smolensk ; sur l'aile gauche, par Ney resté sur la vieille route de Kalouga face aux Russes. Il avait remplacé Murat, dont les cavaliers, surmenés, à la portion congrue depuis un mois, retrouvaient avec soulagement la masse de l'armée et ses provisions encore substantielles.

Dans la nuit du 22 octobre, les bruits sourds de gigantesques explosions, au-delà de l'horizon, vers le nord, parvinrent jusqu'à l'armée, alors au bivouac, entre les bouleaux dégouttant sous l'averse. Ils apprirent à Napoléon que Mortier avait rempli sa mission. Les officiers chargés de constater l'effet des énormes charges fourrées sous les murailles du Kremlin rapportèrent au maréchal que l'antique fortification était fortement endommagée, pas abattue. Les fumées dissipées, la poussière retombée, la tour d'Ivan, délestée de sa croix, s'élevait toujours sur la ville martyre. La dernière pluie, en détremplant les mèches, avait saboté le sabotage. Le géant de l'armée, deux mètres sous la toise, avait accompli son travail de démolisseur sans état d'âme. Il eut peu de regret de sa faible efficacité. En revanche, il avait fait ratisser tout ce qui demeurerait de véhicules et d'animaux de trait dans Moscou afin de n'abandonner à la miséricorde des Russes que les blessés et les malades qu'aurait sûrement achevés un éventuel déplacement. Cette recommandation formelle de l'Empereur avait été appliquée avec zèle. Les charrettes chargées de blessés cheminaient sur les pas des fantassins, avant d'être dirigées vers Smolensk sous bonne escorte. Le lieutenant Danel, la tête enveloppée de linges, pouvait maintenant se tenir à cheval. Accompagné de son ordonnance, qui le nourrissait de soupe en lui glissant le goulot d'une théière jusqu'au gosier, il suivait la cohorte des officiers de santé. Devant eux on emmenait quelques milliers de prisonniers.

Renforcé par une division prélevée sur le 1^{er} corps de Davout, le 4^e progressait en pointe vers Maloïaroslavets, deux mille habitants, important carrefour routier rayonnant sur la région. Perchée sur l'éperon d'un plateau bordé par la Louja, rivière sinueuse environnée de marécages, elle verrouillait l'accès à Kalouga. Le prince Eugène avait mission d'y devancer les Russes et de s'y maintenir. Le 23 au soir, la division Delzons se trouvait

au pied de l'objectif. Le pont ayant été détruit, il fallut un peu de temps pour trouver le moyen de faire passer deux bataillons de l'autre côté de l'eau. À la nuit, ils s'établirent dans la ville, tandis que les sapeurs reconstruisaient l'ouvrage qui permettrait à Delzons de mettre tout son effectif là-haut.

Trop tard. Avant le lever du jour, ce 24 octobre, l'ennemi, pénétrant en force dans les rues de Maloïaroslavets, n'eut aucune peine à en expulser les éléments précurseurs de l'avant-garde française. Douze mille Russes étaient là, soutenus par quatre-vingts canons disposés en demi-cercle aux abords sud. Koutouzov, averti tardivement du déroutement de la Grande Armée, avait dépêché en urgence le corps le plus proche, celui du général Doctoroff, vers ce nœud routier stratégique. Sa mission était d'y bloquer les Français jusqu'à ce que le général en chef ait pu le rejoindre avec le gros.

Delzons ne savait rien de tout cela, mais il avait le même objectif que son adversaire. Par le pont provisoire jeté sur la rivière, la 13^e division se répandit sur la rive droite et s'élança dans le même mouvement sur la pente criblée par l'artillerie russe. Malgré de lourdes pertes, la ville fut reprise à la baïonnette. Doctoroff contre-attaqua aussitôt et refoula les Français. S'étant porté en avant pour encourager ses hommes, Delzons fut abattu par un tireur embusqué d'une balle dans le front. Son jeune frère, qui servait sous ses ordres, périt aussitôt après, alors qu'il se penchait sur son aîné. Le prince Eugène, voyant des blessés en grand nombre descendre le coteau pour trouver abri et secours derrière la rivière, lança à la rescousse la division Broussier. Après avoir gravi la pente où gisaient les hommes de la 13^e, elle reprit la ville rue par rue, au corps à corps. Bâties en bois, les habitations flambaient sous les coups conjugués des deux artilleries. De part et d'autre on s'acharnait. Dès que la division Raïevski, dépêchée à marche forcée par Koutouzov, parut sur le champ de bataille, les Russes refoulés sur le plateau se rallièrent et se précipitèrent derechef vers le bourg en flammes.

Maloïaroslavets changea de mains six fois dans la journée. En fin d'après-midi, la 15^e division commandée par le général Pino, un Milanais, tenait la ville. En réserve depuis le début de la campagne, les Italiens avaient vigoureusement escaladé la pente et pénétré dans la ville, d'où une large contre-attaque russe les avait repoussés, avant de les poursuivre, avec l'intention de les basculer dans la Louja et de s'emparer du pont. Entraînés par Eugène, les chasseurs de la Garde royale étaient montés à leur tour en ralliant leurs camarades et, bien qu'accablés par les décharges à mitraille de

canons adverses brusquement démasqués, avaient raccompagné les Russes jusque dans la ville et au-delà. Avec soulagement et le sentiment d'avoir fait aussi bien, mieux peut-être que les Français, les Valaisans, Piémontais, Parmesans et Génois regardaient les uniformes verts s'éloigner dans la campagne. En tiraillant sur des formes indécises, ils attendaient l'obscurité derrière les créneaux des murs mutilés.

Napoléon, arrivé à proximité du champ de bataille, entendait le pétilllement de la mousqueterie, le grondement de la canonnade. Il gagna une hauteur d'où il aperçut, dans l'optique de sa longue-vue posée sur l'épaule d'un officier d'ordonnance, les colonnes de Koutouzov à l'approche. Il était temps de conclure. Il fit avancer, à gauche, la division Gérard, à droite, la division Compans. Les deux branches de la tenaille assurèrent la prise sur la ville d'où n'émergeaient plus, au milieu des fumées et des gerbes de feu sporadiquement levées par les derniers obus, que les clochers renflés de l'église sur le ciel éteint. Les Russes se retirèrent à un kilomètre et demi au sud, derrière un ravin, en travers de la route de Kalouga où ils se massèrent.

La bataille était gagnée, mais la feinte avait échoué. Koutouzov s'était réveillé à temps et, malgré ses hésitations, était parvenu à s'interposer entre Napoléon au nord-est, les entrepôts de Kalouga et les fabriques d'armement de Toula au sud-ouest. Le soldat français restait le meilleur marcheur sur les chemins de l'Europe, mais la masse de la Grande Armée se mouvait pesamment. La caravane des civils n'était plus en cause : rejetée à l'arrière, elle avait quasiment cessé d'entraver les unités. C'était l'artillerie, presque six cents canons, y compris ceux de Murat, tirée de plus en plus malaisément, qui retardait la progression. Les accidents du trajet, le moindre embarras obligeaient à l'attendre, ainsi que les fourgons de l'intendance et les ambulances. Les chevaux ne fournissaient plus qu'un service amoindri. Au repos, à Moscou, ils avaient manqué de foin et d'avoine ; maintenant qu'on était pourvu, on n'avait plus le temps de les laisser refaire leurs forces. Il fallait faire avancer les pauvres bêtes au rythme des fantassins qui, eux, le ventre vide, dans la boue, dans la poussière, poussaient le caillou en toutes circonstances. Les généraux d'infanterie et de cavalerie souhaitaient qu'on se séparât d'une partie de cette puissance de feu, maintenant disproportionnée. Les artilleurs s'y refusaient farouchement, et personne n'osait en faire la

suggestion à l'Empereur. Il avait été l'un d'entre eux et en gardait les réflexes et les sentiments.

La nuit enveloppait Maloïaroslavets, qui n'était maintenant plus rien que le nom d'une amère victoire. On se compta dans la nuit, des deux côtés : six mille Français et Italiens avaient été tués ou mis hors combat, sept mille pour les Russes. Il n'y avait presque pas de prisonniers. Le terrain était couvert de cadavres, en particulier dans la ville, où leur amoncellement dessinait le plan des rues disparues. Les corps tombés là étaient souvent méconnaissables, calcinés, démembrés, broyés par les manœuvres hâtives des canonnières. On entendait de toutes parts les plaintes des blessés, parfois brûlés, qui n'avaient encore pu être évacués. C'était pire qu'à la Moskova.

Napoléon s'était arrêté à deux kilomètres de là, dans une cabane où il écouta près d'un métier à tisser le prince Eugène, son beau-fils, faire son rapport. Après l'avoir félicité, en le priant de dresser la liste des hommes à récompenser, Napoléon se retira dans une petite chambre pour y recevoir les comptes rendus de ses aides de camp. Bessières, le plus attendu, y pénétra peu avant minuit. Il arrivait des avant-postes, où il avait examiné au plus près, sur toute leur longueur, les positions de l'ennemi. Elles étaient inexpugnables. Koutouzov avait adroitement placé ses six cents canons sur la hauteur d'un ravin escarpé. La Vieille Garde elle-même ne pourrait en venir à bout. Réservé, méthodique, Bessières, qu'un pessimisme foncier portait à la prudence, était toujours partisan du moindre risque, sauf pour lui-même. Napoléon en tenait compte et corrigeait pour asseoir son jugement. Cette fois, les mots de son subordonné avaient été si définitifs qu'il en fut troublé. La route de Kalouga serait donc verrouillée ?

La nuit dans la mesure fut agitée. Pris d'insomnie, l'Empereur se couchait, se levait, faisait appeler tel ou tel de ses aides de camp, sollicitait Fain, son secrétaire, se recouchait, se relevait. Le sommeil l'ayant saisi en fin de nuit, il fit sa toilette et se rasa un peu plus tard que d'ordinaire. Le soleil surmontait la ligne des bois, ce dimanche 25 octobre, lorsqu'il se mit en selle. Impatient, il avait brusqué son départ, sans faire prévenir l'escadron de service. Entouré seulement de quelques proches et de douze chasseurs, il était parti à fond de train vers Maloïaroslavets. Dans la courte plaine précédant le pont jeté par les sapeurs du 4^e corps sur la Louja, il remontait une file d'ambulances, de caissons et de belles voitures moscovites réquisitionnées par des officiers supérieurs, lorsqu'on entendit des cris, au

loin, sur la droite. Cela devait provenir de ces pelotons qu'on voyait accourir au grand galop. Comme on ne craignait rien de ce côté-là, le secteur de Smolensk étant sillonné par des convois français et alliés, Napoléon n'y prêta aucune attention.

Les cris étaient ceux de cantinières et de vivandiers affolés qui s'enfuyaient. Le convoi avait stoppé, les conducteurs hésitaient, manœuvraient de façon désordonnée, comme pris de panique. Napoléon continua son chemin, indifférent à la péripétie qui secouait les riz-pain-sel. Enfin, on reconnut, submergeant les exclamations, le hurlement trop familier. C'étaient les Cosaques, des milliers, qui poussaient leur « Hourra » en pressant leurs montures et fondaient à l'aube sur les bivouacs de la ligne française. Le général Rapp, le plus prompt, enjoignit à Napoléon de se replier, et, le geste accomplissant la parole, s'empara de la bride de son cheval pour l'obliger à faire volte-face. L'Empereur retint sa monture, tira son épée en même temps que Berthier et Caulaincourt et fit face. Rapp, à peine rétabli de l'éclat reçu dans la hanche à la Moskova, fut le premier atteint. Un Cosaque, plongeant sa lance dans le poitrail de son cheval, le précipita à terre. La vingtaine d'officiers présents et les chasseurs de service se précipitèrent pour l'entourer et répliquer. Le groupe, Napoléon avec lui, était enveloppé par une nuée tourbillonnante de cavaliers, des hussards tartares.

L'Empereur aurait été capturé, tué peut-être, si la résistance farouche de son entourage n'avait conduit le gros de la horde à préférer des proies plus faciles et d'un rendement immédiat. Ils empoignaient au col les soldats du train et les traînaient vers la forêt pour les dépouiller. Certains, agrippant au harnais les attelages abandonnés, emmenaient des canons, des caissons, d'autres, plus ardents encore au butin, pillaient des fourgons. Ils disparurent de toute la vitesse de leurs petits chevaux lorsque débouchèrent au grand galop Bessières et les dragons de la Garde. Tout le matériel fut repris. Napoléon regarda sa cavalerie nettoyer la plaine, les conducteurs, remis de leurs émotions, récupérer leurs voitures. Tout rentra dans l'ordre, mais chacun constatait, l'Empereur le premier, que le danger avait surgi du côté où on ne l'attendait pas. La guerre pressait de toutes parts la marche de l'armée. Pour les Français, pour leurs alliés et ceux qui les accompagnaient, il n'était plus un endroit sûr dans la grande plaine russe.

À Maloïaroslavets, le prince Eugène montra le champ de bataille. En parcourant les ruines, il exposait le déroulement des combats et indiquait les lieux où avaient été atteints des chefs d'unité. Napoléon l'écoutait ; il voyait surtout l'étendue du carnage, tous ces cadavres que l'on commençait à enlever pour les verser dans les fosses communes ou les entasser sur des bûchers. Il entendit, venant du bord de la rivière, la salve tirée par les grenadiers du 35^e de ligne en hommage à leur colonel qu'on inhumait. L'acharnement de l'ennemi, dont témoignaient ses nombreux morts, parmi eux beaucoup de jeunes recrues sommairement équipées, lui fit forte impression. Ces pauvres gens se faisaient hacher pour leur tsar, dont le régime les asservissait. Il poussa sa reconnaissance jusqu'à la limite des positions françaises et là, longuement, au bout de la prairie, explora du regard l'arc de cercle des forêts où se tenait l'armée russe. Il la battait à chaque rencontre – un massacre –, elle renaissait à chaque fois, aussi forte, aussi résolue. Il n'avait jamais vu ça.

De retour dans la chaumière du tisserand, il réunit les chefs de corps. Murat parla le premier, son rang protocolaire s'accordant à son tempérament. Il proposa de foncer dans le tas à la tête de toute la cavalerie. D'un grand coup de corne, comme à Eylau, il transpercerait les masses de l'ennemi et les disperserait. On passerait. Napoléon objecta que dans cette campagne le temps était révolu des coups d'éclat. À peine sorti de Moscou, si loin de la France, il fallait désormais songer à la sauvegarde de l'armée avant tout. Révolté par la perspective de voir détruits dans une attaque suicide ses escadrons d'élite, objet de soins jaloux depuis des années, Bessières abonda en soulignant que même la Garde ne saurait réaliser cet exploit. Les hommes le pourraient, pas leurs chevaux.

Le froid et rigoureux Davout, qui détestait Murat, sa joviale faconde, son impulsivité et ses extravagances autant qu'il était détesté de lui pour des raisons inverses, affecta de négliger le propos du roi de Naples et prescrivit de faire route sans délai vers Smolensk, par une voie médiane entre celle empruntée à l'aller, via Mojaïsk, et la route de Kalouga maintenant interdite. Intacte, la contrée traversée offrirait ses ressources à l'armée quand seraient consommées les provisions. Murat prit aussitôt le contre-pied avec véhémence. Il était absurde de s'engager en territoire inconnu alors que l'on tenait fermement une route de Smolensk jalonnée d'étape en étape de magasins bien pourvus et de réserves fraîches. Les deux maréchaux, qui

avaient failli se battre en duel trois mois auparavant, se défiaient et retenaient à grand-peine les mots les plus blessants. Berthier et Bessières s'interposèrent. Napoléon semblait ailleurs. Il les congédia d'un regard.

Le lendemain matin, 26 octobre, la berline impériale s'ébranla vers le nord. Napoléon quittait l'isba qui l'avait abrité deux nuits durant. Au même moment, les officiers d'ordonnance expédiés par Berthier piquaient des deux vers les quartiers généraux des chefs de corps, un message glissé entre la chemise et la tunique. Quart de tour à droite, direction Mojaïsk, à une centaine de kilomètres, trois jours de marche, puis la triste route de Smolensk, sept jours de marche à travers les souvenirs de l'été, si loin déjà.

Si l'on avait demandé son avis au commissaire des guerres Henri Beyle, il aurait sûrement dit qu'on avait tort de ne pas choisir l'itinéraire recommandé par le maréchal Davout. Le 24 octobre, tandis qu'on s'entretenait à Maloïaroslavets, à une centaine de kilomètres au nord-ouest, à mi-parcours entre Moscou et Smolensk, après Mojaïsk, le convoi dans lequel il avait pris place fut encerclé par les Russes. Les Français venaient d'allumer les feux de bivouac, avec des branches aménageaient des abris pour la nuit et se partageaient du pain rassis, le seul aliment qui leur restait, lorsque les détonations, et aussitôt après les sifflements des balles les firent courir aux armes. Une foule d'hommes en manteaux gris leur tiraient dessus de toutes parts et n'importe comment. La réplique les éloigna. Parmi les évacués maintenant assiégés se trouvait le général Mouriez, du 3^e corps, jeté à terre alors qu'il menait sa brigade de cavalerie légère à la Moskova. Il organisa la défense, fit armer tout le monde, y compris les blessés, qui pourtant répugnaient à s'exposer à nouveau. Puis on attendit. Les officiers évaluaient l'adversaire, un mélange d'unités régulières et de bandes de paysans, à quatre ou cinq mille hommes. Les chances de s'en sortir paraissaient très faibles. En faisant le bilan de sa courte vie, Henri Beyle triait ses affaires pour ne garder que le minimum et alléger sa calèche, au cas où il aurait encore l'occasion de s'en servir. Il avait quitté sa ville de Grenoble à 17 ans pour s'engager dans les dragons de la République avant d'intégrer le Conseil d'État. Sous-lieutenant pendant la deuxième campagne d'Italie, il n'avait jamais eu l'occasion de tirer son sabre ou d'essuyer un coup de feu, pas même en duel. Il avait fallu qu'il s'enfonçât au cœur de la Russie pour accomplir, douze années plus tard, le métier de soldat.

L'aurore avait peine à séparer la nuit du jour. Un épais brouillard enveloppait la région. Le général disposa en carré l'escorte renforcée de tous les hommes capables de tenir sur leurs jambes et de faire feu, et plaça les voitures au milieu. Le commissaire des guerres et les cinq colonels convalescents qui lui tenaient compagnie avaient pris rang, pistolet au poing, parmi les défenseurs. Ils avaient veillé toute la nuit, bavardant et vidant les ultimes bouteilles de vin. Le convoi appareilla ainsi, long et mince navire tous sabords ouverts, et glissa entre les murs de brume. Pendant les pauses, le jeune fonctionnaire sortait de sa poche un recueil de lettres de Mme Du Deffand et affectait d'en lire quelques pages. Les Russes ne se montrèrent qu'à la tombée du soir. Un raid de Cosaques infligea du bout de ses lances quelques blessures supplémentaires aux plus vulnérables avant d'être repoussé. Le commissaire des guerres avait toujours sa calèche, mais plus grand-chose à transporter dedans. Entre deux chemises propres, il avait glissé le manuscrit de son *Histoire de la peinture en Italie*.

Une traîne de feu et de sang

La Garde impériale marchait en tête, vers le nord, suivie de la berline de l'Empereur. Il faisait bon, la route était sèche, le soleil couchait vers l'ouest les ombres des grenadiers, des chasseurs et des dragons, des équipages astiqués de l'artillerie et des voitures du grand état-major. Le moral était bas. La Grande Armée retournait à Smolensk : seize étapes au moins, dont les trois quarts à travers une région ravagée, avant d'arriver aux magasins que les officiers promettaient copieusement garnis par l'intendance : du pain et des chaussures, des montagnes de pain et de chaussures, et des équipements pour l'hiver : des gants, des manteaux, des bonnets, des gilets ouatinés. Le corps du maréchal Victor, réserve inentamée, les attendait aux portes de la ville. L'armée passerait là-bas Noël, le jour de l'an et la chandeleur, au chaud, avant de reprendre l'offensive au printemps, ses forces refaites, augmentées de troupes fraîches. Ces promesses avaient déjà été entendues. On y croyait parce qu'on n'avait pas le choix ; elles n'allégeaient nullement le poids du sac. Si le pas sur la route demeurait ferme et régulier, il n'était plus celui de la conquête, mais de la retraite. On n'était pas vaincu, on commençait d'en avoir l'air.

Le 4^e corps du prince Eugène avec les survivants de Maloïaroslavets, puis Poniatowski et ses Polonais cheminaient sur les talons de l'élite. Mortier, au sortir de Moscou, et Ney, en couverture sur le flanc est, avaient reçu instruction de couper au plus court vers le couchant, pour les rejoindre sur le trajet. Le 1^{er} corps, resté le plus nombreux, assurait l'arrière-garde. Sous la férule de Davout, bien nourris et sévèrement encadrés, ses vingt-cinq mille hommes n'avaient rien perdu de leur discipline dans la miteuse bacchanale de Moscou. C'était heureux. L'ubiquité et l'audace des détachements de Cosaques leur promettaient une mission difficile,

redoutable, même pour ces unités aguerries. Napoléon, qui n'en doutait pas, avait affecté auprès de son meilleur lieutenant le général Grouchy, tout juste remis de la blessure au ventre reçue à la Moskova, et les éléments subsistant de son 3^e corps de cavalerie.

Pour masquer à Koutouzov le repli des Français, le « maréchal de fer » avait reçu l'ordre d'avancer de deux ou trois kilomètres sur la route de Kalouga, de s'y signaler par quelques démonstrations, avant de faire volte-face et de remonter à son tour vers Mojaïsk le lendemain. On s'aperçut alors que l'armée russe avait elle-même reculé d'une quinzaine de kilomètres. L'Empereur, qui évitait soigneusement de prononcer le mot « retraite » et dont le regard dissuadait quiconque de le formuler devant lui, avait eu la satisfaction de l'apprendre au moment où lui-même s'en allait. Il interpréta la prudente manœuvre de l'ennemi comme un aveu de sa défaite, une reconnaissance confirmée de la supériorité militaire de l'empereur des Français. Son propre mouvement rétrograde s'en trouvait comme revêtu d'une signification nouvelle, à l'honneur des armes françaises et de leur chef, décidément invincible. Il ne manquerait pas d'en faire mention dans le prochain *Bulletin de la Grande Armée*, le vingt-septième de cette campagne.

La victoire proclamée de Maloïaroslavets avait mis sur les bras du service de santé plusieurs milliers de victimes supplémentaires. Ses ambulances et ses charrettes suffisant à peine à transporter malades et blessés évacués, Napoléon avait exigé que l'un d'entre eux soit embarqué dans chaque voiture, en particulier celles des civils, qualifiés de « réfugiés de Moscou » par les militaires, ces calèches, phaétons, troïkas chargés de victuailles, de fourrures, couvertures et biens sauvegardés. On leur fit plus ou moins bon accueil, mais l'ordre fut scrupuleusement exécuté. Napoléon y veilla en personne. Quel soldat voudrait désormais combattre s'il n'avait l'assurance d'être secouru et protégé des représailles de l'ennemi en cas de malheur ? Des récits horribles circulaient dans la troupe sur la manière dont les paysans russes traitaient les Français tombés entre leurs mains... tués à petit feu, écorchés, ébouillantés, enterrés vivants... Le spectre d'une angoisse inédite accompagnait chaque combattant.

Le colonel Charles Griois, 39 ans, commandant l'artillerie à cheval de Grouchy, fermait la marche, avec deux canons protégés par quelques pelotons de cavalerie et des compagnies de voltigeurs. Sa garnison de Vérone, quittée en février, était bien loin. Il en regrettait souvent la douceur

de vivre, dans cette campagne de toutes les privations. À peine entré dans Moscou, on l'avait envoyé auprès de Murat, qui achevait d'user ses forces dans des accrochages quasi quotidiens avec la cavalerie russe. Non seulement il avait manqué de tout pendant un mois, mais un hurra de Cosaques lui avait enlevé ses bagages et son domestique. Il devait à la solidarité de quelques amis les effets de rechange pliés dans ses sacs.

Les Cosaques s'étaient découverts dès la matinée du début de la retraite. Les échanges de tirs firent quelques blessés. Pour la première fois de sa carrière, Griboï, le cœur navré, fut contraint d'abandonner les plus touchés, faute de moyens de transport. Sa petite troupe s'éloigna, poursuivie par les cris des malheureux. Les Cosaques réapparurent l'après-midi. On les identifiait à coup sûr en raison de leurs mouvements désordonnés et du contraste de leurs vêtements sombres avec la robe à larges taches blanches de leurs chevaux pie. Des cavaliers français ou polonais allaient caracoler de leur côté, ils s'éloignaient avec force voltes et demi-voltes pour réapparaître un peu plus loin. Et le jeu recommençait.

La Garde avançait comme à la parade, l'Empereur la suivait, silencieux. Le cap fixé, les voiles réglées, depuis le gaillard d'avant il regardait son navire fendre la mer. L'impression de puissance restait formidable, mais l'espérance était dissipée et le doute rongait les âmes. Napoléon avait tôt quitté sa berline et son tête-à-tête avec le triste Berthier pour chevaucher devant l'état-major. À ses proches il opposait son dos, ses épaules tressautant au rythme du cheval, son chapeau noir posé sur le haut col de sa redingote grise. Dans les châteaux qui les hébergeaient la nuit, ses aides de camp reconnaissaient les lèvres serrées des mauvais jours. Tout l'irritait. Il s'emportait à la lecture des comptes rendus que faisait parvenir Davout. La marche de l'arrière-garde était trop lente, le maréchal se perdait dans les détails du service, s'embarrassait de trop de minutieuses précautions et laissait un espace excessif entre lui et le gros de l'armée. Il en ralentissait la marche. On avait beau lui exposer les terribles difficultés auxquelles devait faire face son lieutenant, il les balayait comme quantité négligeable pour asséner les mêmes griefs.

Le 27 octobre en fin d'après-midi, à Vereïa, dernière étape avant Mojaïsk et le retour sur la route de Smolensk, Napoléon entra dans une fureur qui surprit jusqu'à ses plus anciens compagnons. Caulaincourt lui-même ne l'avait jamais vu se mettre dans un tel état. Mortier venait de le rejoindre,

mission accomplie, croyait-il, heureux surtout d'un coup de chance juste avant de sortir de Moscou. Un général ennemi présomptueux et mal renseigné s'aventurant dans la capitale avec un aide de camp pour escorte était tombé sur un piquet de la Jeune Garde qui ne l'avait pas loupé. La prise était belle. Il s'agissait d'un des principaux chefs de l'armée russe, Wintzingerode, chargé par Koutouzov de surveiller la route de Saint-Pétersbourg avec un corps d'armée.

Quand Mortier vint lui rendre compte, Napoléon se trouvait sur une hauteur d'où il assistait au défilé de ses troupes. Il demanda qu'on lui amenât sur-le-champ ce général, wurtembergeois de naissance. Le regard dur, il le toisa et en termes très vifs lui reprocha de porter les armes contre l'Empire, dont faisait justement partie le petit royaume de Wurtemberg, d'être par conséquent traître à sa patrie, à ses compatriotes et à son souverain. Citoyen de l'Empire, il était son sujet, et serait déféré comme tel devant la juridiction militaire. Entre deux salves d'invectives, le fier général essayait d'argumenter : il avait quitté son pays avant son intégration dans la Confédération du Rhin et depuis de nombreuses années servait loyalement le tsar. Il n'avait pas d'autre maître. Ses justifications attisaient l'impériale colère. Pour mortifier davantage le prisonnier, se radoucissant soudain, Napoléon prit à témoin l'aide de camp, le comte Narishkin, en lui demandant comment un jeune aristocrate russe qui, lui, faisait dignement son devoir en patriote, pouvait accepter de seconder un mercenaire. Quand leur chef eut tourné les talons, les officiers français présents, embarrassés, entourèrent Wintzingerode pour le réconforter et atténuer la portée de cette bordée d'insultes lourdes de menaces.

La colère de Napoléon ne retomba pas, elle changea d'objet. Avisant un château dans le paysage, il exigea qu'on le livrât aux flammes. Deux escadrons de la Garde partirent au galop. Quelques minutes plus tard, le gris léger des premières volutes salissait le ciel. Il appliquerait désormais aux Russes leur propre stratégie, celle de la terre brûlée. Ordre fut donné à Davout de détruire toutes les constructions à sa portée, de manière qu'après lui l'ennemi n'eût plus un toit sous lequel s'abriter, plus un puits auquel s'abreuver.

La consigne fut exécutée scrupuleusement. Rien n'échappait aux boutefeux : châteaux, fermes, villages, tous les bâtiments à la ronde étaient incendiés sous les yeux de leurs habitants, s'ils ne s'étaient pas enfuis dans

les bois. La besogne trouva des exécutants zélés dans toutes les unités, y compris celles de l'avant-garde. De part et d'autre de l'itinéraire montaient d'épaisses fumées. L'impatience et l'ivresse de détruire étaient si violentes, si contagieuses, qu'elles s'exerçaient au détriment de la Grande Armée elle-même. On ne se préoccupait pas qu'elle eût intégralement défilé pour mettre le feu, de sorte que beaucoup de soldats de l'arrière-garde ayant guerroyé pendant des heures devaient bivouaquer en plein air, pelotonnés sous leur couverture, près des cendres des chaumières, des granges qui les auraient abrités. À Borovsk, le 3^e corps dut éteindre l'incendie qui empêchait les caissons de son artillerie, bourrés de poudre, de traverser la ville.

L'ivresse du saccage en service commandé aggravait l'indiscipline, débridait la violence. Les cadavres de paysans, de filles violées, et même d'enfants, découverts çà et là, étaient plus nombreux que de coutume dans le sillage des armées en retraite. On n'avait pas le temps de chercher les coupables, on n'en avait même plus l'idée. Les prisonniers russes tombant d'épuisement, incapables de se relever, étaient achevés par leurs gardiens, le rebut de l'armée. Le long des fossés s'égrenaient, d'un coin de bois à un autre, les corps maigres des malheureux, la tête fracassée par une balle ou la crosse d'un fusil. L'écœurement des combattants qui voyaient ces sinistres jalons, leur indignation contre la lâcheté des tueurs s'éteignaient dans une méditation morose sur leur propre sort. À l'entrée de Vereïa, Griois entendit le général Friedrichs, fraîchement promu à la tête de la 4^e division, enjoindre à des soldats d'emmener trois paysans et de les tuer. Poussés vers une hutte de paille, ils furent transpercés par les baïonnettes en y entrant. Le feu les acheva. Horrifié, le colonel ne pouvait détacher son regard du haut gradé qui avait ordonné ce crime et en suivait attentivement l'exécution.

L'arrière-garde suivait péniblement sur ces désolantes brisées. Privés des ressources qu'arrachaient au pays les premiers arrivés, ses régiments devaient à tout moment faire face aux actions de harcèlement de l'ennemi. La cavalerie de Grouchy avait consumé ses dernières forces à le tenir à distance. Quarante-huit heures après le départ de Maloïaroslavets, elle n'était plus bonne à rien, et Davout l'avait renvoyée vers l'avant. Les colonnes de piétons assuraient elles-mêmes leur sécurité et celle des civils qu'elles poussaient sans ménagement. Il fallait former le carré, mettre en batterie trois ou quatre canons, disperser l'assaillant avant de se remettre en route et recommencer plus loin les gestes du combat. Les hommes du 3^e corps

progressaient par à-coups et entre deux engagements redoublaient le pas pour éviter d'être semés. Leur marche était encore ralentie par la rigueur méthodique d'un chef qui s'assurait qu'aucun matériel derrière lui ne tomberait intact aux mains de l'ennemi. Les gendarmes faisaient sauter les caissons qu'on ne pouvait plus tirer, brûlaient les voitures et les bagages abandonnés. Détonations et crépitements couvraient à tout moment le raclement des pas et le grondement du roulage.

L'état des chevaux inquiétait plus encore que l'activité des Cosaques. Certains étaient tout juste capables de se soutenir. Pendant les haltes, les conducteurs, les canonniers allégeaient les chargements en jetant ce qui n'était pas indispensable. Les richesses de Moscou, tapis, tableaux, candélabres, livres luxueusement reliés, robes de soie et de satin s'éparpillaient ainsi au fil des kilomètres, brocante de luxe où les paysans viendraient ensuite chercher de quoi se dédommager des calamités de la guerre. À la place de l'encombrant butin, on casait tant bien que mal des blessés. Chaque accrochage en augmentait le nombre. Davout veillait à ce qu'ils soient ramassés et hissés sur le toit, la capote, les ballots des voitures surchargées. Quand il n'y eut plus d'autre moyen, on les allongea sur les affûts des canons. Leurs plaintes signalaient les cahots de la piste. Vint le moment où il fut impossible d'emmener les plus atteints. Ils appelaient lamentablement jusqu'à ce que le dernier camarade, honteux, ait disparu. Du sort funeste que leur réserverait la population, pas un porteur d'uniforme français ou allié ne doutait. Il leur suffisait de voir flamber les villages situés par malheur sur leur trajet pour s'en convaincre.

Le matin du 27 octobre, l'armée se réveilla toute blanche, comme la plaine et les molles collines alentour. Les nuits devenant de plus en plus froides, cela devait arriver. Il était un peu tôt dans la saison ; la mince couche de neige fondit dans la matinée. Avec le soleil, le paysage reprit ses couleurs d'automne et les chemins tournèrent en boue où s'enfonçaient les souliers, les sabots ferrés et les roues.

Le 28 octobre, Napoléon et l'avant-garde traversèrent Mojaïsk. Une odeur de suie refroidie persistait dans la bourgade incendiée en septembre, après la Moskova, quand les Russes livraient leur pays en holocauste. Dans l'abbaye de Kolotskoïe, les milliers de blessés de la bataille avaient été laissés sous la protection du 8^e corps du général Junot, dix mille hommes à la prise de Smolensk le 16 août, seulement trois mille désormais. Les unités

allemandes qui le composaient en grande partie, la plupart de Westphalie, étaient minées par la maladie et la désertion. Les soldats rentraient chez eux ou cherchaient à se rendre aux troupes russes régulières. Beaucoup de blessés avaient été évacués vers Smolensk les semaines précédentes, il en restait pourtant deux mille qu'allèrent reconnaître les colonels de leurs régiments. Encore une fois, on contraignit les conducteurs et vivandiers à délester leurs voitures afin d'y déposer les malades et les blessés inaptes à la marche mais pouvant supporter le voyage. Il fallut parfois faire mine de sortir le sabre pour aider les intéressés à obéir. Les intransportables furent mêlés aux patients russes dans l'espoir que les bons soins donnés à ceux-ci fissent prendre en miséricorde ceux-là. Larrey en obtint la promesse d'officiers ennemis opérés par lui sur le champ de bataille, retrouvés guéris et reconnaissants.

Dans le château ruiné d'Ouspenskoïe où fut installé son quartier général, quelques lieues avant Borodino, Napoléon sermonna Junot. Son vieux compagnon de Toulon s'était révélé incapable de mettre à profit les dix semaines écoulées pour constituer des magasins et les remplir. La mission était impossible, en tout cas hors de portée de ce héros râpé par vingt années de campagnes, diminué par de vieilles blessures. Son comportement, sa lucidité commençaient à se ressentir des coups reçus autrefois à la tête. Les ressources locales étaient nulles, la population civile, enfuie à l'été, n'avait pas reparu. On avait déniché tout de même un stock de riz. La Garde une fois servie, il n'y en eut plus pour les suivants, qui durent se contenter d'une distribution de farine.

Junot s'en était bien tiré, et pas seulement à cause des liens du passé. Napoléon semblait avoir épuisé ses gisements de colère. On l'avait vu, peu après Mojaïsk, arrêté avec l'avant-garde par une modeste rivière. Deux ou trois heures de travail d'une équipe du génie dépêchée à l'avance auraient jeté entre les deux berges le pont que Napoléon n'aurait même pas remarqué au passage. Cette précaution élémentaire, personne n'y avait songé, personne ne s'en était préoccupé. Pendant qu'on s'activait enfin, il avait attendu, résigné, après avoir fait constater à Berthier son imprévoyance en désignant l'eau d'un geste dégoûté, sans dire un mot. La machine de guerre si bien réglée des précédentes campagnes ne fonctionnait plus.

À l'étape, l'Empereur interrogea lui-même, selon son habitude, un chasseur russe fraîchement capturé que lui envoyait Davout. Impressionné,

l'homme ne fit aucune difficulté pour indiquer que Koutouzov et son armée allaient plein ouest, sur la route de Medyn, la tangente qui conduisait à Smolensk. Le vieux renard avait adopté l'itinéraire suggéré par Davout, le plus court, bien connu de ses éclaireurs, et menaçait de s'interposer entre la Grande Armée et ses principales réserves. Napoléon consulta ses cartes, puis fit partir la Garde, après une courte nuit de repos, avec mission d'aller le plus loin possible tant que durerait le jour.

L'inquiétude que produisit cette information fut attisée par de mauvaises nouvelles venues des opérations à l'ouest. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr ne pouvait plus contenir l'armée de Wittgenstein, l'aile droite de l'armée russe chargée depuis le début de la guerre de défendre Saint-Pétersbourg. Battu au mois d'août à Polotsk, l'ennemi avait depuis reçu d'importants renforts de Finlande et de la capitale impériale, alors que les pertes du 2^e corps, dont le maréchal avait pris la tête après la blessure de son chef, le maréchal Oudinot, n'avaient pu être compensées. Quant aux Bavares du 6^e corps, sous son commandement depuis le début de la campagne, ils étaient réduits aux deux tiers de leurs effectifs par les combats et surtout par la maladie. Ils se comportaient courageusement dans l'action, mais le manque d'endurance de ces grands gaillards hors le champ de bataille étonnait. Cette guerre trop longue, trop lointaine, n'était pas la leur. Le cœur n'y étant pas, les organismes supportaient mal les privations et les fatigues. Pressé par Wittgenstein, Gouvion-Saint-Cyr, lui-même blessé dans les derniers affrontements, n'avait d'autre choix que de se replier plein sud pour opérer la jonction avec le gros de l'armée et s'y réfugier. L'Empereur fit glisser sa main sur la carte. Gouvion prendrait ce chemin et il se retrouverait là, du côté de Borissov. De l'index, il suivait le cours d'un affluent sinueux du Dniepr, ce vaste fleuve qu'il désignait du nom que lui donnait Hérodote : le Borysthène. Il se pencha pour lire le nom de la rivière qui descendait du nord en hésitant à travers la plaine marécageuse. C'était la Berezina.

Les fantômes de la Moskova

Le lieutenant Hubert Lyautey, à la tête de sa batterie dans l'artillerie de la Garde, avait franchi le pont provisoire sur les pas de l'Empereur le 29 octobre. La route suivait la crête des collines dont les silhouettes, profilées sur le ciel invariablement bleu, étaient gravées dans sa mémoire. À 23 ans, le Franc-Comtois avait gagné ici sa Légion d'honneur. Le champ de bataille de la Moskova était tel que les vainqueurs l'avaient laissé. Ils en reconnaissaient les redoutes, chaque emplacement des troupes et des canons, les lieux où ils avaient combattu, perdu des camarades, été blessés. Des milliers de souvenirs se levaient à mesure qu'ils avançaient, des voix, des visages disparus. Le ciel plein d'oiseaux noirs, le silence du site pénétraient les cœurs, l'odeur soulevait l'estomac. On n'entendait que le bruit des pas sur la route, accompagné des grincements des essieux comme un chant funèbre. Chaque fantassin, chaque cavalier, chaque artilleur sur ces terres était le pèlerin de sa mémoire et des illusions enfuies d'une coûteuse victoire.

Ils avaient quitté Moscou douze jours auparavant, pourtant la ville incendiée n'était pas à plus de quatre journées derrière eux. Si une bonne semaine n'avait pas été perdue dans cette marche en crabe, empêtrée comme en un cauchemar, ils auraient été aux portes de Smolensk. Dix longues étapes de disette les en séparaient. Dans cette région où la guerre avait éradiqué toute vie humaine, il ne s'était trouvé que les corbeaux pour nettoyer le champ de bataille. Partout l'on reconnaissait les traces vives de la lutte, les levées de terre labourées par les obus, les boulets épars dans l'herbe, chariots et caissons renversés, barils de poudre vides empilés, armes brisées, cuirasses défoncées, shakos et casques noirs de sang séché. Partout, il y avait des cadavres, des centaines, des milliers, épars ou groupés dans les coins où les assauts avaient été le plus meurtriers. Ceux des chevaux, ceux des

combattants russes que personne n'avait enterrés, et qui gisaient dans les postures grotesques de l'agonie, bras, jambes dépassant des herbes. Émergeait aussi le haut des empilements des corps gonflés des tués français et alliés, que les survivants avaient poussés dans les fossés avant de quitter les lieux. Les pluies avaient lessivé la mince couche de terre jetée sur eux, la fraîcheur des nuits les avait conservés entiers. Le spectacle était lugubre, assombrissait l'humeur, abattait le moral. Tout ça pour rien. Pire que rien : on battait en retraite. Smolensk était loin et il n'y avait plus grand-chose à manger dans les musettes.

L'après-midi, Napoléon avait fait une brève halte devant le paysage nommé par lui-même victoire de la Moskova quand y flottait encore l'odeur de la poudre et du sang. Où tous les présents se taisaient, lui, si renfermé jusqu'alors, s'étourdissait de paroles. Une avalanche de phrases déplorait le carnage. Prenant à témoin les deux généraux les plus proches, il affirma avoir tout tenté pour éviter cela et en imputa la responsabilité à l'entourage du tsar, à l'aveuglement haineux de boyards arriérés, conjugué à la corruption de conseillers vendus aux Anglais. À l'emphase de la lamentation, succédait l'argumentation. Il tenait tribune devant un cimetière. Voici donc ce qu'il ruminait, cette adresse précipitée au monde et à l'histoire. Il avait échoué, il se justifiait. Nul ne disait mot, la gêne était palpable autour de lui. Caulaincourt eut un geste rageur marquant l'effarement, le dépit, une colère rentrée. Le diplomate s'écarta brusquement du petit groupe. Quelques instants auparavant, il avait revu le tertre sous lequel reposait le général Auguste de Caulaincourt, son frère, transpercé par une balle alors qu'à la tête de ses cuirassiers il venait de prendre d'assaut la grande redoute.

Peu de temps après, les membres du cortège suivant l'homme à la redingote grise remarquèrent le long de la route un chapelet de Russes fraîchement tués, la cervelle s'écoulant de leur boîte crânienne défoncée. Des prisonniers assassinés par leur escorte. Caulaincourt ne se contenta plus. Il écumait. Apostrophant Napoléon, il cria que ces actes étaient une ignominie, une lâcheté indigne d'un soldat, d'un chrétien, d'un Français, une atteinte insupportable à la plus élémentaire humanité. Quelqu'un affirma que les auteurs en étaient des Croates. Peu importait, on en accuserait la France, et ce déshonneur entacherait nos drapeaux. Quant à nos compatriotes aux mains des Russes, que pouvait-on espérer pour eux ? On entraînait tous en barbarie. Napoléon ne disait rien, le visage impénétrable. Peut-être songeait-il aux

trois mille captifs turcs qu'il avait fait fusiller treize ans plus tôt, après la prise sanglante de Jaffa ? À ce moment-là aussi on n'avait rien pour les nourrir, sa propre armée dans le désert était aux abois et on ne pouvait les relâcher sans accroître les effectifs de l'ennemi. Il ordonna que soit mis fin à ces meurtres. Berthier fit partir l'instruction.

Au château d'Ouspenskoïe, délabré, sans fenêtres, l'Empereur fit appeler Caulaincourt au milieu de la nuit. Assis à demi sur sa couche, le buste redressé, il demanda à son Grand Écuyer de prendre une chaise et de venir près de lui. C'était la première fois depuis le début de cette campagne qu'il conversait en tête à tête avec le conseiller qui en avait si franchement, si fermement désapprouvé l'idée. Il voulait en sa compagnie examiner la situation, envisager toutes les hypothèses. Négocier avec le tsar ? Inutile de l'espérer davantage. Menacer Saint-Pétersbourg ? Trop tard. Mais il pouvait encore écraser Koutouzov, au cas où le vieux renard commettrait l'erreur de l'attaquer. Cela ne faisait apparemment pas partie des plans du Moscovite, si tant est qu'il en eût, tant sa poursuite semblait timide. En attendant, il valait mieux conduire l'armée plus à l'ouest et, sans quitter le territoire russe, lui faire prendre ses quartiers d'hiver du côté d'Orcha ou de Vitebsk. Après tout, cet automne russe n'était pas moins beau que celui de Fontainebleau.

Caulaincourt lui répondit tout net que l'on ne pouvait se représenter l'état de l'armée en le déduisant de la bonne tenue de la Garde impériale. Il n'y avait quasiment plus de cavalerie, les artilleurs éprouvaient de plus en plus de mal à faire suivre leurs pièces, les fantassins marchaient au tempérament et beaucoup, épuisés, démoralisés, avaient quitté les rangs. Tout ce monde était dépourvu des vêtements matelassés, des bottes fourrées, des gants, des bonnets qui permettaient aux Russes d'affronter les rigueurs extrêmes de l'hiver dans leurs contrées. Lui, ambassadeur de France, avait connu plusieurs hivers à Saint-Pétersbourg et alentour. Le froid ici était inhumain, nos soldats, pour lesquels se nourrir constituait déjà un défi quotidien, ne pourraient pas y résister. Ils souffriraient et succomberaient en masse.

Toujours adossé à son oreiller contre la tête de lit, Napoléon se récria. Le soldat français était ingénieux, débrouillard. Il s'adapterait, improviserait, comme il avait su le faire partout, dans les sables brûlants d'Égypte comme sur les champs de neige de la Prusse-Orientale. À Smolensk attendait le 4^e corps du maréchal Victor, frais et dispos, une cavalerie bien montée, un

parc d'artillerie pourvu de tous ses moyens de trait. Au besoin, on se retirerait jusqu'à Minsk ou Vilna, villes riches et favorables aux Français. Un peu plus à l'ouest se trouvaient nos alliés autrichiens et les Saxons du 7^e corps de Reynier. Les arrières étaient assurés. La première partie de la campagne s'achevait, ne restait plus qu'à sortir l'armée de ces terres ravagées, en comptant sur les erreurs de l'ennemi pour perdre le moins d'effectifs et de matériel possible, afin de donner à l'armée les conditions d'un repos réparateur jusqu'au printemps. Il fallait maintenant s'occuper de la France. L'Empereur avait quitté Saint-Cloud au début du mois de mai. Six mois loin de Paris, du gouvernement du pays et de l'Empire, c'était déjà trop, beaucoup trop. Les dépêches arrivées régulièrement de la capitale ne cessaient de prétendre que tout allait bien. Disaient-elles l'entière vérité ? Loin de son regard, les ambitieux, les bavards, les gribouilles devaient se monter la tête, spéculer, intriguer. Moins de trois mois d'absence à l'époque de Marengo, et les intrigues des prébendiers et concussionnaires du défunt Directoire reprenaient de plus belle ; deux mois pour régler les affaires d'Espagne fin 1808, et certains ministres commençaient de palabrer sur sa succession, tandis que l'Autriche se remettait sur le sentier de la guerre. Il songeait à rentrer bientôt, en petit équipage pour voyager vite et discrètement. Il proposa à Caulaincourt de l'emmener, s'il le voulait bien, si son Grand Écuyer ne craignait pas, dans leur isolement, de s'exposer à la mort ou à la capture. Napoléon n'était retenu que par la crainte que son départ fût mal compris, que le soldat le ressentît comme une désertion et que l'ennemi l'interprêtât et le proclamât comme un triomphe. Il voulait son avis.

Caulaincourt, sans hésiter, approuva le projet et accepta la proposition. L'intérêt national commandait que Napoléon soit au plus tôt aux Tuileries pour y reprendre en main, étroitement serrées, les rênes de l'État. La priorité était de reconstituer promptement une armée ; elle viendrait appuyer celle laissée en Russie. Les officiers exposeraient les raisons du départ de l'Empereur aux soldats. Ils comprendraient. Le moment devrait être choisi avec discernement. Quand le duc de Vicence quitta la chambre de l'Empereur, sa pendule de voyage marquait cinq heures et demie. L'aube était encore loin, le vent agitait les bâches devant les fenêtres sans vitres. Napoléon s'allongea sur son petit lit de fer.

Le 30 octobre, la Garde, qui avait bien marché sous le soleil d'un ciel sans nuages et par un froid vif, s'approchait de Viazma. La plaine avait

partout le même aspect monotone : de longues et douces collines, des bosquets de bouleaux, de sapins et d'aulnes, de paresseux cours d'eau aux bords marécageux, des villages brûlés. Le sergent Bourgogne, de service à ce moment-là à l'arrière de la Garde, trompait l'ennui en scrutant au passage les objets dont s'étaient débarrassées les voitures qui les précédaient. À un endroit, c'était toute une bibliothèque qui avait été jetée à la volée en roulant. Il ramassa un livre au hasard, une édition richement reliée d'une œuvre de Voltaire. Il en lut quelques pages, toujours marchant, le rejeta, en prit un autre, un Rousseau qu'il feuilleta à son tour sans perdre sa place dans la colonne, puis abandonna au profit d'un volume des *Histoires naturelles* de Buffon. À chaque fois le livre était récupéré par un fantassin derrière lui, qui, après l'avoir parcouru, le laissait choir au profit du camarade suivant... et ainsi de suite, jusqu'à ce que de l'épaisse nuée qui avait tout à coup assombri la plaine, la neige, à gros flocons, se mît à tomber sur les soldats et les livres.

Son régiment bivouaqua après Viazma, abrité du blizzard à la lisière d'un bois. Les provisions personnelles étaient quasiment épuisées, aucune ration ne pouvait être distribuée par les fourriers démunis, les fourrageurs n'avaient rien trouvé aux abords que des pelotons de Cosaques en vadrouille. Par surcroît, la vivandière qui fournissait Bourgogne et ses camarades et transportait leurs menus trésors pillés à Moscou avait perdu son équipage. D'autres avaient dû y trouver leur compte. Ils mangèrent du cheval. La viande était dure, mais on n'en manquait pas. De bois pour sa cuisson non plus. À la hache, au sabre, les véhicules abandonnés étaient réduits en tronçons et bûchettes bien secs pour alimenter les foyers sous les chaudrons. Les hommes s'en rapprochaient dès que la lumière était tarie. La température tombait avec la nuit. Bourgogne s'était enroulé dans la peau d'ours acquise un peu plus tôt auprès d'un soldat de sa compagnie, lequel prétendait l'avoir trouvée dans une voiture renversée. Son havresac était sous sa tête. Comme les autres grenadiers, il cachait au fond quelques poignées de riz, sa réserve secrète. Depuis un moment déjà, plus personne ne mettait au pot commun pour remplir la marmite de l'escouade. Tout le monde calculait : la longueur des étapes à venir, l'usure de ses semelles et la manière de faire durer ses ultimes ressources.

Napoléon passa la journée du 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, à Viazma. Il attendait le prince Eugène et Davout qui, derrière le vice-roi, continuaient de fermer la marche de l'armée. La veille, dans l'après-midi,

l'Empereur avait mis pied à terre pour se réfugier dans sa berline, à l'abri des rafales de vent chargées de neige qui balayaient la route. Il avait enfilé par-dessus son uniforme de colonel de chasseurs une pelisse verte à brandebourgs dorés, troqué son petit chapeau contre un bonnet de soie doublé de vison du même vert, et chaussé une paire de bottes fourrées.

La neige se déposait en couche épaisse, tenait au sol. Tassée par les pas, écrasée par les tours de roues, frottée par le vent, elle durcissait et miroitait. Sur cette patinoire, les chevaux dérapaient, s'abattaient entre les brancards. On avait négligé avant le départ de Moscou de les ferrer à glace. Sous leurs sabots, le métal aminci et poli par l'usage glissait irrésistiblement. Des cavaliers avaient pris la précaution de le faire ôter des pieds de leurs montures et de le remplacer par des fers crantés. Eux passaient les rampes verglacées. Caulaincourt y avait obligé tout son service. C'était aussi le cas des lanciers polonais, que la rigueur de la saison ne surprenait pas. La plupart des Français ne les avaient pas écoutés, persuadés qu'ils seraient hors de Russie avant que l'hiver légendaire du grand continent ne les ait enveloppés. Ceux qui trottaient sur les chevaux pris à l'ennemi ou raflés dans les écuries de Moscou et dans la campagne s'en sortaient mieux. Les Russes ne ferraient pas leurs bêtes, qui conservaient toute leur agilité sur les terrains difficiles. Plus ramassées, moins lourdes, elles étaient rustiques, passaient avec aisance les rivières à la nage, digéraient le mauvais fourrage qui faisait crever les autres, grignotaient les lichens sur les arbres, grattaient la neige jusqu'à trouver l'herbe et supportaient mieux les privations que leurs congénères élevés dans les grasses prairies d'Europe de l'Ouest. Le mauvais temps leur était si indifférent que les petits chevaux gris semblaient aimer le vent coupant des steppes, s'en nourrir comme d'un stimulant approprié à leur nature. On avait moqué les carabiniers, les cuirassiers auxquels, faute de mieux, étaient échues ces montures pansues, basses sur pattes, qui avaient l'allure de mules de curé ou de paysans retour du marché. C'était comique de voir sous la cuirasse les longues jambes de ces géants toucher presque le sol. On les enviait désormais. Et on regardait d'un autre œil les Cosaques, virevoltants centaures armés de lances. Leur accoutrement, ces espèces de ternes robes de chambre serrées d'un cordon à la taille, ces coiffures informes, ces bottes molles ignorant le cirage et la brosse et leurs compagnons au poil bourru, à la crinière mal peignée n'inspiraient plus le mépris et les railleries, mais la méfiance et la crainte.

Au soir du 1^{er} novembre, Davout n'était pas arrivé à Viazma. Le lendemain, toujours pas. Napoléon, qui s'impatientait tout en dictant son courrier, n'y tint plus. À midi, il quitta la petite ville. Il reprochait maintenant à Davout les qualités qui avaient longtemps justifié sa confiance. Le prince d'Eckmühl s'embarrassait de trop de précautions, était d'une minutie excessive dans le commandement, trop soucieux de conserver les belles divisions patiemment constituées par ses soins et les équipements dont il les avait dotées. Ney, avec son allant, sa fougue, « Ça passe ou ça casse », se débrouillerait mieux dans une situation où la priorité était d'avancer, toujours avancer, vite et sans craindre les dégâts. Sa décision était prise et les ordres partis : le guerrier impulsif, que ses soldats surnommaient « Le Rougeaud » à cause de son teint de brique et de son poil rouquin, remplacerait à l'arrière-garde le sage et méthodique Bourguignon. Le 3^e corps assurerait l'arrière-garde, le 1^{er} de Davout s'intercalerait dorénavant entre celui-ci et le 4^e du prince Eugène.

Napoléon ne voyait pas, ne voulait pas savoir et ne pouvait imaginer ce qui depuis plusieurs jours tourmentait le responsable de son arrière-garde. Davout poussait devant lui la décomposition de l'armée, un chemin de croix pour ce militaire rigoureux. Se battre tous les jours, à tout moment, contre les formations russes qui le harcelaient était dans l'ordre des choses. Les repousser sans cavalerie en disposant l'infanterie en carrés, faire charger à la baïonnette les batteries ennemies que ne pouvait réduire une artillerie manœuvrant trop lentement tant les chevaux étaient fatigués, organiser le repli échelonné de ses forces, neutraliser le matériel abandonné mettait à l'épreuve son énergie, sa vigilance et son habileté tactique. Il faisait face, ses fusils constamment pointés sur l'ennemi. Les Russes étaient tenus en respect et le gros de l'armée ne souffrait pas encore de leur action. Mais voir au fil des jours croître la masse inorganisée aux basques de ses troupes, distinguer au milieu des civils une foule de soldats débandés, bras ballants, les signes distinctifs de leurs unités volontairement arrachés, étaient pour lui un crève-cœur et un poids de plus en lourd, de plus en plus gênant dans l'exécution de sa mission.

Le 1^{er} corps comptait vingt-huit mille hommes au départ de Moscou, ils n'étaient plus que vingt mille sous les armes. Des huit mille manquants à l'appel du matin, quelques-uns avaient été tués, blessés ou faits prisonniers, la plupart avaient quitté les rangs. Aux traînards, plaie des armées en

déplacement, s'ajoutaient ces quasi-déserteurs qui, pour ne plus porter les quatre kilos et demi du fusil et dans la giberne remplacer les cartouches par du comestible, du menu butin, saisisaient le moindre prétexte, un besoin pressant, une corvée, pour s'éloigner de leur unité, disparaître dans un bois, puis en ressortir pour se fondre dans l'agrégat indifférencié des suiveurs, militaires désarmés et réfugiés de Moscou.

L'hémorragie avait d'abord vidé les unités d'infanterie alliées, allemandes en particulier, les réduisant aux officiers et à quelques dizaines de soldats. Les régiments de cavalerie, dissous *de facto* par l'hécatombe des chevaux, grossissaient une sorte de cour des Miracles ambulante. Ils avaient perdu leur discipline de corps, l'encadrement régimentaire en même temps que leurs bêtes mortes d'épuisement ou réquisitionnées pour tirer du canon. Beaucoup refusaient de prendre un fusil, pour ne plus risquer leur peau à combattre, et consacraient l'intégralité de leurs forces à la préservation de leur existence. Ils avaient bien du mal. Leur équipement n'était pas adapté à la condition du fantassin. Leurs bottes en particulier, surtout celles de la cavalerie lourde, dragons, carabiniers et cuirassiers, couvrant le genou, la tige haute et rigide, entravaient leur marche. Leurs sabres leur servaient de cannes.

Traînants, ils ne l'étaient pas au sens ordinaire désignant les soldats faibles ou paresseux, épaves à la remorque des unités en marche. Ceux-là méritaient plutôt le qualificatif de fuyards, et ils avaient pour cela de l'énergie et de l'astuce à revendre. Leur objectif était de cheminer vite, devancer l'armée et dénicher, en le volant si nécessaire, de quoi se nourrir dans les coins pas encore ou imparfaitement visités. Tenus par les combattants à l'écart des distributions de vivres quand il y en avait, ils rôdaient la nuit autour des bivouacs en cherchant la chaleur des feux et une occasion de rapine. Davout, qui n'avait pas pour les désigner de mots assez durs, assurait pourtant la protection de ces militaires déchus, qui pourraient éventuellement être récupérés à Smolensk, et du convoi de civils attardés, dont beaucoup de familles françaises, italiennes et allemandes avec leurs enfants. Les Russes prélevaient quotidiennement sur ce troupeau les impotents et les imprudents. Malheur à ceux qui étaient pris par les paysans ou des Cosaques irréguliers. Des captifs qui avaient pu leur échapper ou qu'on avait pu délivrer décrivaient des scènes atroces.

Le soldat Jakob Walter, incorporé à 18 ans, en 1806, dans une unité d'infanterie du royaume de Wurtemberg, s'était retrouvé malgré lui dans ce lamentable cortège. Son régiment, où sa compagnie n'alignait pas plus de vingt-cinq hommes au départ de Moscou, s'était volatilisé aux premiers assauts des Cosaques. Il n'y eut vite plus personne pour commander, plus personne pour obéir. L'état-major français, qui depuis un certain temps comptait pour quasiment rien ces alliés réticents, n'en fut guère troublé. Un commandant wurtembergeois proposa à ce soldat vigoureux et débrouillard le service d'un de ses deux chevaux contre son aide. Ils firent dès lors équipe.

Walter, né à la campagne, avait le flair pour dénicher çà et là des pommes de terre oubliées, des choux, des betteraves, quelques gerbes : la paille pour les bêtes, le grain pour les hommes. Dans ses vadrouilles, il avait mis la main sur une pelisse en fourrure et sur un traîneau léger qu'il fit tirer par son cheval. Au franchissement d'un cours d'eau, dans la foule qui se pressait à l'entrée du pont, un peu avant Viazma, il avait perdu le commandant, mais gardé les deux chevaux. Sur celui vacant il autorisa un soldat originaire de son village, malade, à voyager. Le malheureux mourut quelques jours plus tard. Dans une chaumière à l'écart, un moulin à main lui permit de transformer son grain en farine. La pâte, confectionnée avec de la neige fondue, façonnée entre ses paumes et glissée sous les braises, lui fournit un lot de boules de pain calcinées dont l'intérieur, mangeable, lui parut un délice. Un soir, sous le prétexte de lui en acheter, des soldats français tentèrent de l'en dépouiller. Deux sergents de son régiment, accourus à ses cris, mirent en fuite les assaillants. Walter leur donna une miche. Ils le bousculèrent pour s'enfuir avec le reste, ce qui ne l'étonna pas. Chaque matin, le robuste fantassin wurtembergeois se levait avant le jour pour partir en tête, en même temps que les plus forts et les plus lucides. Les derniers partants, renonçant à courir la chance, seraient bientôt la proie des Russes.

Le 3 novembre la température était remontée, il faisait doux. Ney attendait à Viazma l'arrivée du 1^{er} corps pour le relayer et prendre l'arrière-garde. Ce fut au moment où ils allaient enfin pouvoir souffler que Davout et ses troupes subirent le choc le plus violent depuis qu'ils retraitsaient. Les éclaireurs des trois corps de cavalerie russes qui progressaient vivement vers Smolensk par l'itinéraire sud avaient repéré la veille au soir, sur la route

située plus au nord, une importante formation française. Le général Miloradovitch, toujours en pointe, aiguillonné par les observateurs anglais délégués auprès de l'état-major russe par leur gouvernement, lui-même exaspéré par l'attentisme de Koutouzov, cherchait l'occasion d'un coup décisif qui tronçonnerait le long serpent de l'armée napoléonienne. Il la tenait. Les Français prenaient leurs dispositions pour la nuit. C'était le 1^{er} corps qui formait les faisceaux avant de reprendre la route le lendemain. Les feux de bivouac brillaient dans l'obscurité, des silhouettes s'affairaient autour. Les dragons de Miloradovitch leur tombèrent dessus au réveil, dans les premières lueurs du jour.

Sans le savoir peut-être, les Russes frappaient au défaut de la cuirasse, à l'articulation du 1^{er} et du 4^e corps du prince Eugène dont les éléments de tête entraient déjà dans Viazma. Ils sabrèrent les conducteurs des chariots d'intendance du 4^e corps et les traînards massés en avant du 1^{er}. Tous, mêlés aux femmes et aux enfants, se précipitèrent vers la ville pour échapper aux coups de lance et à la capture, pendant que la cavalerie russe, en disposant en travers de la route son artillerie légère, refermait la nasse. Davout était coupé.

Ses cinq divisions ne comptaient plus désormais que quinze mille combattants, mais les plus expérimentés, les plus solides. Le général Gérard, le seul des commandants de division du 1^{er} corps qui ne fût pas blessé, fit abaisser les baïonnettes des premiers rangs et se précipita à leur tête sur le barrage. Ils le rompirent et l'ennemi reflua. Par les feux roulants de son infanterie, la précision des tirs de la quarantaine de pièces encore en état de fonctionner, le 1^{er} corps empêcha pendant plusieurs heures le retour offensif de l'ennemi, tout en se dérobant par échelons vers Viazma. Miloradovitch espéra longtemps voir déboucher les autres divisions russes qui depuis Moscou suivaient les Français à la trace. En vain.

Le prince Eugène, resté consciencieusement à l'entrée de la ville pour surveiller le défilé de ses colonnes, au bruit du canon les arrêta, fit revenir son artillerie et, avec les troupes les plus proches, se porta au secours de l'arrière-garde. Mû par le même réflexe, Poniatowski accourut lui aussi avec le 5^e corps pour tendre la main à Davout et l'extirper du piège. Miloradovitch dut dès lors se contenter d'échanger une grêle d'obus et de boulets avec son adversaire. Il le voyait s'échapper derrière les fumées, en rageant de n'avoir pas été mieux secondé. Pour hâter sa fuite et sauver les canons en y attelant

tous les chevaux valides, le 1^{er} corps faisait exploser ses caissons, incendiait les voitures immobilisées. Les bagages resteraient aux mains des Cosaques. Ils devraient patienter jusqu'au lendemain avant de les atteindre et de s'en disputer les dépouilles.

Ney, sorti de Viazma avec tout son effectif, avait envoyé la division où servait le colonel de Fézensac au-devant de Davout. Les hommes du 3^e corps furent stupéfiés par le désordre du 1^{er} corps, les stigmates de la misère et des souffrances subies par leurs camarades. Et dire qu'au début de l'été ils étaient le fer de lance de la campagne. Le 4^e corps ne valait guère mieux. Seule la Garde royale italienne présentait encore l'aspect d'un ensemble militaire constitué. Pendant que les rescapés traversaient Viazma en flammes, le 3^e corps se déploya autour de la ville, sur un plateau entouré de deux rivières. De là-haut, il tint les Russes en respect toute la nuit à coups de canon. Le lieutenant Lyautey avait rétrogradé avec un détachement de l'artillerie de la Garde pour l'appuyer, tandis que la batterie du lieutenant Faber du Faur, au milieu de l'artillerie wurtembergeoise, ajoutait sa voix à celle des Français. Quand Koutouzov arriva, l'occasion s'était envolée.

Davout l'avait échappé belle. Une bonne partie de ses biens avaient enrichi les Cosaques, mais il ne serait pas le premier maréchal de France capturé par l'ennemi. Il avait glissé entre les mains de Miloradovitch, et ses divisions avec lui. Beaucoup d'hommes avaient été perdus, six mille peut-être, dont trois mille faits prisonniers, avec une grande partie des équipements et trois canons, mais le gros s'en était sorti et avait trouvé refuge dans une grande forêt à l'ouest. Ils y avaient découvert un campement de blessés évacués de Moscou, croupissant là depuis plusieurs jours. Dans Viazma, il n'y avait plus rien à manger. La Garde ne leur avait laissé que ses chevaux morts. Ils s'en contentèrent, bienheureux de s'étendre sous le couvert des arbres, dans la surprenante douceur de l'air. Quant aux traînards et aux civils, ils couraient encore vers Smolensk, Jakob Walter, ses deux rustiques bidets et son traîneau loin devant.

L'hiver attaque

À la nouvelle du combat de Viazma, Napoléon s'arrêta. Koutouzov semblait enfin décidé à livrer bataille. Il le souhaitait si vivement qu'il résolut de concentrer ses forces et de les préparer à l'affrontement dès que possible. Le maréchal russe ne pourrait résister à la tentation d'envelopper Ney et son 3^e corps comme il venait d'essayer de le faire, en vain, aux dépens de Davout. Koutouzov une fois fixé, il fondrait sur lui avec toute son armée et l'écraserait.

L'arrivée des 4^e et 1^{er} corps, laissés derrière lui dix jours plus tôt, rappela brutalement l'Empereur à la réalité. Il était impossible d'affronter Koutouzov, si empoté qu'il parût, avec des forces à ce point diminuées. S'étalait maintenant sous ses yeux la débâcle qu'il avait longtemps refusé d'admettre. La Grande Armée se mourait. Les canons étaient poussés par leurs servants autant que tirés par des chevaux étiés, les cavaliers se traînaient à pied, enveloppés dans leurs manteaux, empêtrés de leurs grandes bottes, leurs sabretaches et leurs sabres. Le général Belliard, blessé, marchait au milieu d'eux, pour soutenir de son exemple leur courage. Les Polonais de Poniatowski, cinq mille au départ de Moscou, n'étaient plus que sept cents, leur maréchal lui-même, blessé devant Viazma, voyageait désormais dans une voiture. Quant aux Wurtembergeois, ils étaient à peine quatre cents en mesure de combattre. Par surcroît, l'Empereur venait d'être informé que les corps autrichiens et saxons du feld-maréchal Schwartzemberg et du général Reynier, sur lesquels il comptait du côté de Minsk, avaient dû reculer vers l'ouest sous la poussée des armées réunies du général Tormazoff et de l'amiral Tchitchakov. Celui-là était remonté dare-dare des confins méridionaux après la signature du traité de paix avec le Grand Turc.

Napoléon éclata en reproches, ruminés depuis des jours, avivés par le dépit, dès que se présenta Davout. Il le mit en cause obliquement, en rendant ses subordonnés responsables de l'état lamentable de leurs troupes, de la lenteur fatale de leur repli et de la dilapidation des moyens de combattre. Le maréchal, empourpré jusqu'à son crâne chauve, s'offusqua. Il éleva la voix lui aussi pour défendre les généraux placés sous ses ordres. Il exposa brièvement les conditions exténuantes dans lesquelles ils avaient accompli leurs missions, l'héroïsme quotidien dont ils avaient fait preuve. C'était grâce à leur zèle, à la vaillance de leurs soldats que l'armée avait pu jusqu'ici progresser sans être inquiétée. Pendant qu'à l'arrière ils se sacrifiaient, devant on razziait le pays et nul ne se préoccupait du ravitaillement de ceux qui venaient après. Pour paiement des efforts fournis, des souffrances endurées, il leur fallait par surcroît essuyer un réquisitoire déshonorant. Ulcéré, le maréchal se tut, chapeau toujours bas, mais sans quitter le regard bleu de Napoléon, dur dans son visage très pâle. L'entretien était clos. Davout se retira.

De Viazma à Smolensk, il y avait cent cinquante kilomètres. Ne restait plus qu'à les parcourir sans faiblir, en espérant que Koutouzov ne se réveillerait pas. Pour alléger l'itinéraire principal, Napoléon envoya le prince Eugène et le 4^e corps sur la route qui, par le nord-ouest, allait droit à Vitebsk, où il se joindrait au 9^e corps du maréchal Victor stationné dans les parages et viendrait secourir la garnison de cette ville, un détachement de la division d'infanterie commandée par le général Partouneaux. Il lui serait plus facile d'assurer sa subsistance dans une région jusqu'à présent épargnée. Junot et le 8^e corps avaient été priés de devancer l'armée en filant vers Smolensk. Puis il consentit enfin à renoncer à une partie des trophées arrachés au Kremlin qu'il projetait d'exposer à Paris.

Quelques flocons étaient tombés en même temps que la température le 5 novembre. Le lendemain, après qu'un épais couvercle de nuages sombres eut masqué le soleil, ce furent des paquets de neige qu'un vent brutal précipita au-devant du sergent Bourgoigne et de ses compagnons. Dans les tourbillons, les marcheurs distinguaient à peine le dos de leurs prédécesseurs. Le blizzard cinglait les visages, perçait les capotes, les pantalons, glaçait la sueur sous les vêtements trempés. La neige collait aux semelles, s'agglomérait, alourdissait les souliers. L'haleine, en gelant, raidissait les moustaches, bouchait les narines, soudait les lèvres. La Garde, qui avait

jusqu'alors conservé à peu près son effectif, commençait à perdre les hommes les moins résistants, souvent les plus jeunes. Un trou invisible sous le tapis blanc les faisait tomber ; ils s'affalaient sur le bas-côté où la tempête les encapuchonnait. Jamais depuis qu'il s'était engagé Adrien Bourgogne n'avait eu si froid, si faim. Des deux souffrances, la première était la pire. Le gel torturant n'avait hélas aucun effet sur les poux qui se réchauffaient sur son corps et lui tiraient le sang. La veille, pour s'isoler du sol, il s'était étendu sous sa fourrure, sur une natte donnée par un soldat, qui se révéla infestée de vermine. L'assaut des bestioles le fit jaillir de sa couche. Il se déshabilla frénétiquement et, nu dans la neige, ayant jeté sa chemise et son pantalon dans le feu, se frictionna avant de tirer du havresac son dernier change. Le remède n'avait pas suffi, les poux s'obstinèrent à lui faire un bout de chemin sous sa peau d'ours. Il l'avait fendue par le milieu pour y passer la tête, tout en laissant les pans retomber des deux côtés, par devant et par derrière. L'ours était grand. Sa fourrure sur les talons lui faisait comme une traîne glissant sur la neige.

Encore trois étapes avant d'atteindre Smolensk, à se nourrir de bribes de viande carbonisées et de quelques cuillérées de bouillie, de la farine de seigle délayée dans l'eau dégelée. Huit heures de jour, seize de nuit, il fallait prolonger la marche dans l'obscurité, au bivouac trouver du bois en tâtonnant, lutter pour allumer le feu, attendre dans la fumée âcre, en toussant, que les flammes s'élevassent, manger dans son coin de crainte d'être volé par un plus démuné, puis se coucher dans un creux et s'en extirper à l'aube. Smolensk ! Les grenadiers s'encourageaient en se répétant ce nom qui brillait au bout de leurs peines comme le lieu de toutes les félicités : mordre dans une miche de pain frais, avaler une gamelle de soupe chaude assis au sec, sous un toit, toucher des chaussures neuves, une peau de mouton, des gants de laine...

Ce jour-là, 6 novembre, au moment où le ciel noir crevait sur l'armée, une estafette accourait à bride abattue au-devant de l'état-major à Mikhaïlevska, un village après Dorogobouj où avait été atteint le Dniepr. C'était le courrier de France, le premier reçu depuis dix jours. Le secrétariat l'avait aussitôt ouvert, trié. Il commençait à peine de le classer que Daru se précipita vers Napoléon, une dépêche à la main. Une tentative de coup d'État venait d'avoir lieu à Paris. Son instigateur et principal exécutant, un nommé Malet, général écarté du service pour incapacité et diverses malversations,

détenu en raison de sa participation à de précédentes conspirations, était parvenu à s'échapper de sa résidence surveillée. Auteur d'un faux sénatus-consulte prétendant que Napoléon était mort le 7 octobre en Russie, il avait subjugué une fraction de la garde nationale, tiré de la prison de La Force deux généraux complices, La Horie, royaliste, Guidal, républicain, qui s'étaient fait un plaisir d'y flanquer le ministre de la police, Savary, et le préfet de police, Pasquier. Confondu par la présence d'esprit du général Hulin, commandant la place de Paris, Malet avait à son tour été arrêté, jugé, puis fusillé avec ses comparses.

Napoléon ne cilla pas. Depuis Malo-Jaroslavets, son visage était invariablement maussade, cadennassé. Il laissa seulement échapper, sur un ton désabusé, presque détaché, qu'il avait bien fait de quitter Moscou, toisant Daru, qui avait recommandé d'y demeurer tout l'hiver. Après un temps de rumination morose, il entraîna ses plus proches collaborateurs vers une maison de poste où, la porte refermée, sa colère et son dépit débordèrent. Ce qu'un général de brigade au rencart, un demi-fou appuyé par une poignée d'aigris sans envergure, avait failli réussir dans une complète improvisation, il ne manquait pas dans Paris de présomptueux, adroits et introduits, pour le tenter avec de meilleures chances de succès. Les mécanismes institutionnels mis en place avec tant de soin après de longues séances de travail au Conseil d'État afin de garantir la continuité du régime n'avaient pas fonctionné. Pire, ils avaient été ridiculisés par cette comédie. Quand Malet avait allégué que l'Empereur était mort, nul n'avait songé à l'impératrice et au roi de Rome, son héritier. Lui absent, tout partait à vau-l'eau de façon grotesque. Il en faisait l'amer constat loin de Paris, au milieu d'un désert blanc et glacé, et cela ne lui était pas moins douloureux que de voir l'armée impériale, si patiemment rassemblée, si longuement préparée, partir en lambeaux sur le chemin de croix de la retraite.

On se remit en route vers Smolensk, tandis que se déchaînait la tempête. La douceur d'un automne à Fontainebleau oubliée, l'Empereur entraît sans sommation dans l'hiver russe. Tassé au fond de sa voiture, frissonnant sous sa fourrure, il ne voyait rien autour de lui qu'une lumière d'aquarium. La neige jetée par rafales collait aux vitres de sa berline. Le monde extérieur s'était évanoui. Ne lui en parvenaient que le sifflement du blizzard et ce froid mortel.

À une journée de marche en arrière, le colonel de Fézensac approchait de Dorogobouj. Ney et les dix mille hommes du 3^e corps avaient instruction d'y retenir aussi longtemps que possible leurs poursuivants. Les encombrements que ne manqueraient pas d'occasionner les franchissements successifs des ponts sur le Dniepr et ses affluents allaient ralentir l'armée et la rendre particulièrement vulnérable. Il était indispensable de bloquer les Russes sur un point commode à défendre, afin de permettre au flot de s'écouler et de pénétrer dans Smolensk sans subir leur pression. C'était demander au maréchal d'endosser le rôle de Léonidas et ses Spartiates aux Thermopyles. La mission était dans ses cordes.

La tempête enveloppa l'arrière-garde au moment où elle atteignait la petite ville bâtie sur une éminence dans une boucle du Dniepr. Les soldats du 4^e de ligne et tous ceux de la 2^e division, à laquelle il appartenait, prirent position en avant de ses murs. La neige leur montait parfois jusqu'aux genoux, blanchissait leurs capotes et leurs shakos. Ils cherchèrent le repos dans la nuit, dans la prairie, sans abri, se serrant les uns contre les autres entre les touffes de bruyère. Le lendemain, beaucoup d'hommes manquaient à l'appel. Certains avaient succombé, un grand nombre s'étaient sauvés. Ayant jeté leurs fusils, contourné la ville dans l'obscurité, ils se hâtaient vers Smolensk, à l'aventure. Restaient les plus disciplinés, qui ne se replièrent dans Dorogobouj que vingt-quatre heures plus tard, le 8 novembre à l'aube, tandis que le gros de la division se positionnait derrière, en réserve. L'épais brouillard n'était pas levé lorsque les Français virent se profiler des silhouettes fantomatiques, les voltigeurs de l'infanterie ennemie. Le combat dura jusqu'au soir. La nuit venue, la 2^e division rompit le cercle des assaillants afin de quitter la ville et rejoindre les vestiges de la 1^{re}. Deux journées de délai avaient été données à Napoléon et à son armée. Ney aurait voulu tenir plus longtemps. Il rabroua ses subordonnés.

L'impétueux maréchal ne savait pas d'autre façon d'exprimer sa consternation. En arrivant à Dorogobouj, il avait vu quelques canons français abandonnés dans la ville saccagée, et puis, cruelle dérision, un stock de moulins à bras importés de France. Chaque régiment devait en recevoir un afin de produire sa farine. Les Russes en feraient ce qu'ils voudraient. Il y avait longtemps qu'il n'y avait plus rien à moudre pour les Français. L'armée perdait sa discipline, se désagrégeait, et le 3^e corps ne vaudrait bientôt pas mieux que celui de Davout si sévèrement critiqué par Ney à Viazma.

Impuissant, il voyait fondre ses effectifs en même temps que s'épaississait la neige. Les consignes de fermeté données à ses officiers, ses coups de gueule légendaires, les menaces, ne servaient à rien contre le gel, la famine et la démoralisation qui contaminaient toutes les unités. Il avait dû lui aussi se résoudre, la mort dans l'âme, à faire enclouer des canons.

Au moment où il s'apprêtait à lever le camp, parvenaient au 3^e corps, avec la consigne de continuer à gagner du temps, des chariots de vivres, de l'eau-de-vie et un petit troupeau de bœufs. Un convoi de ravitaillement étant venu de Smolensk au-devant de l'armée, Napoléon avait ordonné qu'une partie soit dirigée vers ceux qui se battaient. Fézensac, comme d'autres chefs d'unité, vit alors certains des fuyards revenir dans les rangs pour bénéficier de la distribution. Tous ceux d'entre eux qui étaient dépourvus de fusil furent impitoyablement chassés.

À la recherche d'un nouveau site propice à une action de retardement, Ney fit aller ses troupes amincies. Elles rattrapaient les traînards mal en point sur l'itinéraire où était passée l'armée deux ou trois jours plus tôt. Sachant qu'il n'y avait plus rien que les Cosaques derrière eux, ces infortunés essayaient désespérément de s'accrocher à leurs pas, de suivre leur rythme. Pour ceux qui tombaient, pour les blessés, l'arrière-garde ne pouvait rien. Les appels, les supplications n'étaient pour les combattants qu'un tourment de plus. Les derniers gestes d'humanité allaient aux mères, des cantinières, des épouses de militaires. Fézensac en fit monter une avec son enfant dans sa dernière charrette. Le tambour-major de son régiment porta longtemps un nourrisson dans ses bras, au milieu de la troupe. Il restait un peu de force pour l'extrême pitié.

Derrière la Garde, toujours en pointe, les colonnes de l'armée et la foule des civils progressaient avec une lenteur désespérante. La neige, la glace faisaient de chaque colline une montagne à gravir pour des chevaux épuisés, aux fers polis ; de chaque pont, un goulet étroit, dangereux, où l'on s'exaspérait. Canons, caissons et voitures s'entassaient, s'encastaient, tandis que s'impatientsaient les files de fantassins affamés guettant les défaillances des bêtes de trait pour en faire leur pitance.

Louise Fusil avait voyagé jusqu'aux abords de Smolensk en échappant aux dangers de la route. La voiture de l'officier où elle se trouvait lui était un viatique. Le charme et l'élégance de la comédienne, son visage aimable qu'aucune péripétie ne l'empêchait de poudrer, ses précieuses fourrures la

faisaient passer pour une femme de général. Ces faveurs ne lui furent d'aucun secours lorsque la tourmente se déchaîna. De ses quatre chevaux, deux ne pouvaient plus avancer. Le cocher les détacha. Tétanisés par l'épuisement, ils attendirent la fin debout sur le bas-côté, avant d'être dépecés par des soldats. Le lendemain, l'homme, un Polonais, revint avec deux autres bêtes prétendument trouvées, sans doute volées. La jeune femme put reprendre la route, mais le retard pris par son équipage le rejeta dans la masse, où il s'immobilisa au franchissement d'un pont. La cohue lui laissait peu de chances d'atteindre l'autre rive avant que les dernières forces des chevaux ne fussent consommées. Toute l'armée devait passer, la Garde, les hauts gradés et leur suite en premier lieu ; les civils seraient autorisés à emprunter l'ouvrage après coup. Des gendarmes faisaient respecter la consigne et le général Lariboisière, de l'état-major de l'Empereur, se tenait au bord du chemin pour superviser l'opération. L'ayant rencontré au théâtre de Moscou, Louise se fit connaître de lui, l'implora, et en obtint le droit d'avancer. Sa voiture s'inséra dans la file prioritaire. Des soldats et même des officiers poussèrent à la roue pour aider son attelage. On la prenait pour la femme du général Lauriston.

Restée une journée et demie bloquée devant le pont, Louise Fusil, frissonnant derrière la vitre de sa calèche, avait eu le loisir de voir passer une grande partie de l'armée. Elle avait triste mine. Les visages des soldats étaient creusés, pas rasés, les moustaches et les barbes sales. Les âcres fumées des bois verts et humides des feux devant lesquels ils se réchauffaient, cuisaient leurs misérables aliments avaient noirci leurs mains, leurs figures, rougi leurs yeux. Leur accoutrement surtout la frappa. Pour se protéger du froid, ils avaient revêtu des habits de femme, pillés ou acquis à bas prix à Moscou, sortis du sac quand le vent et la neige eurent transpercé leurs tenues élimées. Par-dessus la capote réglementaire de drap étaient enfilés les manteaux, les robes, les capuchons portés par les Moscovites de toutes classes, qu'une fois rentrés en France ils comptaient offrir à leur mère, à leur femme ou à leur promise. Il y avait de la soie, du satin, de la fourrure, et aussi des tissus vulgaires, serge, laine grossière et cotonnade. On devinait la tenue de bal portée par une grande dame, sa capeline, la blouse d'une marchande, le tablier d'une cuisinière ou d'une femme de peine. La mode était aux couleurs printanières, aux tons pastel, dans les rues de la capitale russe, de sorte qu'on voyait par-dessus le bleu foncé, le rouge et le gris des

uniformes, du rose, du turquoise, du safran, du lilas, du parme, tout un arc-en-ciel, un plumage de perroquet roussi dans les bivouacs. D'indomptables blagueurs en avaient rajouté dans le grotesque en se parant d'aigrettes, en serrant leurs rudes faces de guerrier dans des coiffes de dentelle pour faire rire leurs camarades. Les officiers laissaient faire, bien contents que leurs hommes répondissent à l'appel du matin le fusil au creux du bras. Eux aussi avaient complété leur habillement avec des moyens de fortune, un mouchoir noué sur les oreilles, le bicorné par-dessus. La comédienne fit route jusqu'à Smolensk avec un régiment de la Garde dont le colonel, galant homme, portait par-dessus son manteau une pelisse de satin bleu rachetée à un de ses hommes. Seuls les membres des états-majors, les généraux continuaient de passer chaque matin la lame du rasoir sur leur menton.

On touchait presque Smolensk. Encore une nuit, quelques lieues, et l'armée verrait comme une nouvelle Jérusalem les coupoles de la ville sainte bourgeonner derrière ses remparts colossaux. Le sergent Bourgogne était de service en cette soirée du 8 novembre, devant une grange sans toit où avait été aménagé un abri pour le maréchal Mortier. Le chaume de couverture avait été enlevé pour les chevaux. La température était remontée la nuit précédente, le temps semblait très doux après les effrois glacés de la veille et de l'avant-veille. Le sous-officier, adossé à un mur, mangeait un morceau du foie de la bête qui avait nourri son chef et l'état-major de la Jeune Garde. Il avait vu pendant ces deux journées d'un froid extraordinaire des hommes se battre pour de la nourriture. Lui-même avait extorqué au valet d'un général polonais, sous la menace de son sabre et contre de l'argent, des pommes de terre mises à bouillir. Il en avait dévoré une partie en se cachant de ses camarades pour ne pas partager. Les autres tubercules avaient gelé dans sa musette, il s'était déchiré la bouche en croquant dedans. Ceux qui les avaient avidement récupérés et présentés à la chaleur des flammes n'avaient senti qu'une eau gluante couler dans leurs mains. Il se trouvait tout près lorsque des dizaines d'hommes avaient grillé dans un hangar bondé, incendié par la maladresse et la rage de faire du feu à tout prix. En arrachant une planche, il en avait sauvé sept, tandis que d'autres s'approchaient du brasier pour faire cuire de la viande et réchauffer leurs membres transis. Le plus cruel avait été la vision de ces trois femmes, la mère et ses filles, mortes d'inanition et de froid dans leur voiture. Leur protecteur, un lieutenant-colonel âgé qui les avait incitées à quitter Moscou, les avait fait enterrer sous la couche de neige

par des sapeurs. Le chagrin, la perte des espérances avivés par le remords ; il avait vu l'officier pleurer.

Le maréchal venait de demander en personne à la sentinelle de cesser sa faction, puisqu'il n'empêcherait pas le froid d'entrer, et d'aller s'abriter, lorsque brusquement le temps changea. Dans le hurlement de sa vitesse et le vacarme des arbres de la forêt qu'il traversait, le vent du nord balaya la plaine. Son souffle glacial agitait dans la nuit d'épais rideaux de neige. L'armée en retraite se trouvait à Valoutina où, deux mois et demi plus tôt, après la prise de Smolensk le 18 août, elle avait arraché aux Russes une coûteuse victoire. Le général Gudin y avait laissé la vie. Son tombeau fut en quelques minutes couvert d'une calotte blanche. Le thermomètre descendit cette nuit-là à vingt-sept degrés au-dessous de zéro. Le lendemain, on comptait ceux qui se relevaient, accueillant l'aube et son pâle soleil comme une délivrance et le signal de nouvelles souffrances. Les autres n'étaient plus que ces centaines de monticules épars sous le tapis de neige, près des faisceaux des fusils que nul ne réempoignerait. Le sergent Bourgogne, en secouant sa providentielle peau d'ours, s'était relevé. À côté, Émile de Hesse-Cassel, qui, à 22 ans, commandait le contingent hessois, s'était remis debout lui aussi. Il devait la vie aux cent cinquante dragons blottis autour de leur prince, sous leurs amples capes blanches. La majorité n'iraient pas au-delà.

Le lieutenant Danel avait survécu grâce à son domestique et aux soins vigilants dont il entourait leurs deux chevaux russes. Avec le froid, l'œdème de ses joues transpercées s'était reformé et lui soudait à nouveau les paupières. Il allait à pied, aveugle, dans le flot, guidé par le dévoué Peters. Quand il marchait, pour économiser sa monture et désengourdir ses jambes, le cheval tenu en bride lui soufflait sur la nuque son haleine chaude et enveloppante. Aux étapes, le blessé continuait d'enfourner le bec de la théière dans son gosier pour y verser le liquide très sucré. Le valet consommait parcimonieusement leurs provisions et, pour les bêtes, allait en forêt recueillir des brassées de feuilles ou arrachait de la vieille paille du toit d'une chaumière. Il n'était pas plus aisé de les faire boire. Casser de la glace, faire fondre de la neige, se procurer un récipient tout en veillant à ne pas se faire subtiliser les précieuses montures devenaient un exploit quotidien.

Napoléon arriva à Smolensk le 9 novembre à midi. Pour y accéder, il lui avait fallu fendre la masse des traînards agglutinés devant les portes, sur les

pententes extérieures de la ville étalée sur deux rangées de coteaux séparés par le Dniepr. Des milliers d'hommes exigeaient à grands cris qu'on les laissât entrer. Le général Charpentier, nommé gouverneur du district après la conquête, avait interdit d'ouvrir lesdites portes à cette multitude, chaque heure plus nombreuse, dont l'état l'effarait. Il découvrait du haut du rempart une horde de romanichels, des gens hirsutes, sales, couverts d'oripeaux laissant entrevoir des effets militaires ruinés. C'était l'avant-garde d'une déroute qu'il commençait de soupçonner, anxieux de voir enfin paraître quelque chose qui ressemblerait à une armée. Ce fut la Garde et le grand état-major. Les portes s'ouvrirent devant l'Empereur. Elles se refermèrent aussitôt derrière lui tandis que grondait la foule repoussée par les sentinelles.

Napoléon confirma l'ordre de ne laisser pénétrer dans la ville aux sept collines que les unités constituées. C'était l'occasion de ramener sous leurs drapeaux les hommes débandés et de les réarmer. Le dépôt contenait suffisamment de fusils français et russes pour cela. En revanche, il n'y avait ni habillement, ni chaussures, et les stocks de vivres étaient loin d'être aussi abondants que le croyait l'Empereur. Partis vers le nord-ouest à la rencontre du corps d'Oudinot – remis de sa blessure, ce dernier avait remplacé Gouvion-Saint-Cyr blessé à son tour –, Victor et ses trente mille hommes avaient subsisté de longues semaines ici, ainsi que des milliers de malades. Ils avaient consommé une grande partie des deux cents quintaux de riz et de farine acheminés sur ces lourdes charrettes comtoises fabriquées exprès pour la logistique de la campagne. Quant aux troupeaux de bœufs et de moutons provenant de Lituanie, beaucoup avaient été interceptés par l'ennemi. Ceux qui étaient parvenus à destination n'avaient que la peau sur les os. Sous le contrôle de Daru, la Garde passa vite à la distribution et fut répartie dans les maisons réchappées du bombardement de l'artillerie française pendant le siège et des incendies volontaires des Russes au moment de l'évacuation de la ville en août. Aux autres corps, comme à Moscou, Napoléon affecta des secteurs de cantonnement hors les murs : les sapins pour abris, les chevaux pour aliment.

Quand les soldats du 1^{er} corps se présentèrent à la poterne, il fut impossible de leur faire entendre raison. Ils étaient révoltés par la priorité donnée à ces gros bonnets de la Garde impériale. Elle n'avait quasiment pas tiré un coup de fusil depuis le début de la campagne, sauf pour exécuter les incendiaires et les pillards de Moscou, alors qu'eux s'étaient sacrifiés à

l'arrière. Furieux, ils entrèrent de vive force, suivis par le torrent des isolés. Tous se dirigèrent vers les entrepôts de la ville haute, tant bien que mal, à travers les rues en pente couvertes de verglas. Les magasiniers, appliquant la consigne, les renvoyèrent à leurs régiments où aurait lieu, leur assura-t-on, le ravitaillement. Ils protestèrent, mais se regroupèrent par unités et retournèrent vers leurs cadres. Ils n'avaient rien perçu. Alors les hommes revinrent avec une rage décuplée vers les magasins et les mirent à sac.

S'y trouvaient encore assez de vivres pour nourrir l'armée pendant une quinzaine. La quasi-totalité, riz, pain, farine, biscuits, spiritueux, fut gaspillée en quelques heures. Les forcenés avaient défoncé les portes, écarté les agents de l'intendance qui faisaient mine de résister et rempli leurs poches, leurs shakos, leurs bonnets, leurs casques, au hasard de ce qu'ils trouvaient. Tout faisait aubaine. On se bousculait, les mains plongeaient jusqu'au coude dans les sacs, les tonneaux, les pieds écrasaient les aliments renversés. Les pièces d'eau-de-vie furent mises en perce. Un coup de fusil, un coup de hache, et le liquide giclait dans les bidons, les marmites, les seaux, se répandait sur le sol. Ceux qui n'en avaient pas burent directement à la bonde, jusqu'à l'ivresse. Certains, que le froid et la faim n'avaient pas tués, le furent par l'alcool. Une éphémère abondance grisait les soldats, qui sortaient des entrepôts les bras chargés, les poches boursouflées, couverts de farine et mâchant du biscuit. C'était carnaval après le pire des carêmes. On se rappellerait ensuite, quand on se battrait pour des trognons de chou et des pommes de terre pourries, les nourritures gâchées dans la cohue de Smolensk.

Le régiment de la Jeune Garde du sergent Bourgogne fut le dernier du corps d'élite à atteindre la ville. Avec ses camarades, toute la journée, il avait épaulé, soutenu, poussé les hommes laissés en arrière par leurs formations respectives parce qu'ils ne pouvaient suivre. Comme la proximité du but donnait l'espoir de sauver ces demi-morts, l'un prenait le sac, l'autre le fusil, et on les faisait marcher en leur disant que c'était trop bête de flancher si près du but, après tant de peines. Arrivés à la nuit, ils touchèrent une ration de farine et de biscuit. Les malades furent déposés dans les masures encore debout. Dès qu'ils avaient expiré, les infirmiers transportaient les corps à l'extérieur et les valides prenaient leur place. Le sergent fut vite logé.

Ayant pris un peu de repos, il quitta ce déprimant séjour pendant la nuit pour se rapprocher de son meilleur ami, le sergent Grangier. Arrivé deux

jours plus tôt avec un détachement temporairement affecté auprès du général Bessières, à l'état-major de la Garde, son gîte était sans doute meilleur. Bourgogne monta vers la vieille ville. La neige rendait l'obscurité moins épaisse, mais dissimulait des pièges redoutables. Les maisons en bois de Smolensk avaient flambé, laissant béantes les ouvertures de leurs caves, et bien des imprudents s'étaient déjà estropiés ou cassé la tête en chutant au fond. Le sergent ne quittait pas les traces et demandait son chemin dès qu'il croisait quelqu'un. Après avoir échappé de peu à une bande de détrousseurs composée d'une dizaine de soldats de différentes nationalités, opportunistes sans scrupule qui profitaient du désordre pour en vivre, il continua d'errer jusqu'à ce que des sons étrangement musicaux parvinssent à ses oreilles. Il pensa être victime d'hallucinations mais, tendant l'oreille, se laissa guider jusqu'à l'église d'où ils semblaient provenir. C'était la seule qui ne fût pas encore remplie de malades, probablement parce que le personnel des hôpitaux venait déposer les morts sur son parvis, en attendant que le dégel permît de creuser des fosses communes. Il y avait bien deux cents cadavres alignés là, raidis sous un voile de neige, que Bourgogne dut enjamber pour pénétrer dans le sanctuaire. L'orgue donnait de toute sa solennelle puissance. Des soldats se réchauffaient autour du feu qui fumait sous les voûtes et de la barrique de schnaps dans laquelle ils puisaient. Ils chantaient en accordant leurs voix aux airs que des musiciens de la Jeune Garde faisaient vibrer. Les buveurs élargirent le cercle et le sergent se joignit à eux. La chaleur, le gaz carbonique, l'alcool et la fatigue eurent vite raison de lui. Il sombra dans un épais sommeil que déchirèrent tout à coup des cris perçants. L'un des musiciens, en descendant de la tribune d'orgue, s'était cassé une jambe. Il n'avait pas vu que le bas de l'escalier n'existait plus. Les occupants de l'église avaient alimenté leur foyer avec les marches.

Le sergent trouva son ami le lendemain matin, à son poste. Ils s'étaient quittés à Viazma huit jours plus tôt seulement, mais Grangier ne le reconnut qu'après qu'il se fut nommé. Bourgogne mesura sa misère et la dureté des dernières étapes à la stupéfaction de l'homme qui dans l'armée le connaissait le mieux. Les trois jours suivants, leur division reprit les armes et fit mouvement au sud de la ville, où elle prit en rase campagne des positions de défense active. Le bruit courait que les Russes se rapprochaient.

Désillusion à Smolensk

Sous le soleil et sur la neige éblouissante, les fortifications en briques de Smolensk soulignaient d'un épais trait rouge le ciel uniformément bleu. Le lendemain de son entrée, ayant fait le point sur les stocks de vivres et de munitions, menacé du peloton d'exécution l'intendant rendu responsable de leur insuffisance, Napoléon en fit le tour à cheval. Malgré un froid de loup, le cavalier s'attarda devant les murailles et les énormes tours rondes endommagées par ses boulets en août. Tout en demandant au génie d'évaluer les travaux à réaliser pour combler les brèches, il envisageait les emplacements pour son artillerie. Faire hiverner l'armée dans cette grande ville close, y attendre des renforts, et obliger Koutouzov à disperser ses forces pour leur donner un abri restaient apparemment dans ses projets. Afin de se donner de l'espace et du temps pour réorganiser ce qui pourrait l'être, il avait disposé tous azimuts de bonnes troupes chargées d'éloigner les Russes.

Décidément, rien ne marchait comme il l'espérait. Le sort s'acharnait sur ses plans à mesure que son imagination les concevait. À peine arrivé, il avait appris que Vitebsk, à cent trente kilomètres au nord-ouest, avait été réoccupée par l'ennemi avant d'être atteinte par le 9^e corps. Il ne restait plus à Victor qu'à se réunir aux 2^e et 6^e corps d'Oudinot, pourchassés par Wittgenstein. Ensemble, ils pourraient empêcher la descente de quarante-cinq mille combattants russes vers la Berezina. Il était vital qu'ils réussissent. Si le feld-maréchal parvenait au bord de cette rivière, il couperait l'itinéraire de Vilna et verrouillerait l'hiver russe sur l'Empereur et son armée. Coupée de ses bases, sans communication avec Paris et sans ressources, elle n'aurait plus qu'à déposer les armes, et lui, à remettre son épée à Koutouzov.

L'Empereur conservait un calme impénétrable. Mais lorsque entra dans Smolensk le général Baraguey d'Hilliers à la tête de ses troupes, il ne put se

contenir davantage. Victor, en quittant la ville pour monter vers Oudinot, avait donné mission à son divisionnaire de se porter à la rencontre de la Grande Armée, qu'il croyait encore sur la route de Kalouga. Il ignorait que l'Empereur avait changé d'itinéraire. Le général, en obéissant, avait donné en plein dans l'armée russe, près de Jelnia, à une journée de marche au sud-ouest. Encerclée, son avant-garde, une brigade de deux mille hommes commandée par le général Augereau, avait été capturée avec son chef. Pour éviter l'anéantissement du reste de sa division, Baraguey d'Hilliers avait été contraint de refluer précipitamment en abandonnant les vivres, les fourrages et le troupeau de chevaux de trait destinés au gros des forces françaises. Du tourment de toutes ces déconvenues accumulées en quelques heures, Napoléon se défoula sur l'officier malchanceux. Il fut déchu de son commandement et aussitôt dirigé vers Berlin pour y être traduit devant une commission militaire. Les restes de sa division furent répartis parmi les corps d'armée présents dans la ville.

L'effet produit par ces nouvelles accablantes fut encore aggravé lorsque surgit devant Smolensk, à la surprise générale, l'avant-garde du 4^e corps supposé progresser au nord-ouest, vers Vitebsk. Le 13 novembre, au milieu de la journée, par un froid extrême, les silhouettes de ses éléments précurseurs se profilèrent sur le champ de neige, au sommet du coteau nord-est auquel était adossée la ville. Ils avaient piteuse allure, et ce qui suivait ne valait pas mieux. Les colonnes du prince Eugène, terriblement amoindries, étaient à peu près dépourvues d'artillerie et de bagages. On comptait les rares cavaliers encore montés, la garde d'honneur du vice-roi d'Italie n'existait plus.

La randonnée du 4^e corps avait tourné au désastre aussitôt après sa séparation d'avec la Grande Armée à Dorogobouj, le 7 novembre. Le lendemain ses vingt mille hommes et leur cortège de civils, harcelés par les Cosaques, butaient sur le Vop. Cet affluent du Dniepr, franchi à gué en août, était en crue. Les pontonniers n'ayant pu achever à temps le pont qui l'aurait enjambé, hommes et chevaux, militaires et civils l'avaient traversé à gué, enfoncés dans le flot glacé jusqu'à mi-corps, sous la pression des Russes. Leurs poursuivants disposaient de pièces légères montées sur traîneaux, avec lesquelles ils semaient la confusion dans la foule massée devant les passes les moins profondes. L'embourbement aux points de passage avait condamné les attelages. La plupart des canons furent encloués, les voitures,

abandonnées après avoir été délestées de ce qui pouvait être emporté à dos d'homme. En s'éloignant, les soldats avaient pu voir les Cosaques piller les bagages, les caissons, et dépouiller de leurs habits ceux qui n'avaient pu traverser, avant de les laisser périr nus sur la neige.

Sans ordres et sans emploi depuis que le 3^e corps de cavalerie, faute de chevaux, avait cessé d'exister, le colonel Griois avait pris l'initiative de s'attacher au 4^e corps où il avait des amis. Lorsqu'il le vit quitter Dorogobouj et obliquer vers le nord-est, il fit suivre son unité. Le lendemain, le général d'Anthouard, grièvement blessé dans un accrochage avec les Cosaques, lui transmit le commandement de l'artillerie du corps tout entier. Charge éphémère ; vingt-quatre heures plus tard, la plupart des attelages étaient perdus au franchissement du Vop. Griois vécut, comme les autres, le calvaire de la déroute dans un dénuement à peu près complet. Il vit avec quelle promptitude la misère physique décape le respect de soi et des autres. On lui vola son cheval de bât et les vêtements donnés par ses camarades. Il vit un cheveu-léger bavarois, sans doute blessé, affalé presque inanimé dans la neige, auquel un de ses compatriotes enlevait ses bottes. Une vingtaine d'officiers passèrent sans rien dire. Griois non plus. Il fut accompagné longtemps par les gémissements et la faible supplication du malheureux : « Mein Gott, mein Gott... » Le sort des jeunes Françaises établies à Moscou, fuyant à la suite de l'armée, était particulièrement pathétique : de petites chaussures, des vêtements élégants percés par le froid, complétés par une capote récupérée sur un soldat mort. Elles mendiaient leur pain et certains en profitaient à l'étape.

Le prince Eugène, apprenant à son tour la reprise de Vitebsk par l'ennemi, avait donné l'ordre de se rabattre vers Smolensk afin d'y rejoindre le gros de l'armée. Harcelé par les Cosaques, marchant nuit et jour, le 4^e corps ne comptait plus que six mille combattants, fourbus, affamés, et les civils les plus résistants, lorsque les tours de la vieille cité furent en vue. Les Cosaques, dépités de le voir s'échapper avec la plupart de ses officiers, leurs proies favorites car les mieux pourvues en galons dorés, argent et objets de valeur, se vengèrent sur l'inoffensive cohorte des traînards. Ils les piquaient de leurs lances, tandis que leurs victimes ensanglantées essayaient de leur échapper en dévalant la pente vers la ville.

Cette scène de chasse à courre apparut aux hommes de Ney comme ils abordaient Smolensk. Fézensac fut le premier à réagir. Exhortant ses

hommes frigorifiés et se mettant à leur tête, il s'élança sur les petits cavaliers gris. L'exemple de leur chef, le désir de faire cesser le massacre de compatriotes désarmés firent prendre le pas de course à ces soldats exténués. En voyant les baïonnettes étinceler, les Cosaques n'insistèrent pas et piquèrent des deux vers les bois. On distribua au 3^e corps les dernières rations que Napoléon avait fait réserver à leur intention. Il n'y en eut pas pour tous. Le colonel et les vaillants du 4^e d'infanterie, derniers entrés, ne furent pas servis.

Quand Ney se présenta pour rendre compte, Napoléon lui confirma qu'il n'était plus question de séjourner à Smolensk. Les magasins étaient vides, et on ne pouvait guère espérer recevoir d'autres subsistances depuis la Lituanie. Le faisceau des forces ennemies étrillait les flancs de la Grande Armée, repoussait ses alliés et convergeait vers sa principale ligne de retraite. La route se révélait trop incertaine, il fallait passer avant que le filet ne fût solidement maillé. L'hivernage en terre russe n'était plus un espoir, pas même un projet, mais une désillusion supplémentaire. Il n'était plus envisageable de livrer bataille à Koutouzov avec une armée aussi affaiblie, tout juste en mesure d'aligner trente-cinq mille combattants, le tiers de l'effectif au départ de Moscou, alors que les Russes, malgré leurs pertes, devaient être quatre-vingt mille, convenablement ravitaillés et préparés aux rigueurs excessives de leur saison. Il fallait se résoudre à regagner Vilna, revenir au point de départ. Le plus vite possible. Napoléon, content des services rendus par Ney à l'arrière-garde, lui confirma sa mission. À remplir avec les mêmes troupes. Le maréchal fit observer que ses dix mille soldats, essorés par les épreuves, n'étaient plus que trois mille. Napoléon lui attribua les deux régiments arrivés en renfort, l'un de Français, l'autre d'Illyriens, qui portèrent son effectif à cinq mille.

Le 14 novembre, juste avant le lever du jour, l'Empereur sortit de Smolensk après avoir fixé l'ordre et le calendrier de marche de l'armée. Il avait étalé les départs des différents corps afin de permettre aux troupes de prendre du repos et de rendre plus fluide leur progression. L'objectif était de se présenter en force devant la Berezina, derrière laquelle l'ennemi avait manifestement l'intention de boucler la nasse. Il le voyait aussi nettement que ses soldats devinaient la neige dans la nuée. Murat avait pris place dans sa voiture à son invitation. Depuis la fin octobre, la cavalerie ayant à peu près cessé d'exister, le roi de Naples avait perdu la joie de combattre, sa

raison d'être dans l'armée. Morose, désœuvré, sa pétulance envolée, il s'attachait aux pas de l'Empereur, qui se passait de ses avis. Derrière la berline impériale filaient les traîneaux de Berthier, Caulaincourt et de l'aide de camp de service. Tombée à dix mille fantassins et deux mille cavaliers, son artillerie au complet, la Garde l'accompagnait. Elle était immédiatement suivie du convoi des civils. Ces proies vulnérables, déjà cruellement éprouvées, n'encombreraient plus l'arrière-garde et bénéficieraient de la proximité dissuasive des grenadiers. La réputation de la Garde, la puissance émanant de ses colonnes, sombres vaisseaux sur la plaine enneigée, reconnaissables de loin à leur cohésion, à leur progression rythmée, régulière, à la haute taille de ses membres, rehaussée par le bonnet d'ourson, tout cela inspirait aux Cosaques une crainte teintée d'admiration. Ils réservaient leurs coups de pique aux troupes émiettées qu'ils sentaient flageolantes ou surprenaient en situation critique.

Selon le plan de marche fixé par l'Empereur, le lendemain, 15 novembre, s'ébranleraient d'abord le prince Eugène et le 4^e corps, chargé de pousser devant lui les isolés. Les incitations à réintégrer leurs bataillons, la distribution du ravitaillement ou les menaces de sanctions n'avaient guère diminué leur multitude. Pour certains, leur régiment n'existait plus, pour la majorité, courir chaque jour l'aventure pour son propre compte, toujours vers l'ouest, semblait encore la meilleure chance de revoir le pays. Le 16, leur emboîteraient le pas Davout et les dix mille hommes qui restaient au 1^{er} corps. Le maréchal était parvenu à conserver la quasi-totalité de son parc d'artillerie, mais la pénurie de munitions le rendait pour l'essentiel inutile. Il emmènerait seulement vingt-quatre canons, bien approvisionnés ; cent trois seraient neutralisés. Le 17, partirait enfin l'arrière-garde. Ney devrait préalablement faire sauter les charges de poudre noire placées par le génie sous les antiques remparts, détruire systématiquement ce qui pouvait être utile à l'ennemi et le retenir devant Smolensk le temps que tout fût accompli. Le maréchal Poniatowski n'avait plus avec lui que huit cents Polonais. Ils avaient quitté la ville avant tout le monde, à la demande de Napoléon, afin de regagner leur patrie au plus tôt. Y seraient levés de nouveaux contingents afin de contenir les Russes et préparer un retour en force. Pour faire bonne mesure, les mille Westphaliens encore dans les rangs, sur les vingt-cinq mille entrés en Russie en juin, s'étaient mis en colonne derrière eux sous le commandement du général Junot. Ensemble, loin devant, ils ouvraient la

route. Orcha, en Lituanie, la prochaine ville-étape approvisionnée, était à cent vingt kilomètres ; quatre jours de marche, trente pour le Niémen. Il faisait dix-neuf degrés en dessous de zéro.

Les Wurtembergeois, quelques centaines d'hommes de toutes armes, regroupés à Smolensk, partirent le même jour que la Garde. Quatre pièces de petit calibre constituaient toute l'artillerie emmenée par le lieutenant Faber du Faur. Il s'était un peu reposé, il avait même pu sortir son carnet à dessin et, près d'un feu, croquer des scènes représentant ses compagnons dans les ruines de Smolensk enneigée. Jakob Walter, rallié à ses compatriotes au bivouac, marchait parmi eux. Le lieutenant Danel, qui avait perdu le contact avec les ambulances, avait eu beaucoup de mal à passer les contrôles à la poterne. Mais, une fois dans la place, il retrouva les officiers de santé qui avaient pris soin de lui à Moscou. Toujours aveugle, mené par son ordonnance, il quitta la ville en leur compagnie, dans le convoi de la Garde. Le lieutenant Lyautey, sur son cheval dont il descendait périodiquement pour éviter de geler dans ses bottes, était en pointe avec sa batterie. Pour renforcer les attelages, les canonniers avaient été mis à pied et leurs montures sous le harnais. Chacun d'entre eux continuait de soigner l'animal auquel il était attaché. Louise Fusil, incitée à prendre de l'avance, était repartie dès le 10 novembre, mais sa calèche, où avait été installé un officier convalescent ami de son protecteur, se traînait du fait de l'épuisement des chevaux, près de crever. Elle fut bientôt immobilisée au bord du chemin, sous la menace des Cosaques. Le blessé, peu soucieux de lier son sort à celui de cette femme sans avenir, sentant le danger se rapprocher, reprit sa monture et la planta là, non sans embarquer la dernière miche de pain. Il faisait nuit. Des soldats français bivouaquaient à proximité de sa calèche, elle s'endormit dans ses fourrures et ses châles. Il lui restait de l'argent et un cocher suffisamment dégourdi pour leur procurer de nouveaux chevaux. Elle reprit ainsi son chemin, au milieu de la cohue des traînards qui l'avait rattrapée. Le commissaire des guerres Henri Beyle avait mis ses roues dans les traces de Louise Fusil le lendemain, 11 novembre, et l'avait rapidement dépassée. L'intendant général Pierre Daru lui avait donné mission d'acheter dans le secteur d'Orcha autant de vivres qu'il le pourrait pour nourrir l'armée quand elle se présenterait à l'étape. La calèche du jeune haut fonctionnaire, attelée à quatre chevaux, filait vers l'ouest. Elle ne contenait d'autre bagage que la redingote réchappée du coup de main des Cosaques avant Smolensk. Il avait

fait son deuil du manuscrit de son *Histoire de la peinture en Italie*. L'avoir perdu en des circonstances aussi extraordinaires serait une chose à raconter à Paris, s'il survivait.

Le 4^e régiment du colonel de Fézensac, pendant l'évacuation, était demeuré en protection devant Smolensk, à la barrière de Moscou. Les trois cents hommes encore à l'effectif furent renforcés par deux cents fantassins venus de France. Ces jeunes gens étaient déjà considérablement émoussés par la fatigue du voyage et la dureté de la saison. Il gela si fort dans la nuit du 14 au 15 novembre que les soldats des postes avancés commencèrent à faire défection. Ils seraient rentrés dans les maisons les plus proches si les officiers ne les avaient retenus et n'avaient organisé des rotations rapides afin de raccourcir l'exposition des sentinelles à la bise.

Les 15 et 16 novembre, les Russes disposèrent quelques canons sur les hauteurs pour tirer sur les rassemblements de troupes et soutenir leur propre infanterie. Elle avançait prudemment dans les faubourgs que leur disputaient les hommes de Ney. Le 17, après avoir transféré dans ses fourgons les ultimes subsistances des magasins de Smolensk, condition nécessaire au maintien des soldats dans les rangs, l'arrière-garde quitta la ville à son tour. Elle laissait derrière elle des hommes démoralisés, prostrés devant des feux, des femmes dépourvues de moyens de transport et beaucoup de blessés et de malades confiés à quelques médecins, et à la grâce de Dieu puisque les Russes avaient le même.

Tandis qu'il regardait tristement les canons de Davout alignés comme à la parade, tous neutralisés, abandonnés sous les remparts ouest, Fézensac entendit les premières déflagrations des mines. Il espérait que s'ensevelissaient sous les gravats des murailles ébréchées les pires heures de sa carrière, et qu'il ne lui restait plus désormais qu'à conduire à bon port les cinq cents Français confiés à son commandement. Il les observa en train de défiler. Chacun faisait son devoir, mais leur colonel s'émerveillait de leur fidélité au drapeau, alors que tant de leurs camarades s'étaient réfugiés dans la désertion, de leur fermeté au combat, quand la mort immédiate était préférable à la moindre blessure. Le plus dur était fait, pensait-il, en se promettant de les ramener chez eux. Quand le vacarme des explosions s'éteignit, que la poussière retomba sur la terre où Smolensk avait cessé d'être, il entendit loin devant, dans la direction d'Orcha, la rumeur sourde du canon.

OceanofPDF.com

Le laminoir de Krasnoïe

L'échelonnement des départs avait étiré l'armée sur soixante kilomètres, procession irrégulière avec des intervalles, des bouchons dans les côtes verglacées – montées pénibles, descentes périlleuses –, sans compter l'effilochement des troupes les plus affaiblies. Les Cosaques s'en étaient donné à cœur joie, à peu de frais. Ils faisaient glisser leurs petits canons sur la neige, se postaient sur un point haut d'où ils arrosaient la route. Il était rare que l'on soit en mesure de leur répliquer avec de l'artillerie, chaque ascension tuant de fatigue des chevaux et condamnant les pièces qu'ils tiraient, alors un détachement d'infanterie se dévouait et montait déloger les importuns. Tous se dérobaient avant d'être atteints. Leur cavalerie appliquait la même tactique opportuniste : des attaques éclair sur des groupes vulnérables dans le but de piller et décimer. Quelques coups de fusil, et ils disparaissaient aussi vite qu'apparus, pour retomber sur des traînards qui généralement ne portaient plus d'armes à feu, proies chétives dont les poches, le sac pouvaient receler des surprises. Ils les tuaient pour les voler plus aisément et, s'ils leur laissaient la vie, c'était pour les abandonner à des groupes de paysans qui les massacraient, parfois après les avoir torturés. Au cours d'un de ces raids furent perdus les fourgons transportant les trophées arrachés au Kremlin. Pour échapper aux Cosaques, les conducteurs fouettèrent leurs attelages et quittèrent la route au galop pour rouler sur la plaine uniformément blanche masquant un lac gelé. Il céda sous le poids, engloutissant dans un trou d'eau noire les armures, les armes anciennes, les œuvres d'art et la gigantesque croix d'Ivan. Le hasard lui avait donné pour écrin la vase d'un étang russe plutôt que le ciel de Paris.

Ce harcèlement, une longue haie de violences contre des files de convois dangereusement distendues, retardait la progression de l'armée, mais ne

l'empêchait pas. Les groupes ennemis très mobiles, en multipliant les frappes, agissaient à l'instinct, sans coordination. L'obstacle rencontré par l'avant-garde le 14 novembre au soir à Krasnoïe, quarante kilomètres après Smolensk, se révéla d'une autre nature. La formation française la plus avancée était le groupement de cavaliers démontés conduits par le général Sébastiani, chargé d'éclairer la route comme il le pouvait. Il eut la surprise en entrant dans la petite ville d'y trouver les Russes. Trop faible pour les en chasser, il se retrancha dans l'église après avoir envoyé un message à Napoléon : Miloradovitch était là, Koutouzov ne devait pas être loin. Le maigre bataillon de soldats italiens chargé de conserver l'étape avait été pris au gîte et désarmé quelques heures auparavant, après le passage de Poniatowski et de Junot. L'ennemi, en nombre, n'était pas venu pour une escarmouche. Il faudrait livrer bataille.

Napoléon reçut le message à mi-chemin de Smolensk et de Krasnoïe, à Korythnia, dans l'isba, la seule préservée, où avait été dressé son lit de camp. À l'aube du 15 novembre, il prit la tête de la Garde et se porta au secours de Sébastiani. Les Russes, dont il apercevait des éléments dispersés sur les hauteurs avoisinantes, points sombres dans le paysage décoloré, les laissèrent défiler et n'opposèrent qu'une faible résistance devant la ville, vite balayée par les lanciers polonais.

Konrad Walter s'était faufilé avec la symbolique division wurtembergeoise dans le sillage de l'élite. Ses canons ayant été neutralisés après épuisement des munitions, elle ne pouvait guère lui fournir d'appui. Le lieutenant Faber du Faur n'avait désormais d'autre emploi que survivre et continuer de remplir son carnet de croquis pris sur le vif. En bouclant sa malle pour la Russie, il savait que son coup de crayon trouverait là-bas des motifs extraordinaires. Il n'imaginait pas à quel point. Du côté de Krasnoïe, les blessés abandonnés, épaves rejetées sous les bouleaux dans l'épaisseur de la neige, près des voitures renversées, furent recueillis sur le papier à dessin.

Quand Napoléon fut dans Krasnoïe, que Sébastiani et ses hommes eurent quitté leur fortin improvisé, les colonnes ennemies couronnèrent soudain les collines, puis se coulèrent dans la vallée, quatre kilomètres avant la localité. À cet endroit, après le pont sur la Lassmina, un affluent du Dniepr, elle se resserre étroitement. Koutouzov avait tiré le verrou. Pour la première fois, la retraite était coupée, l'armée impériale, tronçonnée : l'Empereur et sa Garde

à l'ouest, à l'entrée de la Lituanie ; Eugène, Davout et Ney, à l'est, rejetés en terre russe.

La ville était un carrefour important. Que le feld-maréchal eût si facilement renoncé à la conserver confirmait à Napoléon qu'on hésitait toujours à l'affronter en personne, malgré l'évidence de son affaiblissement. Or, tous les renseignements convergeaient : Miloradovitch était là avec vingt mille hommes, et soixante mille se trouvaient autour de Koutouzov, à quelques heures de marche. La stratégie des Russes était incompréhensible.

Lorsque le 4^e corps se présenta le lendemain, 16 novembre, devant le défilé, son avant-garde se heurta au puissant dispositif posé par Miloradovitch sur l'itinéraire de la retraite. Le général d'Ornano et les quelques cavaliers qui essayèrent de forcer le passage en firent le cuisant constat. Ils refluèrent sous une grêle de balles vers le général Guillemillot. Ce dernier avait hâtivement mis en défense la formation de tête en y incorporant les isolés, refoulés par les Russes. Ils résistèrent jusqu'à ce que les deux divisions lancées à la rescousse par le prince Eugène les eussent dégagés. Elles ne parvinrent pas davantage à percer. Accablées de mitraille par les canons ennemis en position dominante, sabrées par une charge de cavalerie au moment où elles s'élançaient pour en neutraliser les batteries, elles durent se retirer, laissant sur le terrain des centaines de blessés et de tués. Un parlementaire ennemi, alléguant la capture de Napoléon et de la Garde, vint proposer au vice-roi de déposer les armes contre un traitement honorable. Il fut poliment renvoyé. La nuit d'hiver, propice au vaincu, tombait tôt. Elle déroba le 4^e corps à la vue de l'ennemi. Son chef en profita pour lui faire quitter la route et le faire glisser sans bruit sur sa droite. Français, Italiens, Polonais et Westphaliens, au culot, contournèrent par le nord le dispositif ennemi, tandis qu'à gauche, les mille hommes de la division Broussier, à peine l'effectif d'un régiment, trompaient l'adversaire par un feu nourri et fixaient son attention. La manœuvre réussit, mais l'unité sacrifiée fut presque anéantie.

Lorsque, un peu avant l'aube, le prince Eugène et le 4^e corps parvinrent à proximité de Krasnoïe, ils tombèrent sur un campement ami, des unités de la Jeune Garde qui, de leur côté, avaient livré bataille la nuit précédente. Le nombre des blessés, la fatigue des survivants pelotonnés autour des feux attestaient l'extrême brutalité de l'affrontement. Quelques heures plus tôt, à deux heures du matin, tandis que le 4^e corps s'appêtait à quitter Smolensk,

le général Roguet, sous les ordres de Mortier, conduisait grenadiers, chasseurs, tirailleurs et voltigeurs dans un assaut décidé par l'Empereur. Au moment d'entrer dans Krasnoïe, ce dernier avait aperçu les feux des Russes dangereusement rapprochés. Desserrer leur étreinte autour de la petite ville était indispensable. Mais il voulait surtout étriller cette infanterie russe qui pour la première fois depuis le début de la retraite pointait son nez. La Jeune Garde allait démentir les apparences en prouvant que les baïonnettes françaises restaient redoutables et que Koutouzov serait bien avisé de persister dans sa prudente circonspection.

On avait attendu la nuit. En compensant l'infériorité de l'artillerie et le faible nombre des assaillants, l'obscurité favoriserait la surprise, décuplerait la peur chez l'adversaire, y jetterait la panique, avec un peu de chance. Dans la colonne centrale, de la neige jusqu'aux genoux, le sergent Bourgogne avançait droit vers le camp adverse, tandis que deux autres colonnes, par un mouvement tournant, devaient le prendre en tenaille. Le silence était complet, mais sur la pâleur de la plaine, les mouvantes masses sombres ne pouvaient longtemps échapper aux sentinelles ennemies. Les premiers alertés eurent le temps d'utiliser leurs armes, de sorte que la fusillade et la mitraille clairsemèrent les rangs des Français. Pas assez pour les stopper, pas davantage pour les faire hésiter, même quand parurent, entièrement blanches sur leurs montures, les hautes silhouettes des cuirassiers russes. Ils hurlaient en brandissant leurs sabres, mais ce fut tout. Dès que les grenadiers eurent pénétré le campement et mis hors de combat les occupants les plus exposés, de gigantesques flammes s'élevèrent. Selon son usage, l'ennemi venait de mettre le feu aux deux villages sur lesquels il s'appuyait et à tous les bâtiments agricoles du périmètre. Les incendies illuminaient le champ de bataille et révélaient, à droite et à gauche, les deux autres colonnes d'attaque en train de se rabattre sur l'objectif.

Sur les défenseurs qui accouraient du fond du camp, les vagues d'assaillants se brisèrent, s'éparpillèrent en d'innombrables chocs où, dans la nuit, chaque individu défendait sa vie en s'efforçant de prendre celle de l'adversaire le plus proche. Au milieu des crépitements des brasiers, des détonations et des éclairs des tirs à bout portant, des éclats des baïonnettes, des plaintes des blessés, du halètement sauvage des lutteurs, des ordres hurlés, des cris d'alarme affolés par mille périls mortels, la mêlée roulait autant de drames que de combattants. Sur la neige étincelante, les ombres

s'agitaient frénétiquement dans un affrontement sans merci. Les deux partis se battaient en désespérés, les Russes parce que, surpris, ils avaient le dessous et ne pouvaient fuir, les Français parce qu'ils ne voyaient pas d'issue à leur longue pérégrination au cœur de l'horrible hiver. Quand les officiers voulurent accepter la reddition d'un groupe d'ennemis acculés dans une ferme en feu, ils ne purent se faire obéir. Tous moururent, abattus, asphyxiés ou brûlés. Un soldat de la compagnie de Bourgogne, la cuisse brisée, persuadé qu'il ne reverrait pas la France, s'était assis dans la neige fondant sous l'hémorragie et, dans cette position, ne cessait de tirer, recharger, tirer encore. Sa giberne vidée, il demanda des balles aux autres. Le jour se leva sur le terrain resté aux mains des Français. Un nombre considérable de cadavres jonchaient le sol piétiné, noirci, hérissé de débris, tourné en gadoue aux abords des ruines calcinées. Le gel intense ne masquait pas l'odeur de chair brûlée, de sang et de poudre. De la fumée s'élevait des ruines, sombres colonnes dans le brouillard.

Le général Roguet venait de rendre compte du succès de son attaque nocturne, sans dissimuler à l'Empereur l'étendue des pertes, lorsque le prince Eugène se présenta au grand état-major. La joie de son père adoptif fut d'autant plus vive qu'il n'espérait pas le voir de sitôt. Roguet l'avait informé que, si le camp avancé de l'armée russe avait été détruit, que tous ses occupants avaient été tués ou dispersés, ses positions devant la ville, à peine entamées, coupaient toujours en deux la retraite des Français. Le vice-roi le confirma en exposant comment, par ruse, l'armée d'Italie était parvenue à contourner l'obstacle et rejoindre la ville.

Rassuré sur le sort d'Eugène, Napoléon s'inquiétait pour Davout et Ney. Il se rendait compte qu'il avait commis une faute en programmant des départs échelonnés pour les différents corps. Miloradovitch n'aurait pu s'interposer si l'armée avait continué de marcher groupée. Cette erreur de débutant ne lui ressemblait pas. Le comportement des Russes le désorientait depuis le début de la campagne, au point de lui faire perdre ses repères et ses réflexes. La réalité, qu'il était accoutumé à distinguer, analyser et comprendre comme personne, avait pris la densité cotonneuse d'un lent cauchemar. Devant lui, l'ennemi avait d'abord fui sans cesse, lui glissant entre les doigts chaque fois qu'il croyait le saisir. Maintenant que les positions s'inversaient, Koutouzov laissait filer toutes les occasions de l'arrêter. Napoléon finissait par imaginer que les troupes du feld-maréchal

étaient aussi mal en point que les siennes. Le blizzard ne soufflait-il pas sur tous les êtres vivants la même neige, le même air glacé, et les nuits n'étaient-elles pas aussi longues pour toutes les âmes ?

La réputation du vainqueur d'Austerlitz, de Friedland et de cent batailles intimidait toujours ses adversaires. Koutouzov redoutait d'autant plus d'être battu qu'il entrevoyait la possibilité de vaincre sans subir les hasards du combat. Peut-être, à cette heure, n'avait-il pas encore mesuré sous tous ses aspects la situation désastreuse de l'armée française ? Deux journées seraient nécessaires pour que les forces intercalées entre l'avant-garde et Ney fussent réunies, ce qui laissait largement le temps au feld-maréchal d'arriver devant Krasnoïe et d'engager le fer avec des moyens très supérieurs. Il fallait vite prendre une résolution et, cette fois, la bonne. En tout cas, la moins mauvaise.

Napoléon appela au conseil les maréchaux présents à ses côtés : Berthier, Bessières, Mortier, Lefèvre. La position de l'armée était périlleuse, son éparpillement, son affaiblissement l'empêchaient de manœuvrer efficacement, tout le monde était d'accord là-dessus et il n'y avait désormais d'autre stratégie, si l'on osait habiller de ce mot la dure nécessité, que de s'extraire de Russie au plus vite. Dans ces conditions, attendre les 1^{er} et 3^e corps revenait à prolonger sur place les tortures conjuguées de la famine et du froid, au risque d'être submergé par l'ennemi et capturé. Pour éviter cette issue fatale, non seulement à l'expédition mais à l'Empire lui-même, il fallait poursuivre sans délai vers les magasins d'Orcha avec la Garde et le 4^e corps, conserver un temps d'avance sur Koutouzov, rejoindre Victor et Oudinot, avec eux passer la Berezina en force et rejoindre Vilna. Le bon sens, la raison d'État commandaient de confier Davout et Ney à la grâce de Dieu. Leurs chances de percer étaient infimes, pour ne pas dire nulles, d'autant que les prisonniers interrogés indiquaient que le gros de l'armée russe était tout près. Obligés de mettre bas les armes, ils seraient les premiers maréchaux de France tombés aux mains de l'ennemi. Cette perspective fut accueillie avec une telle répugnance que Napoléon ne balança pas davantage. On se battrait pour Davout et Ney, quoi qu'il en coûtât.

Le plan était simple. Au point du jour, le 17 novembre, la Garde ferait un demi-tour complet et sortirait de Krasnoïe en direction de Smolensk. Les troupes du maréchal Mortier, appuyées sur leur gauche par un peu de cavalerie, prendraient par le nord sur le plateau reconquis la veille et

pousseraient jusqu'à établir le contact avec Davout. La Vieille Garde, sur le même axe, remonterait la route de Smolensk. Le prince Eugène et le 4^e corps quitteraient Krasnoïe et tiendraient la route de l'ouest vers Liady, ville étape avant Orcha. Latour-Maubourg et ce qui restait de la réserve de cavalerie, mille deux cents chevaux, se posteraient sur cet itinéraire dont la conservation était impérative. En attaquant Miloradovitch par l'est, tandis que Davout frapperait à l'ouest, on contraindrait les Russes à s'écarter. Ney n'aurait plus qu'à s'engouffrer dans la brèche, à la suite du 1^{er} corps. Les messages demandant aux deux maréchaux de presser leur mouvement vers Krasnoïe étaient partis. Ses instructions dictées, Napoléon se retira en se frottant les mains. Il se coucha et s'endormit.

Le soleil était levé, le froid toujours aussi vif. L'Empereur descendit de sa calèche. Sa toque verte, au bord rabattu sur les oreilles, était maintenant aussi tristement connue dans les rangs de la Garde que le bicorné à cocarde remisé dans son étui depuis l'irruption de l'hiver. La victoire, la puissance et la gloire avaient fait éclipse en même temps que le petit chapeau noir. Napoléon regarda passer une compagnie – officiers, sous-officiers et soldats se redressaient devant lui en appuyant la cadence – puis se mit à marcher d'un pas aussi vigoureux sur leurs traces, tandis qu'en avant l'artillerie de la Garde aménageait ses emplacements. Les pans de sa pelisse balayaient la neige qu'il piquait du bout de sa canne en bouleau. Il dirigerait lui-même l'engagement de ses troupes. Bientôt on entendit, droit devant, la basse profonde du canon et le pétilllement de la fusillade. Davout était au contact.

Le maréchal, ayant rejeté d'un revers de main l'offre de reddition de Miloradovitch, avait disposé les quatre divisions du 1^{er} corps en autant de colonnes d'assaut et en avait pris la tête. L'insuffisance de son artillerie, la disparition quasi complète de sa cavalerie interdisaient tout raffinement tactique. Neuf mille fusils et des jambes pour avancer, les moyens disponibles dictaient la manœuvre : de la pointe des baïonnettes, en poussant de toute la masse avec ses hommes, il briserait le verrou posé par l'ennemi sur le pont et en travers du défilé, afin de s'ouvrir l'accès à Krasnoïe. Ils y parviendraient ou se feraient tuer, comme ceux de Broussier qui la nuit durant, pour permettre au 4^e corps de s'esquiver, avaient leurré Miloradovitch au prix de leur vie. Le brave général n'avait plus autour de lui que quatre cents hommes valides. Les autres étaient morts ou moribonds. Les

survivants prirent la file de la dernière chance derrière les régiments de Davout.

Le combat s'engagea de chaque côté, à distance. Les deux segments de l'armée française marchaient droit devant, l'un vers l'autre ; les Russes, depuis les hauteurs coiffées de leurs canons, les accablaient de boulets qui balayaient la route, d'obus qui explosaient dans les rangs, de mitraille qui criblait les chairs. L'artillerie de la Garde, répliquant avec précision, démontait des pièces adverses, mais ne pouvait répondre à suffisance et subissait des tirs elle aussi, avec de lourds dommages. Les Cosaques tournoyaient aux abords des carrés d'infanterie sans oser les aborder, tandis que les unités de cavalerie lourde russes demeuraient impassibles. Elles ne se mirent en branle que lorsque le maréchal Mortier lança le 1^{er} régiment des voltigeurs contre un quatuor de batteries particulièrement dangereux. Les reflets des casques des cuirassiers blancs vacillèrent. Quelques instants plus tard, ils fondaient sur les jeunes soldats. Leurs salves repoussèrent la charge une fois, deux fois. La troisième fois, dans les brèches creusées par deux canons amenés en renfort, les grands cavaliers pénétrèrent dans le dispositif. De leurs mains gelées, entortillées dans des chiffons, les voltigeurs maniaient trop lentement leurs fusils pour parer les coups et répliquer à la baïonnette. Ils furent hachés. Une poignée d'entre eux, hors d'haleine, parvinrent à rejoindre les lignes. Le sergent Bourgogne et ses camarades voyaient, impuissants, les cuirassiers appliquer lourdement le plat de leurs lames sur les épaules des prisonniers, dont le colonel du régiment, blessé, pour les entraîner vers la lisière d'un bois. Le 1^{er} régiment de voltigeurs de la Garde avait cessé d'exister.

Davout était passé. Au pas de course, soulevant la neige, ses divisions avaient défilé aussi vite qu'elles le pouvaient derrière les rangs de la Jeune Garde lacérés par les canons russes. Une longue théorie de corps assombrissait le corridor de l'échappée. Bourgogne et les survivants se replièrent à pas lents et en bon ordre dans Krasnoïe, laissant sur le terrain un grand nombre de camarades fauchés par la mitraille. Les blessés ne pouvant tenir sur leurs jambes suppliaient qu'on les emmenât, se traînaient sur la neige. Leurs appels ajoutaient à l'angoisse de la lutte une note déchirante qui hanterait les survivants longtemps après les derniers coups de fusil.

Tout ce qui restait de voitures, de bagages, de canons et de caissons au 1^{er} corps avait été abandonné à l'ennemi. Les soldats ne possédaient plus que

le contenu de leur sac, Davout les habits qu'il portait, ses pistolets et son épée. Les Cosaques avaient dû s'empoigner en fouillant ses équipements. Le plus chanceux, ou le plus fort, s'était emparé du bâton gainé de velours de soie bleu brodé d'aigles en fil d'or remis en 1804 au maréchal en même temps qu'un sénatus-consulte lui en conférait la dignité. Il en tirerait un bon prix à l'état-major de Koutouzov. La passion de piller, la crainte de rentrer bredouilles avaient détourné les Cosaques de leurs proies vivantes et permis aux Français de glisser entre les mains mal serrées de Miloradovitch. Mais les pertes causées par l'artillerie du tsar étaient énormes. Dans Krasnoïe, les adjudants dressèrent les états des effectifs sans pouvoir distinguer, parmi les manquants à l'appel, les débandés, les prisonniers, des morts et des blessés graves abandonnés sur le terrain. Ceux-là pouvaient être sept mille comme dix mille, on ne savait plus. Les survivants, de toute façon, pensaient n'avoir obtenu qu'un sursis et l'atroce privilège de marcher encore, d'avoir très froid, très faim, et d'en mourir un peu plus loin. De plus en plus d'hommes, y compris chez les officiers, regrettaient qu'une balle russe, d'un coup bien ajusté, ne les ait pas emportés dans l'au-delà, mettant un terme à leur calvaire.

Napoléon n'avait pas attendu plus que nécessaire. Dès qu'il avait eu l'assurance que Davout et une bonne partie du 1^{er} corps étaient sauvés, il avait fait volte-face vers l'ouest. Koutouzov pouvait aisément contourner Krasnoïe, le devancer et empêcher la jonction avec Victor et Oudinot. Il n'y avait pas une minute à perdre. À travers les collines, il roulait déjà vers Liady, suivi des vétérans de la Vieille Garde, quand le chef du 1^{er} corps remerciait Mortier des efforts fournis par ses hommes pour le tirer du piège.

L'instruction laissée à Davout par l'Empereur était d'attendre le ralliement de Ney avant d'abandonner Krasnoïe, puis, les 1^{er} et 3^e corps réunis, de forcer l'allure pour le rattraper au plus tôt. Il lui recommandait en même temps de rester lié à Mortier. Il ne voulait pas répéter l'erreur commise au départ de Smolensk, mais concentrer autour de lui toutes les forces françaises et alliées subsistant en Russie. L'état de son armée, sur lequel l'ennemi devait être maintenant parfaitement renseigné, allait encourager Koutouzov à secouer son apathie. Vaincre était désormais à sa portée et toute la science du plus grand capitaine des temps modernes n'y pourrait rien. Il était inconcevable que le feld-maréchal n'essayât pas. Il forcerait sa nature, surmonterait sa hantise d'un coup de génie de

l'étourdissant stratège. Napoléon avait hâte d'avoir à sa main la totalité de ses moyens pour parer les coups, saisir la chance et forcer le destin.

Mortier et la Jeune Garde avaient traversé Krasnoïe sans s'y arrêter. La ville était désormais tenue par les six mille rescapés du 1^{er} corps. Tandis qu'ils tiraillaient contre les Russes avancés jusqu'aux premières maisons et maintenaient ouverte l'issue ouest, Davout envoyait à intervalles rapprochés un de ses aides de camp en direction de l'est d'où Ney devait surgir. Ne le voyait-on pas venir ? Le maréchal espérait le bruit du combat signalant l'approche d'un camarade peu apprécié, mais dont il aurait aimé serrer la main en ces instants. Ne l'entendait-on pas ? Le temps passait, Mortier s'éloignait, la pression de l'ennemi s'accroissait. Il avait pointé des canons sur la route de Liady, qu'ils balayaient sporadiquement de leurs boulets. Bientôt, la retraite deviendrait impossible. Davout attendit jusqu'à l'extrême limite, puis finit par donner l'ordre d'évacuer. À la tombée du soir, entre chien et loup, les maigres divisions du 1^{er} corps, ne dépassant pas chacune l'effectif d'un régiment, quittèrent la ville. Nul ne savait où était le maréchal Ney.

Ney ressuscite à Orcha

L'Empereur s'assit en haut de la pente et, sur le derrière, se laissa couler jusqu'au bas de la côte. Il n'y avait pas moyen de faire autrement. Caulaincourt dans sa trace et tout l'état-major procédèrent de même, tandis que les cochers détournaient leurs attelages à la recherche d'un chemin praticable. Personne ne pouvait descendre la colline sur ses pieds tant la neige était damée, et comme vernissée par les passages répétés. Au moins lui avait-il la possibilité de s'équilibrer et de ralentir sa vitesse de ses mains gantées. Les soldats, encombrés du fusil et du havresac, dégringolaient plus qu'ils ne glissaient. Mais d'en haut, ils avaient vu Liady, dont les maisons fumaient paisiblement à l'approche du soir, ce mercredi 18 novembre. L'étape promettait les douceurs oubliées d'une soupe, d'un café, de quatre murs et d'un toit, au creux d'une vallée oubliée par la guerre.

Depuis Smolensk, l'immense plaine russe avait pris du relief. L'altitude de ces collines et plateaux boisés n'était pas impressionnante, mais pour des hommes et des bêtes harassés, à peine nourris, elle valait des montagnes. Le franchissement de chacune, par des routes rectilignes, coûtait des efforts démesurés, achevait les chevaux, auxquels ni les coups ni les cris ne pouvaient plus faire mettre un sabot devant l'autre. Au pied de chaque obstacle, à condition d'être assez fort pour découper la bête morte ou en arracher un morceau à d'autres affamés, on trouvait ainsi de quoi s'alimenter, tandis que les régiments attendaient leur tour de passer. Les feux étaient vite allumés si l'on parvenait à se procurer du combustible : bois sec des débris de voitures, caisses de munitions ou arbres morts retirés de la forêt la plus proche ; en dernier recours, bois vert chauffant peu, dont les opaques fumées tapissaient les poumons, noircissaient les visages et rougissaient les yeux. Il

fallait constamment surveiller de tous côtés. Dès que les Cosaques apercevaient des Français se gardant mal, ils fondaient sur eux.

Louise Fusil avait dû abandonner son véhicule avant Krasnoïe. Les chevaux n'en pouvaient plus. Elle était entrée à pied dans la ville, l'avait traversée, emportée par le flux des soldats et des civils. Le grand quartier général où se trouvaient ses protecteurs était parti avec l'Empereur, elle désespérait de le rattraper. Elle chemina un peu, puis s'abattit, découragée, vidée de toute énergie, transie. Assise sur un tas de neige, elle sentit son corps s'engourdir, perdit la sensation de la faim et du froid, sombra dans la torpeur, un état étrangement languide, comme au seuil d'un profond sommeil. Elle s'abandonnait à cette douceur, lâchait définitivement prise, lorsqu'on l'empoigna vigoureusement en lui enjoignant de se lever, de ne pas rester là. L'homme qui lui secouait le bras avec autorité portait l'uniforme bleu des médecins militaires. Ce quinquagénaire imposant, au visage plein, à la mine spirituelle, était René-Nicolas Desgenettes, le médecin en chef de la Grande Armée.

La comédienne revint tout à fait à elle dans la chaumière où l'avaient transportée des infirmiers. Elle était entourée d'officiers généraux et supérieurs qui consultaient une carte, notaient les ordres, venaient en prendre ou se réchauffaient près de l'âtre. Le plus âgé s'approcha, lui demanda avec un fort accent alsacien si elle se sentait mieux, tout en lui affirmant qu'elle revenait de loin et qu'on avait pris soin d'elle juste à temps. Desgenettes lui avait frictionné le visage et les mains avec de la neige tout en interdisant de la rapprocher du feu, au risque de provoquer la gangrène par un soudain réchauffement des membres gelés. Louise Fusil se trouvait au milieu de l'état-major de la Vieille Garde. Le militaire âgé qui venait de lui parler et lui tendait maintenant une tasse de café bouillant était le maréchal Lefèvre, son chef. Lorsqu'ils reprirent la route, il lui fit une place dans sa calèche.

Liady était intacte. C'était miracle que la bourgade rurale, tout en bois, aux rues agréables, bien tenues, ait jusqu'alors échappé aux ravages des opérations militaires. Les premiers arrivés virent même, chose inédite depuis le début de la campagne, spectacle inouï, des poules et des canards vaquer dans les cours des fermes. On acheta aux habitants, des juifs pour la plupart, tout ce qui était comestible et la Garde se serra dans les tièdes maisons en rondins. Mortier, puis Davout la rejoignirent peu après. La température

remonta pendant la nuit. Il tomba alors une neige fondue particulièrement pénible pour les hommes sans abri.

L'étape du lendemain, vers Orcha, s'enlisa dans la gadoue. Elle aspirait les souliers, les pénétrait, alourdissait les pas, mais les chevaux, qui ne tenaient pas sur la glace avec leurs fers impossibles à arracher faute d'outils adaptés, s'en trouvaient mieux. Napoléon, un bâton à la main, y enfonçait ses bottes. Il lui arrivait de plus en plus souvent de cheminer au pas de ses soldats. Cela ranimait un peu leur moral, très bas depuis les hécatombes de Krasnoïe. La Jeune Garde y avait perdu la moitié de l'effectif monté au combat.

L'Empereur fit halte à Doubrowna, sur le Dniepr, trente kilomètres après Liady, où il fut hébergé dans la résidence d'agrément de la princesse Lubomirska, une aristocrate polonaise. La demeure, richement décorée, n'avait pas souffert. Dans la journée, de la boue sous la taie charbonneuse d'un ciel d'hiver ; au soir, le luxe à la lueur des flambeaux. On n'avait toujours aucune nouvelle de Ney. Davout n'en pouvait donner, beaucoup d'officiers le lui reprochaient à mi-voix. L'intrépide maréchal aux cheveux roux qui se démenait pour la sauvegarde de tous faisait déjà figure de héros, alors que l'inimitié bien connue du vainqueur d'Auerstaedt à l'encontre de son camarade d'infortune nourrissait les soupçons : il aurait fait évacuer Krasnoïe par le 1^{er} corps trop précipitamment et sans prévenir l'arrière-garde. On le commentait d'autant plus amèrement au grand quartier général que Davout n'y paraissait presque plus et qu'on attribuait la discrétion actuelle de l'armée russe à son acharnement sur Ney. Son sacrifice la retenait. Napoléon laissait dire. Pendant que les membres de son entourage, Berthier en tête, accablaient Davout, ils ne mettaient pas en cause la faute tactique qui avait provoqué l'isolement des différents corps et leur décimation. L'Empereur, très discret sur ce point, ne cachait pas combien l'absence de Ney le préoccupait. Il ne cessait de s'enquérir de lui et, penché sur les cartes, supputait ses chances de trouver le trou d'aiguille par où filer. Il avait parfaitement conscience qu'en pressant la marche de l'armée, il avait condamné son lieutenant. Seul un miracle pouvait les sauver, lui et les hommes du 3^e corps. Le sommeil, cette nuit-là, lui vint moins facilement.

Avant de se coucher, il avait appris par surcroît que Minsk, avec ses magasins regorgeant de vivres et de fournitures, ses hôpitaux remplis de milliers de blessés français et alliés, venait d'être reprise par l'amiral

Tchitchakov. Le général Schwarzenberg n'avait même pas essayé de retarder les soixante mille combattants de l'armée de l'ouest russe. Dédaignant ses instructions, il avait fait reculer ses trente mille Autrichiens sous prétexte de défendre le grand-duché de Varsovie, obligeant du même coup la petite garnison du général polonais Bronikowski à se replier vers le nord pour éviter la capture dans la ville. Elle faisait route vers le général Dombrowski, chargé de tenir avec quatre mille hommes le pont de Borissov sur la Berezina. Les Russes, rassurés sur leur flanc gauche, ne manqueraient pas de converger rapidement vers cette rivière, à soixante-quinze kilomètres de Minsk. L'amiral y ferait jonction avec Wittgenstein descendant du nord, et tous deux l'attendraient là avec quatre-vingt-dix mille hommes. Les options stratégiques se réduisaient comme peau de chagrin. Tout se jouerait sur l'affluent du Dniepr, encore à cent trente kilomètres. À trois heures du matin, Napoléon se leva pour dicter deux dépêches. À Oudinot, il ordonnait de foncer plein sud avec le 2^e corps, comprenant la division de cuirassiers du général Doumerc, et ses cent canons, de rejoindre les deux généraux polonais et, avec eux, d'empêcher à tout prix Tchitchakov de s'emparer du pont de Borissov. À Victor et son 9^e corps, il demanda de faire écran devant Wittgenstein, afin de retarder sa descente vers la Berezina et, par ses manœuvres, de lui faire accroire que l'Empereur se dirigeait vers lui, au nord-ouest, pour l'affronter.

Le rapport de force lui serait à coup sûr défavorable, mais ce n'était pas ce qui le troublait le plus. L'attitude de l'Autriche, sa principale alliée dans cette campagne, lui paraissait de plus en plus douteuse. Non seulement Schwarzenberg évitait de se frotter aux Russes, mais il les fuyait au point de mettre en danger l'armée impériale. Il ne voulait pas croire à la défection du père de Marie-Louise, et, en traversant à grandes enjambées les salons à la française du beau château, tempêtait contre le général autrichien, sa pusillanimité, son attentisme, son absence de vision stratégique. Il se reprochait d'avoir cajolé ce militaire sans envergure, de lui avoir accordé un trop grand crédit, de l'avoir honoré de son amitié. Son beau-père était mal servi. À son habitude, il s'enfonçait dans l'invective pour ne pas s'obliger à la lucidité et reconnaître que si l'Autriche ne l'avait guère secondé dans son entreprise, c'était sans doute parce qu'elle ne le voulait pas.

La Vieille Garde entourait l'Empereur dans la petite ville étape, tandis que le sergent Bourgogne et sa division avaient été contraints de bivouaquer

en rase campagne. Tout ce qui demeurait de l'armée sortie de Moscou, sauf le 3^e corps, campait là. Il y avait des feux partout, à des kilomètres à la ronde. Leurs lueurs et celles des villages incendiés faisaient rougeoyer le ciel bas. Les températures étaient redevenues négatives au coucher du soleil. Avec une douzaine de sous-officiers de son régiment, Bourgogne avait repéré une grange où se protéger du vent. Ils y eurent à peine posé leur fouragement que son toit était désassemblé par de plus démunis : le chaume pour nourrir les chevaux, la poutrelle pour alimenter les feux. À proximité se trouvait une église déjà occupée par des troupiers débandés, allemands, italiens et français. Se prévalant de leur grade et soutenus par leurs propres hommes, fusils chargés, Bourgogne et ses camarades les contraignirent à vider les lieux. Le lendemain, en reprenant le sac, ils en retrouvèrent un certain nombre plus loin, couchés sous un voile de neige, saisis par la mort dans leur quête d'un nouvel abri. Ils passèrent en silence devant les cadavres, sans se regarder. Les cœurs pouvaient encore s'endurcir. On se disait, en plaisantant sinistrement, qu'étant donné l'extinction rapide des chevaux, il faudrait bientôt se rabattre sur la chair humaine.

Commencée à l'aurore le 19 novembre, une courte randonnée conduisit Napoléon à Orcha, atteinte à l'heure du déjeuner. Il s'établit avec le grand état-major au couvent des jésuites. La petite ville, où le Dniepr infléchissait son cours large et rapide vers le sud, avait une garnison composée majoritairement de soldats italiens, dont beaucoup de convalescents et des traînards des marches de l'été, issus de toutes les unités, rassemblés et retenus là. Dans cet amalgame d'uniformes multicolores, mais propres et bien tenus, on remarqua ceux de gendarmes venus de France. Le gouverneur de la place était le général Jomini, un Suisse apprécié de l'Empereur pour ses talents de stratège et de théoricien militaire, secondé dans son administration par un sous-préfet polonais. Napoléon visita en leur compagnie les travaux de fortification réalisés depuis le mois d'août. Régnait derrière ces retranchements un ordre militaire qui contrastait avec le délabrement des colonnes ralliant la place dans le sillage de l'Empereur. Les gendarmes avaient à peine reconnu le maréchal Davout, blanc de neige, une tête de déterré sous son bicorn. Une saison à peine séparait les occupants des arrivants, et ils étaient les uns aux autres comme deux époques lointaines, deux continents brusquement rapprochés.

Accoutumés à sombrer de déception en déconvenue dans une interminable spirale de désespoir, les soldats s'étonnèrent d'être attendus dans cette modeste halte par des magasins aux stocks de fourrage, de denrées et de munitions diligemment amassés et soigneusement conservés. Loin de la hideuse gabegie de Smolensk, elles leur furent distribuées exactement et méthodiquement. Les survivants étaient de toute façon trop faibles pour se battre. Daru, qui avait le compliment rare, félicita son cousin de Grenoble, Henri Beyle, pour l'efficacité dont il avait fait preuve. Le commissaire des guerres débutant, nourri de pain noir, la redingote roussie par les feux de camp et poreuse au vent glacial, s'était multiplié pour remplir sa mission et dénicher du ravitaillement. On n'aurait jamais imaginé ce gros garçon aux poches pleines de romans, amoureux de l'Italie, de sa civilisation et de ses chanteuses, capable d'un zèle aussi efficace en de telles circonstances. Il fut si chaleureusement loué qu'il parut au jeune fonctionnaire que son élévation au rang de baron de l'Empire n'était désormais qu'une question de procédure. Napoléon fut également satisfait de trouver intact un petit parc d'artillerie, quarante canons en bon état de fonctionnement. Une partie fut attribuée au 4^e corps, ce qui permit au colonel Griois de reconstituer deux batteries en ralliant ses artilleurs. Au grand regret du général Eblé, commandant en chef des équipages de pont, on brûla les soixante bateaux stockés là par le génie grâce auxquels avait été enjambé le Niémen en juin. Les bêtes affectées à leur transport furent réparties entre les différents corps, en même temps que cinq cents petits chevaux du pays acquis dans les fermes des environs. Griois en récupéra une partie. Le prévoyant et têtu officier mosellan fit charger dans des fourgons les agrès et outils destinés à l'assemblage de madriers et de planches. Cela pourrait toujours servir.

La température était remontée au-dessus de zéro, des militaires fumaient la pipe dans les rues boueuses. Un certain nombre de soldats isolés, filtrés devant le pont sur le Dniepr par le détachement de gendarmes d'élite récemment arrivé, avaient réintégré leurs compagnies pour percevoir une ration. On en avait profité pour leur faire reprendre des fusils neufs tirés de l'armurerie. Mais rapidement le poste de contrôle avait été débordé, submergé par une avalanche de traînards. Les gendarmes, éberlués, écœurés, avaient baissé les bras. Le lieutenant Lyautey, ayant perdu chevaux et bagages dans la confusion d'un coup de main des Cosaques avant Krasnoïe, avait racheté une monture harnachée, deux couvertures, un peu de linge, une

paire de chaussures, et récupéré un bidet lituanien pour les transporter. Pendant quelques heures, on aurait presque imaginé la fin du cauchemar, s'il n'y avait eu encore cinq journées de marche jusqu'à la Berezina. Cet intermède réconfortant permit de songer au malheur des autres et de s'inquiéter de leur sort. On n'avait toujours pas de nouvelles de Ney et des combattants de l'arrière-garde.

La petite ville pouvait soutenir un siège, mais en aucun cas abriter une armée et en arrêter une autre. Cette hypothèse ne fut pas même envisagée. Bien beau déjà que les soldats aient pu garnir leur musette de biscuit et de riz, et leurs gibernes de cartouches sèches. Il faudrait bientôt se battre sur la Berezina, et plus l'on tarderait, plus dense se dresserait le barrage adverse. L'Empereur serait parti aussitôt si ne l'avait tenaillé l'espoir de voir Ney resurgir. Perdre un maréchal de France... par sa faute... Impatient, tourmenté, il faisait les cent pas, passant d'une pièce à l'autre, guettant l'arrivée d'un message. Le 20 novembre après-midi, tristement, il se décida à quitter Orcha, accompagné des chasseurs de la Garde. Il avait fait brûler tous ses papiers, dont sa correspondance militaire, et une partie de ses effets. Étaient montées en même temps dans le ciel la fumée des bûchers où flambaient des centaines de voitures. Toutes celles qui n'étaient pas utiles à l'artillerie ou au transport des civils furent ainsi détruites et leurs chevaux réaffectés au trait des caissons et canons. Ainsi avaient procédé les Grecs de Xénophon pour s'alléger et remonter leur cavalerie pendant l'Anabase, l'expédition et la légendaire retraite des Dix Mille à travers l'empire perse. Sur ordre de Napoléon, un seul fourgon pour lui-même et autant pour chacun de ses maréchaux furent épargnés.

Sa calèche n'alla pas loin. À quinze kilomètres à peine, elle s'arrêta devant un manoir isolé, Baranoui. Il était en train de dîner avec Berthier et Rapp dans sa salle à manger lorsqu'un aide de camp fut introduit pour lui annoncer que Ney et le 3^e corps venaient de rejoindre Orcha. De la détresse de l'armée, de sa situation quasiment désespérée, tout fut oublié en un instant. Il semblait que le maréchal revînt d'entre les morts, que le miracle espéré se fût produit. La nuée venait de s'ouvrir et son étoile réapparaissait. Il n'avait pas éprouvé de plus grande joie depuis le début de cette funeste campagne de Russie, un sentiment plus intense, plus profond même que la bouffée d'orgueil lorsqu'il était entré dans le palais des tsars. À la table de ce modeste couvent, il entendait avec bonheur les membres de son état-major

s'exclamer, se congratuler sans retenue dans les pièces voisines. Ce bruit lui était plus doux que le son de ses bottes sous les voûtes pourpres du Kremlin. Ce sacré gaillard de Ney avait joué un bon tour aux Russes. On sut comment le lendemain matin.

Sorti comme prescrit le 17 novembre de Smolensk, Ney était arrivé au soir à mi-chemin de Krasnoïe, d'où provenait le bruit de la canonnade. Il savait Davout aux prises avec les Russes, mais il ignorait que le 1^{er} corps quittait à ce moment-là la ville et que Miloradovitch avait préféré capturer l'arrière-garde française et son chef plutôt que de poursuivre Napoléon. Le 18 au matin, la division Ricard, détachée du 1^{er} corps pour renforcer le 3^e dans sa mission de retardement, marchait devant. Aveuglée par un épais brouillard, elle donna en plein dans le dispositif déployé par les Russes, subit ses tirs de plein fouet et y perdit une grande partie de son monde. Lorsque Ney survint, pensant toujours que Davout était derrière le barrage ennemi, il organisa ses colonnes de façon à passer en force comme ses devanciers. La division à laquelle appartenait le 4^e régiment du colonel de Fézensac allait en tête.

Napoléon étant loin, l'ennemi ne se laissa pas impressionner par ces cinq mille Français. Le bombardement et la fusillade, de face et en écharpe, bloquèrent toutes leurs tentatives. Au bout d'un quart d'heure, le maréchal replia les rescapés. Le 4^e de ligne ne comptait plus que deux cents fusils, la 2^e division n'existait plus. Tout le courage des hommes ne pourrait rien contre les lignes russes : plusieurs dizaines de milliers de combattants et des canons par centaines, à en juger par la densité des tirs et les masses humaines aperçues devant le défilé et autour de celui-ci. Miloradovitch, qui ne doutait pas de l'issue de l'affaire tant était considérable la disproportion des forces, ne tenta rien. Magnanime, il donnait aux Français le temps de méditer sur leur faiblesse, d'éprouver dans toute sa noire profondeur le sentiment d'abandon avant de se résoudre à l'inéluctable capitulation. Il les laissait mijoter ; la patience épargnerait le sang.

Dans la soirée, un parlementaire vint proposer à Ney, avec moult louanges sur sa bravoure et celle de ses soldats, assorties de chiffres impressionnants sur les effectifs prêts à les écraser, de déposer les armes contre l'assurance d'un traitement honorable. Le maréchal retint l'officier russe au prétexte de réfléchir à sa réponse. Elle était prise. Il ne se rendrait pas et se donnait seulement un peu de temps pour préparer la dérobade de ses

troupes à la faveur de la nuit. Il baladerait le parlementaire afin qu'il ne pût informer Miloradovitch sur la situation réelle du camp français. Son plan était de contourner l'armée russe et Krasnoïe par le nord, en quittant la rive gauche du Dniepr pour prendre pied sur sa rive droite. Ayant mis le fleuve entre lui et l'ennemi, il rallierait à marches forcées Orcha, à soixante kilomètres de là, pour retrouver l'Empereur et toute l'armée. À un aide de camp qui lui fit remarquer que la glace sur le fleuve n'était sans doute pas encore assez ferme pour en permettre le franchissement, il répliqua qu'elle le serait, et que, de toute façon, on se débrouillerait. Au signal chuchoté, quatre mille soldats se levèrent, secouèrent leurs capotes et leurs couvertures, puis se mirent en route dans le silence de la neige et sous le ciel obscur. Les hommes à bout de forces restèrent assis près des camarades hors de combat à entretenir les feux, en attendant les Russes.

Il fallut effectivement se débrouiller, sans guide, avec des cartes approximatives. La nuit était complète, l'ennemi sourd et aveugle. Ney n'y voyait guère plus. On suivit à travers les champs de neige, derrière les rideaux de bouleaux, le cours d'un ruisseau figé dont le tracé hésitant conduisait probablement au Dniepr. Les éclaireurs le trouvèrent en effet, près d'un village déserté. La glace qui le couvrait était suffisamment consistante en certains endroits pour autoriser la traversée à pied d'un bord à l'autre, avec précaution, en jetant des planches sur les parties douteuses. Les hommes passèrent, un petit nombre de chevaux aussi. Les canons et les voitures restèrent échoués sur la berge, avec eux les blessés exténués. Ney ne se retournait pas.

Sur la rive droite, le premier village rencontré dans la nuit était rempli de Cosaques assoupis. Ils se réveillèrent prisonniers, leurs chevaux saisis. À l'aube du 19 novembre, deux autres villages apparurent. Les Français en fouillaient les maisons à la recherche de nourriture et s'étaient mis à table lorsque l'on cria de toutes les issues « Aux armes ! ». Les Cosaques cette fois étaient en foule. C'étaient ceux du Don, conduits par le redoutable Platov, leur meilleur général. Formés en bandes aptes à manœuvrer collectivement, ils étaient accompagnés de pièces sur traîneaux. Les tirailleurs les continrent tandis que les colonnes se constituaient pour marcher en se défendant. Toute la journée, les balles et les boulets éclaircirent les carrés français, tandis que Ney, sans s'émouvoir, inlassablement, faisait presser le pas, obligeait les

isolés, à grands coups de gueule, sous la menace au besoin, à ramasser un fusil et participer à la réplique.

Au soir, le dispositif ennemi était devenu si dense qu'il obligea le 3^e corps à quitter la route et à chercher le salut en se rapprochant du fleuve, le long des bois qui le bordaient. Fézensac et ses fantassins étaient chargés de progresser en les ratissant pour parer de ce côté l'activité de la cavalerie russe. La mission fut si bien remplie qu'au milieu de la nuit les échanges de coups de feu à bout portant, à travers les rideaux d'arbres, les fourrés, sous les branches où s'amplifiait en terribles échos le bruit des détonations, avaient réduit de moitié le reliquat de son régiment. Sous cette couverture, le 3^e corps, s'était éloigné. Les bottes pleines d'eau froide, titubant dans la neige sous le ciel ténébreux, avec pour seule boussole le fleuve immobile, le jeune colonel s'efforçait de le rattraper en soutenant le moral de sa petite troupe épuisée, terrifiée par le combat à l'aveugle en sous-bois, ébranlée par ses pertes, bouleversée par l'abandon des camarades blessés. Quand il réintégra le corps à l'aube, le 4^e régiment ne comptait plus qu'une centaine de combattants.

Même épreuve le lendemain matin : la progression sous le feu, dans les champs lourds de neige, le ventre creux, la tête bourdonnante, une lassitude immense pour les marcheurs privés de sommeil, sous le soleil qui les révélait, au milieu des Cosaques. Les étourdissants cavaliers les harcelaient, les poursuivaient de leurs petits canons mobiles, exaspérés de ne pouvoir stopper que les morts et les blessés étendus dans les traces de leurs camarades qui s'éloignaient sans fuir.

À midi, le 20 novembre, à l'approche d'Orcha, Michel Ney et ses hommes, terrassés par la fatigue, s'arrêtèrent dans un village avec l'intention d'y résister à outrance en attendant des secours ou la tombée de la nuit. Le maréchal avait envoyé vers l'Empereur un officier polonais afin de signaler son approche, sa position et l'activité de l'ennemi. À neuf heures du soir, il donna le signal du départ. Une heure plus tard, ses éclaireurs distinguèrent dans la pénombre le mouvement d'une troupe. Ils s'approchèrent. On parlait français. Une division du 4^e corps emmenée par le prince Eugène avait trouvé le courage de revenir en arrière, dans la nuit, à la rencontre des évadés. On s'étreignit en exultant. Au soulagement d'avoir conservé la vie, d'avoir échappé à la capture, se mêlait l'orgueil de l'exploit accompli à travers mille souffrances, un fait unique dans les annales de l'Empire,

l'Anabase renouvelée à travers les forêts pétrifiées par le givre. Les hommes du 3^e corps et leur chef furent fêtés en héros par toute l'armée, mieux que ne l'avaient jamais été les auteurs d'une grande victoire. Quand Ney, son visage sanguin illuminé par une inédite barbe rousse, eut recueilli les félicitations enthousiastes de l'état-major, les compliments chaleureux de l'Empereur, quand ses soldats eurent mangé les dernières et très maigres réserves des magasins d'Orcha, quand ils eurent réchauffé et délassé leurs membres engourdis, on se compta. Mille deux cents à peine étaient parvenus à rompre l'encerclement. Un sur cinq. Les autres étaient morts, mourants ou captifs à la merci de la vengeance de leurs gardiens. Les moins infortunés rejoignaient les faméliques et grelottants troupeaux poussés à coups de piques et de crosses vers l'intérieur de la Russie.

Après s'être assuré du ravitaillement et du logement de ses hommes dans des maisons du faubourg, Fézensac s'était enfin abandonné au sommeil. Il avait reçu sa part des félicitations. Sa manière de servir, de tenir et conduire son unité dans des circonstances aussi terribles avait confirmé le bien-fondé de sa promotion en septembre, à 28 ans seulement. Un des deux seuls colonels survivants du 3^e corps, il avait eu de la chance, mais, songeant aux disparus, ne parvenait pas à s'en réjouir. Le comte Raymond Aimery de Montesquiou de Fézensac ne savait pas s'il aurait eu le cran d'un de ses sergents qui, la jambe fracassée par une balle de carabine, avait tendu son sac à ses camarades en leur disant stoïquement : « Voilà un homme perdu ; prenez mon sac, vous en profiterez », puis s'était couché dans la neige pour mourir. Il ne connaissait pas son nom.

Un rai de lumière sur la Berezina

Le temps s'était radouci. Les piétons pataugeaient dans une boue grasse où se perdaient les chaussures, des vestiges de cuir racornis par l'humidité, coupés par la glace, brûlés par la neige et les feux de bivouac. Il fallait les attacher aux jambes avec des bandes d'étoffe, de la ficelle, des lanières périodiquement renouvelées. La clochardisation des troupes, même dans la Garde, en tout cas dans la Jeune Garde, était très prononcée. Beaucoup tombaient malades : toux, fièvre, diarrhée, engelures, extrémités gelées... Cinquante mille hommes, précédés ou suivis des véhicules des civils qui n'avaient pas encore été obligés de renoncer, s'étiraient en une longue cohorte quinteuse. Elle allait, sombre, obstinée, à travers la plaine, sur la route très large entre forêts de sapins et bois de bouleaux gouttelant sous la pluie et la neige fondue. La foule avait perdu les couleurs de carnaval revêtues aux premiers froids. Les riches étoffes de Moscou et des comptoirs d'Asie, les chasubles et étoles brodées du clergé orthodoxe revêtues par les guerriers deux semaines plus tôt, maintenant sordides haillons sur les uniformes ruinés, ne prêtaient plus à sourire. Une armée encore, mais de gueux souffrant mille maux.

La moitié des militaires seulement s'étaient rassemblés autour de leurs drapeaux au départ d'Orcha, le 21 novembre, avec une centaine de canons approvisionnés et un reliquat de cavalerie. Les autres, n'ayant conservé que le sabre ou la baïonnette qui leur servait à tailler la viande de cheval et à défendre leur pitance, vadrouillaient à l'avant ou sur les flancs, parfois en petits groupes opportunistes, à la recherche de nourriture ou d'un toit le soir venu. Ils ne parvenaient pas toujours à éviter les Cosaques et les groupes de paysans fanatisés rôdant alentour. Les maraudeurs munis de leurs fusils ne les employaient qu'à des fins personnelles, contre des cavaliers ennemis,

éventuellement pour intimider leurs compatriotes s'ils y trouvaient intérêt. À Orcha, Napoléon avait donné instruction de fusiller les soldats qui quitteraient leur unité ou ne la réintégreraient pas. Publiée au son du tambour par trois colonels à travers la masse, armée ou non, elle resta lettre morte ; on n'aurait pas trouvé assez d'hommes pour l'appliquer, d'autant que le pays traversé n'avait pas encore été saccagé. Il y avait plus d'avantages à l'explorer avec les premiers qu'à espérer, en restant au sein de son unité, la très hypothétique distribution de rations par les fourriers. Les défections continuaient. En queue de la lugubre caravane, le maréchal Davout, en disgrâce, assurait l'arrière-garde à la place du 3^e corps, exténué par son incroyable autant qu'effroyable randonnée. Il renouait avec la tâche la plus ingrate : pousser devant lui les moins vigoureux, traînards ou civils, et laisser à l'improbable miséricorde des Cosaques les malheureux arrivés au terme de toute résistance. Derrière lui montaient les fumées noires des villages incendiés. Les attardés et accidentés sur le bord de la route, quand ils apercevaient ces sinistres panaches sous le ciel de plomb, comprenaient que le bataillon de la dernière chance allait passer et piochaient dans un reliquat de volonté et d'énergie pour s'y accrocher. L'armée russe ne se montrait plus. Elle se réservait manifestement pour d'autres objectifs que les quatre symboliques divisions de Davout, réduites ensemble à l'effectif d'un régiment. Les gradés y étaient désormais presque aussi nombreux que les soldats à commander.

Napoléon, entouré de la Vieille Garde, trois mille cinq cents briscards toujours alertes et disciplinés, bénéficiant de toutes les priorités sur le ravitaillement et l'hébergement, avait pris les devants. Le 21 novembre il était à Kamienska. Le 22 au matin, il venait d'atteindre Toloheczin, l'un des rares bourgs non brûlés, à quatre-vingts kilomètres de Borissov, lorsqu'une dépêche urgente lui fut communiquée. Il descendit de cheval, chaussa ses lunettes. L'ayant lue, sans rien dire, il s'approcha machinalement d'un feu qu'on venait d'allumer, y médita un instant, le regard perdu dans les flammes, puis se dirigea de son pas rapide vers une isba voisine en demandant à ses proches de l'y rejoindre.

Les cartes furent déployées sur la table de la maison du paysan. Le pont de Borissov, à deux journées de marche, était aux mains des Russes depuis la veille au soir. Bronikowski et ses huit cents combattants avaient lutté opiniâtement toute la journée dans les rues de la ville contre l'avant-garde

de Tchitchakov, avant de succomber sous le nombre. Les survivants s'étaient repliés sur la rive gauche sans avoir eu le temps de détruire le long chemin de bois, six cents mètres sur pilotis, qui enjambait la rivière et ses berges marécageuses. Aucune disposition n'avait été préalablement prise pour s'assurer que l'ennemi n'en aurait pas l'usage et, pour d'obscures raisons, les troupes de Dombrowski n'avaient pas contribué à sa défense. Les deux généraux polonais ne s'entendaient pas. Comble d'ironie, les unités russes qui venaient de lui enlever le pont étaient emmenées par un émigré français, le comte Charles de Lambert, grièvement blessé dans l'affaire.

La porte de sortie vers laquelle l'armée cheminait depuis trois semaines était claquée au nez de Napoléon à la veille d'y parvenir. Il accusa le coup. Le tracé hésitant de la Berezina, son cours méandreux se tortillant du nord vers le sud, arrêta son index sur la carte. Son armée, son destin butaient sur cette insignifiante rivière, ce minable affluent du Dniepr. Un mince trait d'encre. Au fond de la nasse dont l'Empereur suivait l'irritant contour, Koutouzov, qui ne se pressait guère, n'aurait qu'à se baisser pour cueillir sans peine le gros poisson à demi asphyxié. On devait jubiler dans son état-major. Napoléon ne s'attarda pas sur cette pensée. Toute son imagination explorait la vallée spongieuse, courait d'un point à l'autre, cherchait une ouverture sur ce morne horizon où glissait la Berezina. Campé derrière elle et ses marais, le corps de l'amiral russe l'attendait, et ses artificiers prêts à faire sauter le pont dès que l'ombre d'un soldat français approcherait. Décidément, murmura-t-il, il n'avait pas de chance avec la marine.

Murat, Eugène et Berthier étaient penchés sur la carte qui ne leur évoquait rien, ne leur inspirait rien que le regret d'avoir vu anéantir à Orcha les soixante bateaux-ponts sur lesquels les cinq cent mille combattants et les six cents canons de la Grande Armée avaient franchi le Dniepr en juin. Ils n'étaient pas loin de penser que cette fois il n'y aurait pas d'échappatoire, que c'était fichu. Jomini, lui, était entré en campagne dans ce secteur et avait eu le temps d'étudier la région pendant l'automne. Les dessins de la carte lui montraient des paysages, de l'eau, des villages, des réalités connues. À l'invitation de l'Empereur, le général suisse déplaça sa main sur le papier. Il était impossible d'enjamber la rivière en aval de Borissov, à cause des marais qui de part et d'autre élargissaient considérablement l'obstacle. Cet inconvénient était moindre en amont. Il fallait tenter de passer là, tout droit – il désigna le secteur au-dessus de Borissov –, puis continuer sur sa lancée

jusqu'à Vilna. Napoléon regardait, mais écoutait à peine. Il se mit à marcher de long en large en vitupérant le découragement et l'esprit de renoncement de beaucoup – ses yeux bleus fixaient durement les présents –, leur manque d'imagination et d'audace alors que tout était encore possible. Toutes forces réunies, en marchant rapidement, on pouvait déconcerter un ennemi dangereusement dispersé par un effet de surprise, envelopper une de ses armées et l'obliger à déposer les armes. Un seul succès, mais éclatant, en stupéfiant encore une fois l'Europe, retournerait la situation. Sur cette vision, il libéra ses lieutenants, retint Berthier et convoqua ses secrétaires. Un peu plus tard, des aides de camp portaient avec des instructions vers Victor et Oudinot.

Le commandant du 2^e corps avait appris la perte du pont de Borissov pendant la nuit du 22 novembre, alors qu'il était près de rejoindre les deux généraux polonais préposés à sa garde. Le lendemain à l'aube, il lança sa cavalerie sur l'objectif. Les cuirassiers déboulèrent à l'entrée de la ville au moment où l'avant-garde de Tchitchakov, sous le commandement du comte von Pahlen, la traversait dans l'intention de se porter à la rencontre de Napoléon. Leurs longs sabres droits maniés à tour de bras semèrent le chaos dans la colonne remontée à fond de train par les escadrons français. Les Russes, qui ne s'attendaient pas à une réaction aussi vigoureuse d'une armée aux abois, refluèrent précipitamment vers le pont en abandonnant armes et bagages. L'amiral s'apprêtait à se mettre à table dans le château local. Il n'eut d'autre choix que de se mêler aux fuyards et de chercher le salut en se laissant emporter par leur flot. Six canons, plusieurs centaines de voitures chargées d'équipements, six cents prisonniers, la ville reprise moins de vingt-quatre heures après avoir été perdue... le succès aurait été complet si l'ennemi n'était parvenu à faire sauter le pont en deux endroits, le rendant impraticable.

Oudinot venait d'adresser le compte rendu de l'opération à Napoléon, lorsque se présenta à lui le général Juvénal Corbineau. C'était le chef d'une de ses divisions de cavalerie, détachée pendant les combats autour de Polotsk au profit des Bavares de De Wrede positionnés au nord-ouest. La Berezina la séparait du 2^e corps. Le pont de Borissov désormais interdit, le général avait remonté la rivière avec ses sept cents chasseurs et lanciers en espérant trouver un moyen de gagner la rive gauche. Un paysan lituanien rencontré en chemin à la fin du jour leur avait indiqué un gué praticable à hauteur du

village de Studianka. L'eau noire, charriant des plaques de glace, arrivait aux reins des chevaux. Les cavaliers étaient passés à la file, à la clarté de la lune, puis, par pelotons, longeant le fleuve au galop, avaient rejoint le 2^e corps et son chef à Borissov, à une trentaine de kilomètres au sud. Un rai de lumière filtrait sous l'horizon.

Napoléon était entré dans Bobr, petite ville à une journée de la Berezina, le 23 novembre à la tombée du jour. Les chasseurs de son escorte lui avaient ouvert la voie jusqu'à la mairie, à travers les rues encombrées de traînards. Le bâtiment avait déjà été pillé. On obligea les occupants à céder la place à l'Empereur. Son humeur, encore assombrie par ce désordre, s'améliora lorsque lui parvint l'annonce de la reprise de Borissov par Oudinot. Elle s'éclaira tout à fait à l'annonce de la trouvaille de Corbineau. Le général fut introduit dans son cabinet et, devant la carte, Napoléon lui fit raconter son périple avec force détails. Il y avait longtemps qu'il n'avait écouté quelqu'un aussi attentivement. À cette heure, nul dans l'armée n'était plus important que cet officier qui décrivait l'endroit singulier où la Berezina se resserrait, où un homme à pied, au plus profond de son lit, avait de l'eau seulement jusqu'aux aisselles. Le général en marquait le niveau en touchant de la main une de ses épaulettes. Napoléon l'incorpora sur-le-champ dans son état-major, et le nouvel aide de camp repartit vers Borissov avec des instructions destinées à son ancien chef de corps. Il retournerait ensuite à Studianka, à la rencontre du général Chasseloup-Laubat, commandant le génie, et du général Eblé, et les guiderait sur le site où seraient élevés des ponts provisoires. Les pontonniers du 2^e corps chargés de préparer les matériaux, planches, poutres, solives... tous éléments utiles à la réalisation des ouvrages dans les plus brefs délais, le suivraient. Ils commenceraient à dresser les chevalets et se mettraient à la disposition d'Eblé dès son arrivée sur site.

Le lendemain matin, sous d'abondantes averses de neige, Napoléon partit à leur suite afin d'organiser le franchissement de l'obstacle et la manœuvre de ses troupes face à l'ennemi. L'affaire serait rude. Faire passer en plein hiver une armée usée jusqu'à la corde sur des ponts de bois jetés à la hâte par-dessus les eaux turbides d'une rivière marécageuse, sous le feu adverse, à deux mille kilomètres de Paris... il n'avait jamais joué une partie aussi serrée avec d'aussi pauvres atouts. Mais la chance semblait enfin revenue. À lui de la saisir. Il fallait foncer et ruser en même temps. Louvoyer, se dévoiler le plus tard possible, puis déchirer le rideau... Il y

aurait de la casse. Ordre fut donné d'enterrer les aigles, de brûler leurs hampes. La soie des drapeaux portant, brodés d'or, les noms de ses victoires, fut enroulée autour du buste amaigri des porte-aigles, sous leur tunique. Les officiers, officiers supérieurs et officiers généraux dont les unités avaient disparu, mais encore montés, furent constitués en quatre escadrons chargés de la protection rapprochée de l'Empereur. Chacun avait à sa tête un général de division, l'ensemble était commandé par Murat, secondé par le général Grouchy. Il aurait besoin de ces cadres pour reconstituer une armée dès la fin de cette maudite campagne. Quoi qu'il arrivât, coûte que coûte, il percerait.

La nuit était tombée depuis deux heures au moins quand il s'arrêta à Losnitsa, à trente-deux kilomètres de Borissov. On entendait le canon, un grondement sourd au nord-est où l'arrière-garde de Victor, couvrant son mouvement rétrograde vers l'Empereur, était aux prises avec l'avant-garde de Wittgenstein. Les mâchoires de l'étau se resserraient, pourtant Koutouzov et le gros de l'armée russe ne se montraient toujours pas. Le matin du 25 novembre, Oudinot rendit compte en personne de son action à Napoléon. Ses pontonniers étaient à l'œuvre à Studianka, tandis qu'une partie des fantassins et des traînards, motivés par la promesse d'une distribution de vivres, avaient ostensiblement accumulé des matériaux devant le pont de Borissov, comme pour le réparer. Parallèlement, l'entourage du maréchal avait fait courir le bruit que le plan était de tenter le franchissement plus au sud et d'aller ensuite à Minsk afin d'en reconquérir les opulents magasins. Des cuirassiers avaient été détachés dans cette direction pour le faire accroire. Déjà, des groupes d'isolés anticipaient le mouvement et descendaient marauder en aval afin d'y prendre position avant tout le monde. Si la majorité de ses troupes étaient postées de l'autre côté du pont, l'amiral Tchitchakov, méfiant, ne négligeait pas pour autant le secteur nord de la Berezina. La rive droite était infestée de Russes qu'on voyait bien du côté français où la berge était plus haute.

Le maréchal avait fait très exactement son rapport à l'Empereur, exposé ses initiatives et scrupuleusement recueilli ses instructions, comme il lui était arrivé des centaines de fois sur tous les théâtres d'opérations d'Europe. L'enjeu n'avait jamais été si grand – la capture et la fin de l'Empire ou la poursuite de l'échappée – mais ce qui ajoutait à son caractère dramatique, c'était la vision que ce militaire chevronné venait d'avoir de l'armée. À part la Vieille Garde, tout n'était que misère, crasse et pouillerie. La discipline

chez la plupart des soldats se perdait dans un passé lointain et on se demandait, à voir leurs mines farouches, pour quel usage certains détenaient encore un fusil. Les chevaux étaient pathétiques : efflanqués, marbrés de boue, meurtris par les coups, les yeux troubles. Oudinot, qui avait tout connu depuis qu'il était parti volontaire de la Meuse en l'an II, en avait le cœur soulevé de dégoût et de pitié.

L'Empereur et son lieutenant partirent ensemble vers Borissov. À dix-sept heures, après s'être faufilé dans la petite ville bondée d'isolés et de voitures – celles, toutes conservées, du 2^e corps et de la division Dombrowski et celles enlevées à von der Pahlen –, Napoléon fit quelques pas en compagnie de Caulaincourt et d'une poignée de proches – tant mieux si on remarquait leur groupe – sur le tronçon encore intact du pont brisé par le milieu. Malgré le grand froid, au centre le flot s'écoulait librement. Les ultimes lueurs du jour révélaient sur l'eau sombre les plaques de neige glissant silencieusement. En face, nombreux, brillaient les feux de bivouac des Russes. Ils attendaient.

Napoléon réenfourcha son cheval pour remonter au trot le bord de la rivière, sous la conduite du général Corbineau. Il scrutait la rive opposée. À huit kilomètres au nord, à Staroï-Borissov, le quartier général avait été établi dans une vaste ferme, propriété du prince Radziwill, grand seigneur lituanien. Levé bien avant l'aube après un court repos et un galop rapide derrière Corbineau, debout dans la brume de la Berezina, il entendait crisser la glace affermie par la nuit. Entre Studianka et Wesselowo, les officiers du génie avaient déterminé les endroits propices à l'établissement des ponts provisoires. Il en aurait voulu trois, un pour l'infanterie, un pour l'artillerie, un autre pour les voitures, afin que l'écoulement fût rapide et simultané. Mais le temps et le matériel manquaient. Il y en aurait deux, quatre-vingt-dix mètres de portée, cinq mètres de large, à cent mètres de distance l'un de l'autre. Napoléon, à pied, s'avança jusqu'aux points d'ancrage de chacun des ouvrages. Les pontonniers arrivés la veille avaient travaillé toute la nuit, et s'apprêtaient à planter les chevalets qui soutiendraient les tabliers.

Oudinot avait rejoint l'Empereur dans la nuit avec le 2^e corps, ne laissant à Borissov qu'un détachement chargé d'entretenir, en déployant bruyamment son activité, le leurre d'une tentative de reconstruction du pont. Ils allèrent ensemble visiter les ateliers installés à l'abri du regard des Russes. Les quatre cents pontonniers d'Eblé, des Hollandais, ceux d'Oudinot et les six

cents sapeurs du général Chasseloup-Laubat débitaient le bois, le sciaient aux dimensions prévues par les dessins et calculs des ingénieurs, ou à peu près, selon les moyens disponibles. Il fallait faire vite. Le matériau provenait pour l'essentiel du village le plus proche, Studianka, dont on avait démantelé les maisons. On avait aussi bûcheronné dans le bois de pins voisin. Des six caissons sauvés du sacrifice à Orcha avaient été déballés les outils, les crochets, les agrès, les équerres, les clous nécessaires à l'assemblage. Le général mosellan avait aussi heureusement conservé deux forges portatives, chacune complétée d'un fourgon de charbon, pour permettre la fabrication sur place des pièces manquantes avec de la ferraille récupérée sur les véhicules et les armements hors d'usage. Tout ce monde s'activait promptement, comme une mécanique bien réglée.

Jean-Baptiste Eblé, incorporé à 9 ans dans le régiment d'artillerie royale de son père, quarante-cinq ans de service, avait fait toutes les guerres de la République et de l'Empire. Commandant les équipages de pont de la Grande Armée depuis le début de l'année, il avait veillé à ce que ses soldats ne manquassent de rien malgré les vicissitudes de la campagne. Beaucoup n'étaient pas allés à Moscou. En garnison à Orcha, ils avaient été préservés de la désagrégation ambiante et n'avaient connu les affres de la retraite que pendant la semaine écoulée. La cohésion de l'unité, renforcée par l'adversité et l'exemple repoussant du désordre, était au meilleur ; son efficacité, Napoléon le constatait, parfaite. Il y avait encore quelque chose qui fonctionnait dans son armée, par chance, au moment où il en avait le plus besoin. Eblé avait fait passer le message à sa troupe : le salut de l'Empereur, de l'armée, de tous ces gens qui commençaient d'affluer, hommes, femmes, enfants, vieillards, dépendait d'eux, de leur ardeur à manier la scie, le marteau, le maillet. Tout dépendait de leurs bras, de leur énergie, de leur savoir-faire. Et de leur courage. Quand les pontonniers avaient enfoncé dans la nuit les premiers poteaux sur la rive marécageuse, leurs souliers écrasaient un mélange de sable, de vase et de glace. Le jour n'était pas levé lorsqu'ils entrèrent dans l'eau.

Sur les modestes épaulements qui dominaient la rive gauche de la rivière, entre les grands bois de Studianka et Borissov, le maréchal Victor avait étiré deux des trois divisions du 9^e corps, l'une polonaise, l'autre allemande, neuf mille combattants en tout. La troisième, quatre mille Français commandés par le général Partouneaux, était à Borissov, où elle surveillait le gros de

l'armée de Tchitchakov tout en confortant l'amiral dans son erreur. Ce corps avait conservé sa discipline et sa tenue, ses chevaux et ses canons, mais perdu quasiment les deux tiers de son effectif du mois de juin dans des marches, contremarches et combats, en particulier pendant les affrontements de l'automne contre les trente mille hommes de Wittgenstein. Il avait longtemps retardé son apparition sur les bords de la Berezina, elle était maintenant imminente. Victor s'y préparait et faisait donner son artillerie. Il faudrait tenir jusqu'à ce que tout le monde, ces pitoyables reliquats des régiments qui avaient conquis Moscou et cette populeuse cour des Miracles attachée à leurs basques, soit passé de l'autre côté.

L'autre côté, on le vit bien quand la brume matinale fut dissipée : une plaine marécageuse durcie par le gel, dont le bord se relevait à cinq cents mètres de la rivière. De là-bas, les soldats en capotes grises placés en vedettes en lisière de la forêt lâchaient de temps en temps un coup de fusil. Dans la matinée, quand le premier pont eut commencé de prendre tournure, une batterie de quatre canons se démasqua entre les arbres. Les artilleurs russes n'eurent pas le temps d'ajuster leur cible. Une salve des quarante pièces de gros calibre disposées en haut d'un coteau de la rive gauche les pulvérisa. Sous cette protection, un peloton de chasseurs à cheval emmené par un aide de camp d'Oudinot, le colonel Jacqueminot, un spécialiste des coups de main, traversa la rivière. Chacun avait en croupe un voltigeur. Ils surprirent un poste ennemi et firent des prisonniers. Le sous-officier interrogé par Napoléon indiqua que Tchitchakov était toujours à Borissov avec son armée et que lui-même appartenait à un détachement aux ordres du général Tchaplits placé là en simple observation. Corbineau, ses chasseurs et lanciers, eux aussi couplés à des voltigeurs, refirent dans l'autre sens leur trajet de l'avant-veille, leurs chevaux tantôt marchant, tantôt nageant s'enfoncèrent sous les arbres. Quelques groupes de tirailleurs les rejoignirent sur des radeaux maniés à la perche. Ils encourageaient en les croisant la centaine de pontonniers debout dans le lit ténébreux de la Berezina. De l'eau jusqu'à la poitrine ou en équilibre sur de petites plateformes flottantes, ils fichaient à coups de masse les chevalets prémontés, tout en déviant du bout des gaffes la course de larges et coupants blocs de glace. D'autres y fixaient les madriers, planches et rondins d'un tablier dépourvu de garde-corps. À une heure de l'après-midi, le pont destiné aux piétons était achevé.

Le 2^e corps s'était massé aux abords pour l'emprunter aussitôt. Il lui avait fallu repousser la foule des traînards, des civils avec leur fournement, anxieux de profiter du passage et qui, en attendant, alimentaient les feux. Les soldats d'Oudinot s'étaient souvent battus depuis le début de la campagne, mais toujours dans la même région et en bénéficiant de conditions de ravitaillement passables. Ils étaient effarés de ce qu'ils découvraient : les effectifs squelettiques des autres corps, le nombre écrasant des militaires débandés, l'extravagance pathétique de l'habillement, les chiffons autour des pieds et des mains, des bâtons en guise de fusils, des visages hagards dans des broussailles de barbes sales, des yeux injectés de sang, la caravane tragique et grotesque des revenants de Moscou. Il leur fallait écarter, repousser cette fourmilière en guenilles, se frayer un chemin par la contrainte car les ordres, les menaces des officiers n'avaient aucun effet sur le troupeau tantôt amorphe, tantôt hargneux. À tout instant on leur mendiait un morceau de pain, une poignée de riz ou on les couvrait d'imprécations. Pendant que les pontonniers faisaient sécher leurs habits et se réchauffaient au bivouac, les divisions Legrand et Maison, puis les cuirassiers de Doumerc défilèrent sur l'étroit et mince rideau de bois lancé par-dessus la Berezina. Deux pièces d'artillerie légère furent enfin roulées avec précaution sur l'ouvrage. Il résista.

Les neuf mille hommes d'Oudinot, reformés sur l'autre rive, renforcés par les Polonais de Dombrowski, bifurquèrent sur la gauche et se portèrent à la rencontre du détachement du général Tchaplits qu'ils anéantirent. Entre-temps, sur le coup de seize heures, le deuxième pont, à cent mètres en aval, avait été achevé. Sur son mince tablier tremblant sur les chevalets enfoncés dans la vase, passèrent les quarante canons du 2^e corps et ses cent caissons. Ceux de la Garde et des autres corps suivirent, en tout deux cent cinquante pièces mises au fur et à mesure en batterie face au sud. Le reliquat de cavalerie, les véhicules militaires se présentèrent ensuite à la file sous le contrôle des gendarmes d'élite postés devant les ponts. Ils refusaient l'accès à tout homme désarmé. Napoléon s'était placé à l'entrée de l'un d'eux. Très calme, il observait le lent défilé des troupes. Au tambourinement des pieds, à l'entrechoquement des roues sur les travées inégales, à la rumeur de la foule qui grossissait rive gauche répondaient les aboiements des premiers canons français rive droite et, au nord-est, se rapprochant, le sourd grondement de ceux de Victor et de Wittgenstein.

Tandis que les voltigeurs poursuivaient les Russes se retirant vers Borissov, la cavalerie s'assurait du contrôle de la route vitale du nord-est vers Zembine et Vilna, à deux cent cinquante kilomètres. Elle constata avec surprise et soulagement que la chaussée en rondins, jetée sur une longue distance par-dessus d'immenses marais, n'avait pas été incendiée par l'ennemi. La porte était bien ouverte. Oudinot le garantissait à l'Empereur en consolidant la tête de pont sur la rive droite de la Berezina. C'étaient maintenant les Français qui attendaient Tchitchakov. Il faudrait le retenir deux jours entiers, le temps nécessaire au passage des convois des différents corps et de la masse des isolés. Dans la soirée, la neige se mit à tomber dru. Ses épais et flottants rideaux couvraient les mouvements de l'armée. Le ciel servait l'Empereur.

À vingt heures, le pont d'aval destiné au roulage s'effondra, précipitant dans la rivière les véhicules et les malheureux qui s'y trouvaient.

OceanofPDF.com

Victoire rive droite, désastre rive gauche

Le général Eblé rappela ses hommes. Éreintés, grelottants, n'ayant dans l'estomac que le vin que l'Empereur leur avait fait distribuer, ils se regardaient. On leur en demandait plus qu'aux bêtes. Après la promesse d'une prime, il se trouva quand même des volontaires pour quitter leur litière de paille, s'arracher à la chaleur des feux, enfiler leurs habits encore humides. À la lueur des lanternes, sous l'averse de neige, ils entrèrent encore une fois dans la Berezina afin d'y redresser ou remplacer les trois chevalets défaillants et réparer le tablier. Le même pont, mis à l'épreuve par la succession des lourds charrois, céda à deux reprises encore au cours de la nuit, à deux heures et à six heures. Eblé sollicita à chaque fois le dévouement de ses pontonniers, qui de nouveau firent les gestes de leur métier tandis que l'eau gelait à leurs épaules et, près d'eux, enserrait dans la glace les jambes de leur vieux général. À Lariboisière qui, embarrassé, venait lui demander de la part de l'Empereur de presser ses gens, Eblé se contenta de les montrer, le visage blême, la chemise trempée collée au torse, en train de transporter les tréteaux, frapper à la masse sur les madriers, les lier avec de grosses agrafes, clouer dessus des planches.

Leurs interventions étaient moins ralenties par les conditions terribles de leur labeur que par l'encombrement de la zone à traverser pour accéder aux ouvrages avec le matériel. Le long de la berge, sur plusieurs centaines de mètres de profondeur, stationnaient les unités attendant leur tour et l'inextricable agglomérat des isolés et des civils. La longue colonne, étirée sur plusieurs kilomètres depuis cinq semaines, s'écrasait maintenant sur le bord de la Berezina, y formait cet énorme abcès que deux courtes rampes, de cinq mètres de large chacune, étaient supposées drainer vers les ponts. Dix mille hommes étaient passés dans la journée du 26, soixante-dix mille

attendaient leur tour, tantôt regardant la rivière, tantôt le bord du plateau où l'on craignait de voir déboucher les Russes d'un moment à l'autre. Un gigantesque sablier humain, et le temps qui filait.

Le lieutenant Lyautey put passer à la mi-journée du 27 novembre sous une violente tempête de neige qui fit chuter le thermomètre. Arrivé sur site le 25, il avait mis à profit le délai pour se rééquiper, lui-même et sa batterie, chevaux, pièces et munitions, auprès de ses camarades bien pourvus du 2^e corps. Ses pièces pourraient participer à la bataille, qu'il devinait imminente. Parvenue sur la rive droite, sa colonne fut dirigée à travers les marécages gelés sur une hauteur en arrière des positions défendues par Oudinot, rejoint plus tôt dans la matinée par Ney et ses mille combattants. Un groupe de soldats russes du détachement Tchaplits, capturés la veille par la cavalerie, cheminait parallèlement à ses attelages. Pendant une halte, le jeune artilleur de la Garde entra en conversation avec un officier prisonnier de son âge parlant couramment français. Quand leurs chemins se séparèrent, à la nuit, Lyautey lui donna une partie de ses provisions. Les captifs n'avaient rien mangé depuis un jour et demi et il n'était pas sûr qu'il y aurait des chevaux morts pour les nourrir à l'heure de dîner.

Le 4^e régiment et tout le 3^e corps s'étaient embusqués dans un bois coupé par la route de Borissov, en soutien du 2^e. Pour la première fois depuis Smolensk, le colonel de Fézensac disposait d'un moment de répit. Il fit les comptes, ce qui alla assez vite. Sur soixante-dix officiers au départ de Moscou, en restaient quarante, et sur neuf cents soldats... à peine autant. Il forma ces rescapés en trois pelotons, les deux premiers avec les militaires du rang et leur encadrement, le troisième, qui marcherait en tête, avec les officiers sans emploi. Ils furent munis de fusils, qui, faute de combattants, ne manquaient pas. Chacun se débrouillait pour trouver de quoi s'alimenter, le colonel comme les autres. Il ne possédait plus que son uniforme et sa monture. Le cheval portant son dernier bagage avait été perdu pendant le franchissement de la Berezina. S'il n'avait pas trouvé de nouveau propriétaire, il avait probablement déjà disparu dans des estomacs. Quelques feux suffirent au « régiment » et, sous des branchages sommairement assemblés, vite couverts de neige, ses hommes se serrèrent pour la nuit, par moins vingt degrés.

Le lieutenant Faber du Faur avait emboîté le pas au 3^e corps avec la division wurtembergeoise, réduite à cent cinquante hommes, des gradés pour

la plupart : cavaliers sans chevaux, artilleurs sans canons, quelques fantassins. Désorganisés, à peine armés, ils n'étaient plus pris en compte dans le dispositif de bataille par Oudinot et Ney. Sous la neige, ils consacrèrent la journée à aménager un bivouac et entretenir leurs feux, dont ils furent chassés par des troupes prenant position. Ils se retirèrent sur le premier hameau, Zanivski. Napoléon et son état-major y avaient établi leur quartier, la Vieille Garde campait autour. Les grenadiers, les épaules couvertes de neige, assis sur leur sac, sommeillaient entre deux allers-retours pour quérir du bois. Les délogés allèrent plus loin, vers d'autres maisons. Pas du tout impressionnés par les officiers qui s'y étaient réfugiés et malgré leur résistance, des soldats en démontraient les toits pour alimenter leurs foyers. Faber du Faur et ses amis s'attribuèrent quelques poutres, et s'établirent derrière un pan de mur en attendant le jour.

Louise Fusil, dans la calèche du maréchal Lefebvre, était passée en même temps que la Garde avec l'état-major. Son équipage, au moment de gravir la rampe, avait frôlé l'Empereur, debout à l'entrée du pont réservé aux véhicules. Très droit, très calme, attentif, son manteau fourré ouvert laissant voir sa culotte immaculée et ses brillantes bottes noires, on le distinguait de loin. Sa seule présence avait un effet régulateur plus efficace sur le flux que l'action des gendarmes chargés de maintenir l'ordre. En apercevant une femme dans la voiture du maréchal, il lui avait dit d'aller sans crainte. Elle voyait l'eau ténébreuse, les glaçons, sentait flotter sous elle la fragile passerelle. Un cavalier traversait à son côté, une main sur la portière, l'autre tenant la bride de son cheval. Elle identifia Murat à son allure. Le froid était extrême, plusieurs degrés en dessous de zéro, pourtant la courte pelisse à la hussarde couvrait à peine ses reins, son col était dégrafé, son manteau de velours roulé et jeté sur l'épaule et sa toque de velours noir plantée d'une plume de héron coiffée de façon à laisser voir sa longue chevelure bouclée. Il lui dit quelques mots aimables avec un accent gascon insolite dans ce décor d'une tristesse boréale. Au bout du pont, la comédienne regarda par-dessus son épaule pour voir de face le fameux roi de Naples. Il s'en aperçut et lui adressa de la main un geste gracieux.

Le lieutenant Danel avait recouvré la vue entre Smolensk et Krasnoïe, après qu'un chirurgien de la Garde, en incisant ses joues tuméfiées pour évacuer le pus, avait descellé ses paupières. Sa langue, en voie de cicatrisation, retrouvait sa mobilité et lui permettait d'articuler quelques

mots, pas encore intelligibles. Il continuait de s'abreuver d'eau sucrée avec sa théière, mais commençait à pouvoir avaler de la viande de cheval coupée menu. Parvenu jusqu'à la Berezina épaulé par son ordonnance, Peters, habile à nourrir tant bien que mal leurs deux chevaux, il avait fait plusieurs vaines tentatives de traversée lorsqu'il vit défiler les grenadiers à cheval de la Garde. Le général Walther, qui les commandait, les fit placer dans leur sillage et leva pour eux deux la consigne des gendarmes. Avancer sur le pont où l'on se pressait, s'arrêtait inexplicablement, avant de repartir lentement, hommes et chevaux mêlés, était si malaisé que Danel, parvenu au bout, ne vit plus son ordonnance lorsqu'il se retourna. Il l'attendit pendant une bonne heure, guettant sa silhouette dans le flot des militaires qui s'écoulait. En pure perte. Son ange gardien avait disparu avec le cheval qui portait leurs bagages. Le hussard blessé ne possédait plus que les vêtements sur son corps et sa monture. Dans le sillage des courtes colonnes de Junot, Eugène et Davout, il s'en alla vers Zembine, qu'occupait la cavalerie d'Oudinot.

Le sergent Bourgogne était malade depuis plusieurs jours. Il était maintenant couché devant la Berezina sous sa peau d'ours et une bâche cirée que ses camarades avaient arrachée d'un caisson pour l'en couvrir. Son corps tremblait de fièvre là-dessous, un bouillon de viande chaud apporté par des amis pour tout remède. Il avait regagné son régiment la veille, après avoir erré pendant trois jours à travers les bois ouatés d'épaisses congères en compagnie d'un sergent de la Vieille Garde, Picart, un pays miraculeusement croisé près d'un feu refroidi veillé par des cadavres. C'était un des plus anciens de l'unité et son meilleur tireur, qui trouvait le désert glacé de Russie plus désespérant que ceux, brûlants, d'Égypte ou de Syrie, et le harcèlement des Russes plus dangereux que le tourbillonnement des mamelouks. Les deux vétérans avaient louvoyé entre les essaims de Cosaques, leur échappant par ruse, faisant le coup de feu à l'occasion, se nourrissant de ce qu'ils trouvaient sur les traces de leurs prédécesseurs, des os à demi rongés d'un cheval, de son sang congelé, de la neige imbibée d'eau-de-vie près d'une bouteille cassée, des débris dans la musette d'un mort. Ils avaient été aidés par une famille de paysans polonais, guidés par un jeune juif, s'étaient emparés de la monture d'un Cosaque abattu par Picart, animal ensuite disputé à l'avidité d'un groupe de soldats allemands, puis de Français, avant qu'ils le mangent avec les camarades enfin retrouvés.

De ces trois jours de randonnée en duo dans l'enfer russe, la plus mémorable de leurs aventures fut d'avoir croisé un groupe d'environ deux cents prisonniers escortés par des cavaliers tartares et kalmouks munis de lances, d'arcs et de flèches, et de paysans à l'armement hétéroclite. Ceux qui s'effondraient dans la neige étaient relevés à coups de pied ou de la pointe de la lance. Tapis derrière un buisson, Bourgogne et Picart voyaient et entendaient. Un très jeune officier arriva au galop. S'étonnant que la marche fût si lente, il apostropha les prisonniers qui montrèrent leurs blessures, leurs pieds gelés. Il fit avancer trois véhicules pris à l'armée française que les conducteurs vidèrent des cadavres qu'ils contenaient. Les moujiks se jetèrent dessus pour les déshabiller. L'officier s'emporta contre eux. Comme cela n'avait aucun effet, en les cinglant de son fouet, il les obligea à s'écarter et fit distribuer les vêtements aux plus dépourvus des prisonniers. Comme ceux-là le remerciaient, il leur dit qu'il était fils d'émigrés, qu'il espérait avec ses parents revenir en France et y reprendre possession des biens de sa famille dès que possible.

Quand la colonne se fut éloignée, les deux grenadiers ranimèrent les braises d'un feu. Derrière les flammes, ils virent venir péniblement à eux une sorte de spectre, un compatriote vêtu d'un bonnet de police, d'une capote à demi brûlée, d'un pantalon déchiré et les pieds serrés dans des chiffons. Son nez, ses oreilles étaient nécrosés par le gel, il n'avait plus que le pouce à la main droite. Tombé à genoux, il la tendait vers les flammes en gémissant. Ils lui firent boire un peu de genièvre. La moitié se répandit dans sa barbe tant ses dents claquaient. Dix minutes plus tard, il ne donnait plus signe de vie. C'était un des malheureux laissés sur le bas-côté par les Russes.

Au soir du 27 novembre, la Jeune Garde campait toujours sur la rive gauche. La fièvre du sergent était tombée, mais il se sentait extrêmement faible et, dispensé de tout service, se chauffait aux feux alimentés par les nombreux véhicules abandonnés et mis en pièces, éparpillés sur la zone d'approche des ponts. L'ordre de destruction du matériel roulant avait été imparfaitement exécuté à Orcha ; ces centaines de voitures comme des grumeaux dans la foule en attestaient. Il apprit dans l'après-midi que le bâtiment proche où l'Empereur se serait abrité avait contenu un stock de farine. Il s'y rendit et extirpa des interstices du plancher quelques poignées de la précieuse poudre blanche mêlée de poussière grise. Un musicien du régiment possédait encore une gamelle en fer-blanc, inestimable ustensile.

Ensemble, discrètement, ils confectionnèrent et rôtirent des galettes aussitôt dévorées. Les camarades qui l'avaient secouru en profitèrent. Il s'endormit sous sa toile cirée. Le thermomètre descendit à moins quarante degrés pendant la nuit. Un coup de canon le réveilla le 28 novembre à l'aube. Les civils et les débandés étaient à peine moins nombreux sur la pente et le marais, mais il n'y avait plus que quelques rôdeurs sur les emplacements de la Jeune Garde. Son régiment l'avait oublié ou l'avait cru mort. Les ponts étaient déserts. Il prit son fusil, son sac, et traversa.

Au moment où le sergent quittait la rive gauche, tous les combattants, sauf le 9^e corps resté en couverture, avaient pris position sur la rive droite. La majorité des traînards et beaucoup des civils les avaient suivis dans une cohue que les gendarmes et les pontonniers, les généraux eux-mêmes qui essayaient d'y mettre un peu d'ordre, devenaient impuissants à régler. Parvenus sur l'autre bord, après d'interminables heures de queue et une bousculade où les plus forts jouaient des coudes, parfois du sabre, sans vergogne, ils s'éloignaient aussi vite qu'ils le pouvaient d'un endroit qui sentait la mort. Restaient autour de Studianka au moins dix mille hommes, femmes et enfants, les moins vigoureux, les moins lucides, qui préféraient attendre la résorption de l'embouteillage pour tenter leur chance, des malades, des blessés, les plus affaiblis par le froid et la disette prostrés autour des feux, et ceux qui, ayant trouvé un abri dans les maisons subsistantes, croyaient judicieux d'attendre le moment ultime pour en sortir. La rive d'en face ne présentait aucun attrait : une prairie glacée, trouée de fondrières, où manœuvraient les troupes à la veille de combattre.

La plupart des soldats wurtembergeois grossissaient la horde des débandés stagnant autour de Studianka. Jakob Walter se trouvait parmi eux, flanqué de son commandant retrouvé peu avant Borissov. Il avait toujours un cheval, mais ce n'était plus le même. Le premier lui avait été volé pendant son sommeil, il l'avait repris au voleur un peu plus tard, pendant que celui-là dormait à son tour. Le lendemain, au bivouac qui regroupait aux soirs d'étape ses compatriotes, l'un d'entre eux, réveillé avant lui, était parti avec sa monture. Il en récupéra une rapidement au campement voisin, où se reposaient des cuirassiers de la Garde. La Berezina était proche. Avec d'innombrables précautions, Walter s'était approché de leurs chevaux, avait coupé la bride de l'un d'entre eux, une solide bête à la robe noire, et l'avait entraîné subrepticement. Il n'en avait aucun remords. Quelques jours auparavant, un

groupe de ces cuirassiers lui avait extorqué du café et un pain de sucre. Il craignait surtout de les recroiser et que son propriétaire reconnût l'animal. Aucun risque pour l'heure, la Garde se préparait à livrer bataille rive droite, lui patientait rive gauche avec la multitude. Il avait un peu de son, du suif arraché à grand-peine à une vache morte de faim et de froid, tout un troupeau sous la neige, du ravitaillement sur pied jamais arrivé à destination. Le commandant était couvert de vermine, lui aussi. Le gradé, sans doute moins coriace, en souffrait davantage. Elle lui avait mis la chair à vif.

Le grondement de la canonnade, continu depuis le 26 novembre, s'apaisa à la nuit, lorsque les artilleurs de Victor et de Wittgenstein n'y voyaient plus. Le lendemain, le bruit se précisa, on pouvait distinguer les coups de départ des canons français et la déflagration des obus russes. Les fumées des batteries empanachaient les crêtes et les officiers de liaison allaient d'une rive à l'autre, coupant la foule avec difficulté pour porter les messages échangés par les états-majors. Le son des canons russes se rapprochait d'heure en heure. Le 28 novembre en milieu d'après-midi, Walter vit leurs premiers boulets tomber sur l'immense rassemblement aggloméré devant les ponts.

La bataille avait débuté rive droite, aux aurores, dans les collines blanches. Tchitchakov, revenu de son erreur, avait fait pivoter son armée pour lui faire remonter en hâte la Berezina et s'emparer au nord des ponts provisoires qu'il avait imaginés au sud. Son avant-garde, les divisions von der Pahlen et Tchaplits, entrées en action dans la brume, étaient au contact de l'infanterie d'Oudinot, qu'elles s'efforçaient de déloger des hauteurs couvertes de forêt.

La veille, l'amiral avait essayé de reconquérir Borissov en faisant passer de l'infanterie sur des radeaux et les débris du pont coupé. La division Partouneaux, retranchée dans la petite ville, avait mis en échec toutes ses tentatives jusqu'à ce que survinssent par l'arrière les troupes de Wittgenstein et, trotant sur la route d'Orcha, les Cosaques de Platov détachés par Koutouzov. Avant la fin du jour, le divisionnaire avait tenté de déjouer l'encerclement en longeant la Berezina à travers les bois et les marais en direction de Studianka. Ses quatre mille soldats répartis en trois brigades marchaient parallèlement dans la neige profonde, décidés à s'ouvrir un chemin. Mais ils n'avançaient pas seuls. Plusieurs centaines d'isolés qui avaient cru à la fiction d'une traversée en aval de Borissov, désorientés,

affolés à la perspective d'être abandonnés aux Russes, collaient aux soldats français, entravaient leurs mouvements avec leurs carrioles, leurs chariots, leurs bagages. L'embarras avait été augmenté par le reflux des traînards chassés devant lui par Wittgenstein. Dépourvu de guide, sans autre repère que les lumières des bivouacs – amis ? ennemis ? – qui brillaient çà et là sur la neige bleuie, tâtonnant dans le labyrinthe des sous-bois, le général se perdit dans l'obscurité. Obliquant vers l'est à son insu, il avait donné en plein dans les lignes ennemies. Sa division avait tenu toute la nuit, sans feux, par moins trente degrés. À l'aube du 28 novembre, cernés, les deux mille survivants avaient mis bas les armes. Un seul bataillon, trois cents hommes, le plus proche de la rivière, était parvenu en longeant son cours à réintégrer le 9^e corps.

Napoléon ne le sut que beaucoup plus tard. Il avait d'autres préoccupations. Sur la rive droite, on se fusillait à bout portant, sous les arbres, dans les clairières ; sur la rive gauche, les artilleries se bombardaient à vue. Des deux côtés, l'ennemi avait engagé à fond la bataille. Il n'était pas encore trop tard pour capturer l'Empereur et anéantir son armée. Sur la Berezina les Russes étaient soixante-dix mille, pas très loin à l'est, soixante mille s'avançaient avec Koutouzov. Les Français et leurs alliés en état de combattre étaient moins de trente mille.

Sous la neige tombant à gros flocons ce matin du 28 novembre, l'avant-garde de l'amiral progressait dans la forêt. La visibilité était si réduite qu'elle était parvenue à s'emparer d'un canon au moment où ses servants le mettaient en batterie. Oudinot, à son habitude, se déplaçait sur les points les plus exposés pour encourager ses troupes et orienter l'engagement des réserves. Malgré le feu nourri des divisions Legrand, Maison et Dombrowski, l'assaillant avait le dessus et ses boulets atteignaient déjà les unités placées en appui et jusqu'à la Jeune Garde, semant la panique parmi les isolés qui venaient de franchir les ponts. La confusion s'accrut lorsque le maréchal fut désarçonné par une balle. Son cheval s'emballa, l'entraînant, le pied coincé dans l'étrier, du côté de l'ennemi. Un jeune voltigeur, de son bras valide – l'autre avait été amputé pendant les combats de l'été –, l'arrêta. Le projectile avait pénétré profondément dans le flanc. Le chef du 2^e corps fut emporté sur un brancard de fortune, un entrelacs de branches, comme le général Legrand, lui aussi blessé. Ney prit le commandement, tandis que les restes du 3^e corps et les Polonais de Poniatowski entraient dans la lutte. Elle

s'équilibra, puis tourna à l'avantage des Français. L'infanterie russe était fatiguée de ses allers et retours à marches forcées le long de la Berezina. Quelques charges à la baïonnette la rejetèrent en deçà de sa ligne de départ, hors de la zone la plus densément boisée.

Le terrain devenait favorable aux cuirassiers d'Oudinot. Ils étaient encore mille cinq cents, appartenant à trois régiments, les 4^e, 7^e et 14^e sous les ordres du général Doumerc, guettant l'occasion derrière des rideaux de pins. Elle se présenta lorsque dans une vaste éclaircie de la forêt parut une forte partie de l'armée de Tchitchakov, six à sept mille fantassins aguerris dans la campagne contre les Turcs. Le 7^e s'élança, fendit les carrés russes, se rabattit sur leurs arrières, puis le 14^e se précipita à son tour pour sabrer les unités tentant de se reformer. Le 4^e et les chasseurs de Corbineau empêchaient de leur côté la cavalerie russe de se porter à leur secours. L'aile gauche de l'ennemi fut détruite en quelques minutes. Tandis que les cavaliers emmenaient vers l'arrière mille cinq cents prisonniers dont on ne saurait bientôt que faire, Ney poussait l'infanterie, emmenée par le général Maison, un fusil à la main, jusqu'à l'orée de la forêt, nettoyée de toute présence adverse. Là, devant un ravin, il déploya toute l'artillerie dont il disposait. L'attaque de l'amiral avait échoué.

Wittgenstein n'avait guère fait mieux sur la rive gauche. Aux tirs de ses canons répliquaient avec une égale intensité les pièces de gros calibre de Victor, placées en position avantageuse sur l'ultime crête avant la vallée de la Berezina. Les assauts de la cavalerie russe sur la gauche, où le terrain était propice, avaient été à chaque fois endigués par les huit cents chevaux du général Fournier appartenant au 9^e corps. À droite, les chasseurs de l'infanterie ennemie, au prix de lourdes pertes, étaient parvenus en milieu de journée à grignoter le périmètre défendu par les Badois et les Polonais, permettant à leur artillerie d'avancer une batterie. C'était elle qui jetait boulets et obus dans la foule énorme, compacte, qui se pressait devant les ponts.

Konrad Walter, juché sur son cheval, figurait parmi ces gens qui essayaient de passer coûte que coûte. Maintenant que l'irruption de l'ennemi était imminente, tout le monde voulait quitter au plus tôt la rive où l'on s'était aménagé tant bien que mal un séjour. Beaucoup ignoraient ou n'avaient pas compris que seul le pont d'aval pouvait supporter les véhicules, de sorte que les conducteurs, souvent des vivandières, qui avaient

dirigé leur attelage vers celui d'amont, repoussés par les pontonniers, devaient rebrousser chemin pour se présenter cent mètres plus bas. Le maréchal Lefebvre et le général Eblé, à la tête des ponts, essayaient de mettre un peu d'ordre dans ce magma, d'extirper du paquet des femmes, des enfants, des blessés, mais personne n'écoutait personne, et pas davantage les porteurs de bicornes brodés. Il n'y avait qu'une force obtuse qui poussait, une énergie aveugle qui tendait vers l'autre côté et s'annulait dans une impuissance désespérée. La foule, bourdonnante comme un essaim monstrueux, était ainsi remuée de mouvements contraires très lents, tant bêtes et gens étaient serrés, imbriqués. Des cavaliers tentaient de traverser la rivière sur leur monture, mais la crue avait gonflé les eaux depuis que le général Corbineau et ses escadrons avaient découvert le gué. Beaucoup ne pouvaient résister au courant chargé de glace, et bêtes et hommes étaient emportés. Les corps des noyés d'amont étaient retenus au milieu des glaçons par le tablier bas sur l'eau, tandis que les chevaux, toujours vivants, posaient leur tête émergée sur le plancher et demeuraient là, alignés tout le long du pont, jusqu'à l'épuisement. Les piétons tassés contre le cours d'eau devaient lutter pour ne pas être précipités à bas de la berge, dans le marécage ou dans la rivière, et ne trouvaient pas toujours une main secourable avant d'être aspirés par le courant, bras et tête vite avalés par l'eau glaciale. D'autres, rejetés sur les bords, dégringolaient de l'ouvrage. Les maladroits, les faibles étaient foulés aux pieds, écrasés par des roues, des sabots. Nombreux, plus forts, sans scrupule, n'hésitaient pas à cogner, à frapper du plat du sabre pour avancer, avancer à tout prix. La ruade d'un cheval, l'explosion d'un obus créaient dans la masse un trou aussitôt comblé. Sur la basse continue de la canonnade s'élevaient dans toutes les langues de l'Europe les appels, les jurons, les supplications, les cris, les plaintes.

Soudain, vers le milieu de la matinée, une clameur immense réunit tout le monde. Le pont d'aval s'était effondré, précipitant dans le flot véhicules et cavaliers. Le sergent Bourgogne, à ce moment-là, se trouvait au débouché de celui d'amont. Trop amoindri pour participer à la bagarre, son colonel l'y avait posté en le chargeant de recueillir et regrouper les hommes de son unité qui défileraient de ce côté. Il vit une petite partie des victimes nager jusqu'à la berge, tandis que les autres allaient par le fond. L'ouvrage était irréparable. La cohue, toutes composantes irrémédiablement confondues, s'orienta vers le dernier pont. Vu des hauteurs, c'était une marée humaine sur laquelle

charrettes, chariots, fourgons et cavaliers semblaient flotter. Elle s'étranglait en abordant la rampe d'accès encombrée de corps inertes, chevaux et humains, entre lesquels on posait difficilement le pied, si l'on ne marchait dessus. De cette terrible presse, un mince filet s'écoulait avec une lenteur désespérante vers la rive droite.

Le colonel Griois dérivait avec ce magma sur son petit cheval russe, tout ce qui lui restait avec un sabre brisé. Son détachement reconstitué à Orcha n'avait pas résisté aux froids extrêmes des journées précédant la Berezina et à la carence totale de ravitaillement. Après quarante-huit heures, les chevaux des équipages de pont affectés à l'artillerie durent être dételés, mourants, et les pièces neutralisées. La fièvre le consumait, une toux violente lui déchirait la poitrine. Sa monture, tombée brutalement sur la glace deux jours plus tôt, tenait à peine sur ses jambes et n'était mue que par la lente progression de la masse. Son courant leur fit lentement opérer un demi-tour. L'homme et l'animal, désormais face aux Russes, tournaient le dos et la croupe au pont. Griois se tenait pour perdu lorsqu'il aperçut, sa haute taille dominant le moutonnement, un maréchal des logis-chef de son régiment. Il le héla : « Grassard ! », et le jeune homme, comprenant immédiatement la situation, de toute sa vigueur se dirigea vers lui. Après beaucoup d'efforts, il parvint à remettre la monture et son cavalier dans le bon sens. Ensemble, ils mirent une heure à parcourir les deux cents mètres les séparant de la rampe.

Elle était obstruée par les véhicules impitoyablement repoussés par les gendarmes. L'enchevêtrement des brancards, timons, caisses, roues démantibulées, chevaux renversés tentant de se relever ne laissait guère passage qu'à une personne à la fois. Favorisé par sa stature, aidé par des pontonniers reconnaissant les uniformes de leur arme, le sous-officier, son colonel et sa monture débouchèrent enfin sur le tablier. Ils y étaient presque seuls tant son accès était difficile. Comme ils abordaient la rive opposée, Griois entendit la voix d'une femme le remercier avec effusion. Une cantinière, son enfant dans les bras, avait eu le réflexe de s'accrocher à la queue de son cheval au moment où les pontonniers l'extirpaient du grouillement. Heureuse, soulagée d'être enfin passée, elle tint à partager avec celui qu'elle appelait son sauveur un morceau de sucre qui lui restait. Il n'eut pas le courage de refuser et empocha la précieuse nourriture.

La nuit suspendit les combats. Le 9^e corps avait tenu bon. L'artillerie de la Garde impériale, depuis l'autre bord, l'avait soutenu en arrosant les

positions les plus proches de l'ennemi. Ses projectiles volaient par-dessus la rivière, déchirant les voiles tendus de la neige. L'infanterie de Victor, par une vigoureuse contre-attaque, avait même fait taire la batterie avancée par les Russes. Il lui restait cinq mille combattants valides. Le général Fournier n'avait plus que trois cents cavaliers. Napoléon donna l'ordre aux survivants de se retirer à la nuit et de passer la rivière en ne laissant qu'un rideau de troupes en arrière. Le génie détruirait les ponts avant le lever du jour.

Konrad Walter, toujours à cheval et flanqué de son commandant, avait peu progressé pendant la journée. Au moment où la lumière baissait, il ne voyait toujours pas la rampe vers laquelle il essayait de se diriger. Mais le silence des armes éclaircit bientôt la masse des fuyards autour d'eux. L'accalmie avait renversé la priorité, rendu une grande partie de la foule à ses besoins les plus pressants : se chauffer, manger, dormir. La misère avait altéré le jugement de la plupart. Ils préféraient attendre le lendemain matin pour traverser, ne voulant pas ajouter l'incertitude de l'obscurité aux dangers du pont, aspirant surtout à interrompre, au moins pour la nuit, la torture d'un froid inhumain. Aux feux des bivouacs des combattants de la rive droite répondirent sur l'horizon ténébreux ceux rallumés en face, au milieu des champs de neige piétinés, semés d'épaves, par les traînards et les civils. Konrad et son commandant, comme les plus avisés, n'avaient pas fait demi-tour. Enfin parvenus sur l'autre rive, boulés sous les broussailles, la bride de leur cheval enroulée autour d'une jambe, de la farine délayée dans l'estomac, ils cherchaient le sommeil.

À neuf heures commença le défilé du 9^e corps sur le pont. Trois heures lui suffirent pour gagner ses emplacements sur la rive gauche, à l'exception d'un régiment resté en couverture pour donner le change aux Russes. Eux aussi avaient ramassé leurs blessés et, le dos au blizzard, allumé leurs feux sous les marmites. Les cadavres de leurs chasseurs jonchaient par centaines les pentes et contre-pentes des abords de la Berezina. Le jeu n'en valait plus la chandelle. Napoléon et sa petite armée, cette peau de chagrin, leur avaient glissé entre les doigts. Tout l'été, le diable français les avait pourchassés en vain sur la plaine torride. L'hiver venu, ils le poursuivaient à leur tour dans ce désert glacé où il ne cessait de s'évanouir.

De minuit à l'aube, le pont resta vacant, incroyablement vide, sauf des cadavres, bêtes et hommes ayant succombé la veille, tués par les tirs de l'ennemi, plus souvent écrasés, étouffés par l'angoisse sauvage, la rage de

passer de la multitude. La frénésie était retombée avec l'obscurité. Les mêmes qui poussaient, criaient tout à l'heure, maintenant tendaient leurs mains, leurs pieds gelés vers les flammes, mâchaient une pomme de terre noircie sous la cendre, ou un morceau de viande découpé à la hache. Il y avait près d'eux les combattants malchanceux d'hier, ces soldats du 9^e corps que leurs blessures immobilisaient et qui restaient là, sommairement pansés, à attendre ils ne savaient quoi.

Jean-Baptiste Eblé n'en revenait pas. Toute la journée, avec ses hommes et quelques gendarmes, dans la vallée balayée par le vent du nord, violent et chargé de lourde neige, il avait essayé d'organiser les passages, de faire entendre la voix du devoir aux soldats, de l'honneur aux officiers, du bon sens à tous, à cette horde énorme, aveugle, pathétique, insensée. Il s'était époumoné en vain et n'avait pu qu'assister, impuissant, épouvanté, à des scènes révoltantes. Maintenant que la voie était libre, personne ne venait. Ces milliers de pauvres gens, soldats à bout de forces, la raison éteinte par l'excès de souffrance, femmes, enfants, vivandières, familles habituées à suivre les armées, modestes réfugiés de Moscou, domestiques, artisans, artistes, stupéfiés par les atrocités de l'après-midi, attendaient le jour. Le général avait dans sa poche l'ordre de détruire le pont au bout de la nuit.

Eblé et quelques officiers allaient de groupe en groupe pour leur dire de partir sans délai, les prévenir qu'à leur réveil il serait trop tard, que l'arrière-garde allait bientôt se replier et qu'aussitôt après le pont serait incendié afin de retarder la poursuite de l'ennemi. Il allait bientôt surgir. À rester sur place plus longtemps, ils s'exposaient à être pris et rien n'indiquait qu'ils seraient humainement traités. Peine perdue. Les gens n'écoutaient pas ou n'étaient plus en état de comprendre, de voir plus loin que la lueur des flammes bienfaisantes. Le général fit démolir quelques campements, brûler des voitures, pour provoquer par la contrainte ce que sa parole était impuissante à obtenir. Le résultat ne fut pas meilleur.

Les artificiers avaient placé des matières inflammables sous les piles de l'ouvrage après le repli du 9^e corps ; mise à feu fixée à sept heures par Napoléon. Lorsque peu avant l'aube le régiment de couverture se présenta devant le pont, dont les abords immédiats, la rampe d'accès et le tablier avaient été dégagés par les pontonniers des piles de cadavres et des débris de véhicules qui les obstruaient, les obstinés comprirent enfin que c'était là leur dernière chance. Ils se précipitèrent en foule. Il fallut les contenir pour

permettre aux ultimes défenseurs de quitter les lieux. Les scènes affreuses de la veille se reproduisirent, dans une urgence frénétique, un désespoir décuplé. Eblé retint le bras de ses hommes qui, à l'heure prescrite, s'apprêtaient à rapprocher leurs torches des amorces. Il laissa s'écouler le flux chaotique encore une heure, encore trente minutes. À huit heures trente, ce 29 novembre, quand apparurent sur la crête les silhouettes des hommes de Wittgenstein, le cœur serré, il donna le signal. Le pont s'embrasa.

Des cris de consternation, de désolation fusèrent de la rive droite. Les milliers de personnes demeurées là voyaient de l'autre côté les régiments français, ceux qui s'en allaient, ceux dont les soldats s'apprêtaient à le faire et qui ne pouvaient détacher leurs yeux d'ineffaçables visions de cauchemar. Des hommes sur le point d'accéder au pont se précipitaient sur le tablier enflammé et, à la course, essayaient de gagner l'autre bord avant l'embrase général, puis, mordus par les flammes, étouffés par la fumée, n'y tenant plus, se précipitaient dans la Berezina. D'autres essayaient de traverser la rivière en sautant d'un banc de glace à l'autre, ou entraient dans l'eau et nageaient. Très peu parvenaient à atteindre l'autre rive d'où on leur tendait des perches, jetait des cordes quand c'était possible. Les habits trempés des rescapés gelaient sur leurs corps marbrés et tremblants.

Pendant un bon moment, les gens restés sur la rive gauche, dix mille personnes peut-être, errèrent comme des naufragés sur une langue de terre hostile. Au bout d'une heure, les Cosaques descendirent au trot de la colline et commencèrent à circuler parmi elles, distribuant çà et là quelques coups de lance pour s'assurer de la docilité du troupeau et le regrouper. Les plus avides, descendus de leurs montures, étaient déjà en train de répandre le contenu des voitures, à la recherche de butin. Il n'y avait plus rien à faire. Les soldats de Ney, à nouveau d'arrière-garde, tournèrent les talons. Une longue rampe élevait la route de Zembine vers le sommet de la première côte. En regardant la triste vallée de la Berezina, ils avaient du mal à croire qu'on venait d'y remporter une victoire.

À travers la forêt lituanienne

Cinquante mille hommes équipés de deux cents canons, flanqués des derniers réfugiés de Moscou, s'éтираient en tronçons inégaux à travers l'immense sapinière blanche. Ils avaient parcouru environ sept cents kilomètres depuis le 19 octobre, il leur en restait deux cent cinquante à couvrir avant d'atteindre les magasins et les réserves de Vilna. L'étape de Smolensk, deux semaines plus tôt, avait cruellement déçu, mais là-bas, dans la capitale lituanienne, loin de la Russie et tout près de la Pologne, il en irait autrement. On se souvenait de la jolie ville traversée en juin, prospère et accueillante aux Français. L'intendance avait eu le temps d'y amasser les vivres, les fournitures et les habillements dont tout le monde rêvait en titubant. Il n'y aurait qu'à se servir. Il y avait aussi là-bas des troupes fraîches. Elles s'occuperaient des Russes, si jamais ils avaient l'audace de pousser jusque-là leur poursuite. Dix jours à tenir encore.

Pour commencer, on avait eu une chance incroyable. Après Zembine, la route traversait une vaste forêt marécageuse sur des assemblages de fascines et, dans les parties les plus aqueuses, sur de longs ponts en bois de sapin, ouvrages en bon état, bien construits. Le plus important avait huit cents mètres de portée. Si les Russes les avaient incendiés, les milliers de victimes de la bataille, les trésors de ruse, de courage et d'énergie dépensés pour franchir la Berezina n'auraient servi à rien. La retraite s'arrêtait là, la captivité commençait pour tous et l'Empire s'effondrait devant la gélatine des marais.

Ney, qui avait remplacé Oudinot à la tête du 2^e corps tout en conservant le commandement des vestiges du 3^e et assurait l'arrière-garde avec ses trois mille soldats, patienta avant de mettre le feu derrière lui au chemin de rondins. Des dizaines de soldats et d'officiers présumés perdus, certains à

cheval, d'autres blessés, beaucoup d'éclopés se soutenant l'un l'autre se présentaient, surgis de nulle part. Ils avaient réussi à échapper aux Russes, traverser la Berezina et rattraper l'armée après d'incroyables péripéties. Les revenants les racontaient aux camarades retrouvés avec des détails pittoresques et une joie bruyante, une éclaircie au milieu de tant de calamités. Le colonel de Fézensac, toujours présent au corps, en goûta la lumière au seuil de la période qui s'ouvrait, l'acte ultime de la tragédie.

Les Cosaques avaient rapidement reparu. En solidifiant les marais, le gel les avait rendus praticables pour leurs petits chevaux et l'incendie des ponts de bois les avait à peine retardés. Leurs bandes galopèrent sur les flancs de l'armée. Oudinot eut affaire à eux dès le 29 novembre. Il avait pris un peu d'avance la veille, mais, requérant des soins réguliers, sa grave blessure l'obligeait à des stations prolongées. Le guerrier aux innombrables cicatrices était alité dans une chaumière à Plechnitsié, à vingt-cinq kilomètres après Zembine, quand le village fut tout à coup parcouru par une nuée de Cosaques. Ils assiégèrent la maison où leurs renseignements situaient un haut gradé de l'armée française. La petite suite du maréchal, dont son fils, se barricada et se défendit, Oudinot faisant lui-même feu avec ses pistolets par une ouverture. Les attaquants s'éloignèrent, pour revenir aussitôt avec deux canons qui criblèrent de mitraille la maison. Une éclisse arrachée d'une poutre par un tir frappa le maréchal, le blessant à nouveau. L'arrivée d'une centaine de fantassins ralliés par des officiers du 1^{er} corps équilibra le combat, que rompit l'ennemi quand survinrent Junot et ses Westphaliens. Les sauveteurs trouvèrent dans le village, comme une récompense providentielle, quantité de pommes de terre, de la paille et même du foin, un délice pour leurs chevaux.

À la Berezina, pour la dernière fois dans cette campagne, l'armée avait agi comme un ensemble constitué. Depuis, il ne s'agissait plus que d'aller droit sur Vilna en répliquant comme on le pouvait, selon les circonstances. Le hasard, l'amitié, un compagnonnage ancien, la solidarité régimentaire ou la simple opportunité avaient formé au long de la route des groupements spontanés de soldats, de cavaliers sans chevaux, d'artilleurs sans pièces, pris en charge plus que commandés par des officiers ou des sous-officiers au caractère trempé.

L'Empereur continuait à réunir son état-major aux soirs d'étapes et fixait leurs positions et leurs missions aux chefs de corps, sans tenir compte de

leurs remarques. Si l'un d'entre eux insistait sur la situation réelle de ses effectifs, exposait des chiffres et esquissait le début d'une observation sur le délabrement de tout, un regard, une réplique cinglante lui imposaient le silence. Le calme de Napoléon, dans le climat de désastre qui éteignait les visages, usait les volontés, exacerbait les rancœurs et les inimitiés, était étonnant. On lui obéissait, par crainte sans doute, par un pli ancien de soumission, mais aussi parce que son exemple obligeait. L'effort qu'il faisait lui-même pour se dominer, résister à l'accablement, ne se voyait pas et impressionnait d'autant plus. On en était là par sa faute, tout le monde en était convaincu et ne se gênait pas pour le dire hors de sa présence. Son ascendant pourtant ne faiblissait pas. Il avait failli, il restait supérieur. N'empêche qu'il ne commandait plus que le spectre d'une armée.

La bataille de la Berezina avait coûté la moitié de leurs combattants aux 2^e et 9^e corps qui fermaient la marche. Avec la Garde, ils constituaient la dernière force significative dont disposait l'Empereur au moment de quitter la funeste vallée. Une grande partie de leurs bagages avaient été perdus, mais leurs unités restaient constituées, tous leurs soldats armés et la discipline maintenue. Ils avaient leur artillerie et encore un peu de cavalerie. Au bout de trois jours, il n'en restait pas grand-chose, et plus rien ne les distinguait des autres. Le pourrissement de l'armée était contagieux.

L'absence de ravitaillement, obligeant chaque soldat à se débrouiller, avait très vite mis à mal la cohésion de ces unités. Les soldats de Victor et Oudinot commencèrent de se débander avant Zembine. Ils allaient fourrager à droite, à gauche, pour trouver de la nourriture chez les paysans, dans les fermes, dans les villages. Réduits aux mêmes nécessités, les officiers ne pouvaient faire obstacle aux défections, puisque le drapeau ne nourrissait plus. Eux aussi cherchaient avec angoisse la pitance quotidienne et l'abri pour la nuit. Rester dans les rangs si le sac ne contenait pas quelques provisions, c'était se condamner à mourir vite. Car la température avait encore baissé.

Jusqu'à présent les périodes de froid intense avaient été brèves et entrecoupées de phases de redoux. Depuis les journées précédant la Berezina, le thermomètre que portait au cou Dominique Larrey semblait lui-même figé par la température qu'il signalait ; il persistait à marquer moins vingt-cinq degrés Celsius et, si le mercure bougeait, sa modeste variation marquait plus souvent la baisse que la hausse. Le ciel était dégagé, un soleil

pâle, sans chaleur, le parcourait brièvement de l'aube jusqu'au soir. Il faisait regretter la nuée sombre des jours précédents. Une bise permanente soufflait la poussière de neige arrachée à la plaine et aux arbres. Elle faisait l'effet d'un couteau aiguisé sur les visages enturbannés, les mains entortillées dans des chiffons, qu'il fallait bien défaire par nécessité de temps à autre. Respirer devenait douloureux. Les extrémités gelaient, le nez, les pieds, les doigts. Marcher, se remuer, se frictionner était vital. Pendant les haltes, somnoler assis sur son sac pouvait être mortel si un compagnon n'avait pas le réflexe de vous secouer, de vous forcer à vous lever et avancer. Ceux qui n'avaient plus la force et la présence d'esprit de demeurer vigilants et de se contraindre à l'effort, ceux qui se laissaient aller, périssaient à bref délai. À tout instant, les marcheurs entendaient le bruit de chocs brefs, comme des fruits mûrs tombés sur le pré d'un verger. C'étaient des hommes s'effondrant sur le sol vitrifié. Ils se relevaient, on les aidait, ils retombaient peu après, et ainsi de suite. Si, comme des automates, ils parvenaient à atteindre le bivouac, la lumière du lendemain ne brillerait plus pour eux. Les survivants se partageaient leurs vêtements, à moins que la rigidité de leurs corps n'empêchât de les leur ôter. Ils n'étaient parfois pas tout à fait morts lorsque, dépouillés par une brute, ils étaient abandonnés sur la neige.

Le lieutenant Danel cheminait au gré de sa monture, qui docilement suivait une cohorte de soldats désarmés. Il souffrait de maux de ventre et se tenait couché en travers de la selle, bras d'un côté, jambes de l'autre. Sa blessure au visage inspirait la pitié. Au soir, on lui fit place spontanément autour du feu, bien qu'il ne pût articuler une phrase et le demander. Il repartit le lendemain sans rien prendre. Il n'avait plus de sucre, la fièvre le tenait. Au soir, il s'assit au bord de la route, les rênes de son cheval passées au bras gauche, son pistolet dans la main droite. Il envisageait de terminer là son calvaire, lorsqu'un colonel descendant la colline au galop s'arrêta à sa hauteur pour lui intimer l'ordre d'enfourcher son cheval. Les Cosaques étaient à ses basques, on voyait leurs silhouettes se profiler sur la crête. Le hussard obéit et suivit le cavalier. C'était un aide de camp du général Belliard attaché à Murat. À son état-major, on lui procura du sucre, quelque aliment liquide, et une chaleureuse sollicitude qui le fit repartir le lendemain.

Complète au départ de la Berezina, la batterie du lieutenant Lyautey se décomposa rapidement. Le froid extrême tuait les hommes au bivouac, la pénurie de fourrage et les efforts imposés aux chevaux les exténuaient. Les

canonniers allaient à pied et poussaient à la roue dans les secteurs difficiles pour alléger la tâche de l'attelage et le faire durer. Les régiments de la garde à pied distançaient leur artillerie souvent rattrapée par l'arrière-garde qu'elle soutenait alors de ses tirs. Les fantassins joignaient ensuite leurs bras à ceux des artilleurs pour conserver le plus longtemps possible l'arme redoutée des Cosaques. Parfois, la nuit, le lieutenant et quelques hommes revenaient en arrière avec les chevaux les moins fatigués pour éviter d'abandonner une pièce. Les Russes ne tentaient rien le soir venu. Eux aussi, même mieux équipés, souffraient manifestement du froid excessif.

Le noyau dur de l'armée, soldats et officiers endurcis au fil des campagnes, conservait malgré tout une capacité de réaction dans la procession accablée qui s'étirait vers l'ouest. Son chien de berger, l'arrière-garde de Ney, secondée par le rude général Maison, combattait presque tous les jours et fondait sous le soleil glacial. À Plechnitsié, le 30 novembre, les Cosaques de Platov en auraient eu raison si les mille cinq cents Polonais de Dombrowski n'étaient revenus à temps pour mettre en fuite les assaillants. Le 3 décembre, c'était Tchitchakov qui l'attaquait à Latigolitch. Le lendemain, c'était au tour de la division Tchaplits d'entrer en action à Malodetchno. Le marteau russe frappait toujours sur le même clou. Ney et Victor se tiraient d'affaire en utilisant à pleine puissance tout ce qui subsistait d'artillerie. Mais à chaque fois, c'étaient des blessés qu'on laissait et des centaines de prisonniers, soldats vaincus ou épaves raflées le long des chemins par grappes entières, dont les additions devaient donner le vertige à l'état-major de Koutouzov. Les pitoyables colonnes de captifs escortées par des gardiens guère moins transis refaisaient le chemin dans l'autre sens, vers l'est. On y mourait beaucoup, et pour les mêmes motifs, la faim, le froid, additionnés parfois à de mauvais traitements. Après Molodetchno, le 4 décembre, Ney n'avait plus avec lui que six à sept cents hommes. L'Empereur exigea de Victor qu'il prît l'arrière-garde, avec les Bavares du général de Wrède qui venaient de le rejoindre, en piètre condition. Le maréchal obtempéra de mauvaise grâce. Peu après l'avoir félicité pour la salutaire résistance de ses troupes devant la Berezina, Napoléon lui avait reproché, en termes blessants, la perte de la division Partouneaux entre Borissov et Studianka. Victor ne l'avait toujours pas digérée et le ressentiment autant que la lassitude rongeaient sa détermination.

Le 2 décembre, à Molodetchna, Napoléon avait pris connaissance de son courrier pendant que ses officiers d'ordonnance dévoraient un stock de pommes de terre providentiel et tentaient d'embraser du bois mouillé dans un château bondé. Vingt voitures, un mois de correspondance aux armées, un mois de portefeuilles ministériels attendaient là, accumulés depuis que les liaisons par estafettes étaient devenues impossibles. Ce jour-là, il demanda à Caulaincourt de préparer discrètement les modalités de leur retour vers Paris, de sorte que les moyens de transport et l'itinéraire fussent préparés pour un départ immédiat, au signal donné. Il fit dater du même jour le 29^e *Bulletin de la Grande Armée* informant la population du désastre. Il en ruminait les termes depuis une semaine, tandis qu'il marchait sur la neige damée entre deux compagnies de grenadiers. Il s'agissait de devancer les mauvaises nouvelles, propices aux interprétations et entreprises malveillantes, d'exposer les faits crûment tout en mettant en valeur le comportement héroïque de l'armée et de ses chefs. Il imputa la catastrophe à la précocité et à l'extrême rigueur de l'hiver, en soulignant que l'ennemi n'était pas parvenu à le battre. Il allait et venait dans la pièce tandis que Fain, remplaçant le premier secrétaire, Méneval, épuisé et perclus d'engelures, attrapait les mots à la volée. En substance, la stratégie impériale et la valeur française n'étaient pas en cause, mais la fatalité du climat. Il conclut en affirmant, ce qui était exact : « La santé de sa Majesté n'a jamais été meilleure. » Fain arrêta le texte sur ces mots, puisqu'il les avait prononcés, en se demandant sans doute comment ils seraient compris par l'opinion. Une estafette partit aussitôt avec le document signé d'une plume mordante. On avait réchauffé l'encre à la flamme d'une bougie.

Ce 5 décembre, à vingt-deux heures, précédée d'un détachement de chasseurs à cheval et de lanciers polonais, la dormeuse dans laquelle l'Empereur avait pris place avec Caulaincourt, muni d'une collection de pistolets, quitta les rues encombrées de Smorgoni. Elle était tirée par six petits chevaux du pays sous la conduite du mamelouk Roustam. Le suivaient dans deux voitures : Duroc, grand maréchal du palais, et le général Mouton, un valet de pied et un ouvrier pour réparer le matériel, dans la première ; Fain, Constant, le valet de chambre et un garçon de bureau dans la seconde. Tous les chevaux, attelages et escorte, avaient été ferrés à glace par les forgerons du Grand Écuyer. L'Empereur avait réuni les maréchaux et le prince Eugène juste avant son départ pour les en prévenir et leur en donner

les raisons. Il martela que l'essentiel du chemin était fait, que les Russes, pas moins éprouvés par la saison, ne tenteraient plus rien de sérieux et qu'une partie de la garnison de Vilna allait venir au-devant des troupes pour les soulager. La priorité était de reconstituer à bref délai une armée, de la masser en Pologne afin de contenir les Russes et d'en imposer à la Prusse. L'échec des opérations militaires en Russie ne manquerait pas d'impressionner défavorablement nos alliés, l'Autriche en particulier. Quand la nouvelle se répandrait, la France devrait être en mesure de justifier d'une force militaire renouvelée, raison pour laquelle il emmenait avec lui Mouton, le meilleur connaisseur du corps des officiers. Dès que possible, il ferait défiler à travers l'Europe centrale des divisions fraîches qui, sous son commandement, inspireraient le respect et la crainte. L'avenir de l'Empire en dépendait. Il avait délégué le distingué Narbonne à Berlin pour s'assurer du roi de Prusse, Lauriston à Varsovie pour y lever une armée, Rapp à Dantzig pour y tenir la place forte majeure et la principale base d'approvisionnement sur la Baltique. Les fils de sa diplomatie ne pouvaient être tenus et la réorganisation militaire de l'Empire ne pouvait être dirigée que depuis Paris ; il était impératif qu'il y fût au plus tôt. L'affaire Malet avait suffisamment démontré l'urgence d'une reprise en main. En son absence, le commandement en chef était confié au roi de Naples, le plus titré de ses lieutenants. Secondé par Berthier que, malgré ses supplications larmoyantes, Napoléon avait refusé d'emmener, il était chargé de conduire l'armée à Vilna. Dans la capitale lituanienne, avec les forces qui s'y trouvaient, avec celles appelées de Pologne et d'Allemagne, ledit roi de Naples constituerait une tête de pont sur la rive droite du Niémen et retiendrait les Russes, jusqu'à son retour avec cent cinquante mille soldats équipés de neuf dans deux mois sans doute, en tout cas avant la fin de l'hiver.

Aussitôt que les voitures de l'Empereur et de sa suite eurent atteint la sortie du bourg, avant même que le dernier lancier de l'escorte n'ait été avalé par la nuit, le groupe des maréchaux se sépara. Ils regagnèrent leurs états-majors, masures ventées, enfumées par le bois vert où, l'estomac vide, les membres douloureux, leurs aides de camp, généraux et colonels se disputaient une place pour la nuit.

Le lendemain, toute l'armée sut que l'Empereur était parti. Les soldats encore en mesure de s'y intéresser commentèrent diversement ce départ. Une trahison, un lâchage contraire à l'honneur militaire, à la décence élémentaire

pour les uns, la cruelle nécessité de la raison d'État pour les autres. Les maréchaux réprimaient en leur for le premier sentiment. Bonaparte avait déjà fait le coup en Égypte, laissant ses lieutenants assumer l'échec pendant que lui jouait à l'homme providentiel à Paris. Mais les arguments politiques, militaires aussi, exposés par leur maître étaient frappés au coin du bon sens. Il fallait empoigner l'avenir maintenant. Il avait déjà commencé, tandis que la campagne de Russie appartenait au passé, dans lequel elle s'éloignait déjà. Les débris qui se traînaient à travers l'immense, l'antique forêt lituanienne, en étaient les fantômes. Dans trois à quatre jours, on serait à Vilna. Il n'y avait plus qu'à continuer et sauver ce qui pourrait l'être.

Le choix de Murat pour guider le troupeau n'était pas discuté, il était blâmé. C'était un bon camarade auquel la couronne de Naples et la faveur de son beau-frère avaient tourné la tête. Nul, sauf Ney, n'était plus courageux, plus admiré des soldats, mais de tous les maréchaux, il était le moins qualifié, le moins apte à conduire une armée. Il avait dilapidé cet été en quelques semaines de chevauchées intrépides, de folles galopades, la plus grande, la plus brillante cavalerie jamais réunie dans l'histoire de l'humanité. Napoléon le lui avait reproché en termes mesurés alors qu'il s'était montré si humiliant avec Davout, le meilleur, et injuste avec Victor, son vieux compagnon. La désignation du vice-roi d'Italie aurait été mieux comprise. Tout le monde estimait le prince Eugène, courageux, réfléchi, une conscience aiguë de ses devoirs, mais, à 31 ans, il était de loin le plus jeune. Murat aurait refusé tout net de lui obéir. En réalité, le principal inconvénient du départ de l'Empereur tenait en une courte phrase : il n'était plus là. Chacun ferait désormais à sa guise.

Ce qui avait encore forme se délita. Il n'y avait plus qu'une cohue misérable s'étirant vers l'ouest. Y subsistaient des groupes tenus par le devoir, la solidarité, le besoin de ne pas être seul, perdu dans la foule, qui se défaisaient dans la journée, se reconstituaient le soir au bivouac en déplorant brièvement les manquants. Le colonel de Fézensac et les quelques dizaines d'officiers, sous-officiers et soldats du 3^e corps marchant devant à la demande d'un Ney soucieux de préserver ses cadres pour l'avenir reçurent de Murat l'ordre d'attendre l'arrière-garde. Leur général n'en eut cure et fit reprendre la route à son monde comme s'il n'avait rien entendu. Victor, dont le 9^e corps était réduit à cinquante soldats, avait rattrapé la Garde avec eux. Il envoya promener Murat et Berthier, qui exigeaient son retour auprès de Ney.

Restés chez eux, les paysans lituaniens étaient sans hostilité à l'égard des Français et leur procuraient quelques provisions. Cette amélioration était quasiment insignifiante, la température ayant encore baissé. Elle aurait été fatale à tous, si les organismes exposés à des conditions climatiques extrêmes depuis des semaines ne s'étaient en quelque sorte accoutumés, endurcis, malgré la faim et la fatigue. L'instinct de survie réveillait chez ces hommes, ces femmes aussi, des ressources ignorées. Mais presque tous les chevaux étaient morts, à l'exception des increvables petits russes et lituaniens. Rien n'était plus précieux que d'en posséder un, si possible avec une marmite. Jakob Walter veillait avec autant d'ingéniosité et d'opiniâtreté à procurer au sien du fourrage qu'à se nourrir lui-même. Comme il était attaqué par des Cosaques, sa monture l'avait sauvé, alors que près de lui étaient tués deux Wurtembergeois. Il s'en était tiré avec une égratignure au cou. Les agresseurs, les doigts gourds dans leurs épaisses moufles fourrées, maniaient malhabilement leurs lances. Son commandant était probablement mort de froid peu de temps auparavant.

Le sergent Bourgogne parvint à Smorgoni le lendemain du départ de l'Empereur. Un retour de fièvre l'avait détaché encore une fois de son unité et rejeté avec les traînards attardés, les plus faibles. À leur misère s'ajoutait la déchéance. Certains avaient décousu le fond de leur pantalon que leurs mains gelées n'étaient plus capables de boutonner et reboutonner. Parler leur était douloureux, beaucoup toussaient à cracher le sang. Respirant à petits coups l'air chargé de cristaux de givre, ils marchaient en silence sur la neige craquante, et repéraient leur itinéraire aux corps qui jalonnaient le terrain. L'arrière-garde les aiguillonnait. Le général Maison allait le long de la route de groupe en groupe, de feu en feu, pour prévenir de l'arrivée des Russes, tandis que Ney, Barberousse des neiges, secourait les soldats pour qu'ils fissent usage de leurs fusils, se portait sur les points menacés en entraînant avec lui des hommes soulevés par son exemple. Il faisait circuler dans cette fin de cortège comme un fluide d'énergie, qui retombait sans cesse, qu'il ravivait inlassablement. S'exposant toujours, ne s'apitoyant jamais, avec une sorte d'insensibilité qui avait pétrifié Fézensac quand, à un blessé qui implorait de l'aide, le maréchal avait simplement répondu : « Qu'est-ce que tu veux, tu es une victime de la guerre. »

La veille, le sergent avait dépassé une cohorte d'officiers supérieurs, tous à pied. C'était tout ce qu'il restait de « l'escadron sacré », ces trois cents

cavaliers émérites rassemblés autour de l'Empereur à Bobr, devant la Berezina. Ce nom de légende flottait comme un drapeau en guenilles sur un cortège grotesque. Leurs bottes n'avaient plus de semelles. Leurs pieds étaient enveloppés dans des peaux de mouton, des linges qui leur faisaient des jambes énormes. Ils étaient encapuchonnés dans des fourrures ruinées, des manteaux loqueteux, des mantelets de femme aux couleurs fanées, des couvertures brûlées parfois coupées en deux, sans doute pour les partager avec un moins bien loti. Leurs visages gercés étaient hérissés de barbe et leurs cheveux blancs de neige parés de pendeloques de glace. Des épouvantails sous le ciel clair déserté des corbeaux. Le froid les congelait eux aussi et les cadavres à foison étaient trop durs pour leurs becs. À Smorgoni, le sergent et un soldat de sa compagnie, en emboîtant le pas à un officier badois, avaient pu s'introduire chez un habitant juif qui avait bien voulu les héberger pour la nuit, près du poêle. Ils repartirent le lendemain avec la Garde, encore assemblée mais en désordre. Comme il demandait après Picart, on lui répondit qu'on l'avait vu pour la dernière fois plusieurs jours auparavant, si hagard qu'on le croyait devenu fou.

Le lieutenant Faber du Faur et le groupe d'officiers wurtembergeois cheminaient ensemble. Ils s'arrachaient à la boue tiède du bivouac chaque matin, entraient dans le froid comme dans un étau d'acier, tenus par le désir de parvenir au plus tôt à Vilna, lieu de toutes les délices : manger autre chose que du cheval, viande douceâtre qui levait le cœur, dormir au sec dans une pièce fermée et propre, près d'un poêle, brûler la chemise raide de sueur et du sang sucé par les poux innombrables, enlever ses bottes, se laver, se raser, ne pas repartir le lendemain, regarder se lever le jour derrière les vitres d'une fenêtre... Ils étaient arrivés à Smorgoni, où était stationné un régiment de compatriotes, mille six cents soldats frais et dispos installés dans les maisons de la petite ville, accourus depuis Vilna pour donner la main à l'armée en retraite. Délogés, ils furent envoyés à Ney pour renouveler l'arrière-garde qu'usait le jour, que détruisait la nuit. Ils durèrent peu. Maret, le ministre des Affaires étrangères gouverneur de la Lituanie depuis juin, avait cru bien faire en dépêchant au-devant des rescapés, outre quelques provisions bienvenues, accaparées par la Garde, les meilleures troupes, casernées dans la ville sous les ordres du général néerlandais Van Hogendorp. Les fantassins de la division Loison et les vélites de la brigade Coutard moururent en masse aux premiers bivouacs. Le régiment de cavalerie de la Garde napolitaine du

général Franceschi, si brillant au sortir de la petite capitale, fut anéanti par le froid en moins de quarante-huit heures. Ces visages juvéniles, imberbes, exposés à un gel continu de moins trente degrés perdaient leur sensibilité, le nez et les joues devenaient noirs. Les plus résistants s'aggrégèrent aux lugubres colonnes des vieillards revenus de Moscou et de la Berezina, tête ployée, regard au sol, bras croisés, serrés contre la poitrine, mains enfouies sous les aisselles, plus chaudes que les poches. On les distinguait à la fraîcheur de leur uniforme. Ensemble, ces quarante mille demi-morts, marchant toujours, approchaient de Vilna. La nuit, pour lutter contre le froid atroce, ils faisaient brûler des maisons entières et s'asseyaient autour sous les étoiles étincelantes, les pieds dans la neige délayée. Durs comme de la pierre, les cadavres servaient de bancs.

OceanofPDF.com

Le mouroir de Vilna

Le colonel de Fézensac avait pris les devants de ce que l'on continuait de nommer le 3^e corps, afin de préparer son hébergement à Vilna. Les traînards de pointe et les bandes qui associaient les soudards avaient précédé tout le monde. Répandus dans les faubourgs, ils s'amassaient devant la poterne de la ville fortifiée où se trouvaient les magasins. Van Hogendorp, qui avait pris la mesure de cette horde rapace en se rendant à Smorgoni à la rencontre de l'Empereur, avait donné instruction de ne laisser entrer que les unités constituées et les soldats en armes. Les nombreux monastères avaient été évacués afin qu'on y hébergeât les arrivants, tandis que les religieux étaient regroupés dans l'un d'entre eux. Des dispositions avaient parallèlement été prises pour effectuer la répartition des logements et la distribution du ravitaillement par corps. Tout fut balayé par un flot humain où plus personne ne commandait, plus personne n'obéissait.

Fézensac mit longtemps avant de pénétrer. La confusion était totale dans la ville prospère où les habitants ignoraient tout de la retraite tournée en déroute. L'avant-veille, un samedi, la bonne société dansait, gobait des petits-fours et buvait du champagne chez le gouverneur de Lituanie, attentif à donner le change. Effrayés par les premiers arrivants, ces privilégiés rabattirent sur leurs intérieurs bien chauffés portes et volets et les verrouillèrent. Le colonel ne trouva personne à qui s'adresser, ni chez le gouverneur, ni au siège du commandement militaire. À la nuit, il s'introduisit dans le logement du maréchal Berthier vidé de ses domestiques et dormit sur une planche après avoir mangé un pot de confiture déniché là.

Le 9 décembre, tandis qu'on entendait se rapprocher le duel d'artillerie entre les Bavares de De Wrède et les Cosaques de Platov, arriva le gros de ce qui avait été la Grande Armée. Ce fut le même désordre, augmenté par la

masse. Comme à Smolensk, la foule, hypnotisée par la perspective du salut, rendue fébrile par sa proximité, se dirigeait vers la même porte fortifiée en haut d'une pente. Piétons, cavaliers, voitures, tous voulaient entrer, trouver nourriture, abri, chaleur et soins de l'autre côté. Tous poussaient, furieux, vers le même pertuis long, étroit et glacé, pris dans la masse de la fortification. Beaucoup finirent broyés sous sa voûte, écrasés contre les murailles, piétinés sur le pavé. Des montures ayant perdu leur cavalier, une voiture au cheval couché entre les brancards, des hommes essayant de se faufiler entre les obstacles ou de s'extraire de l'étouffoir, c'étaient les mêmes scènes, où l'indifférence obtuse des murailles valait celle du dernier pont de la Berezina deux semaines plus tôt.

Le lieutenant Lyautey y perdit son dernier cheval. Tombé dans le passage, aussitôt recouvert par d'autres corps, il était resté sous l'effroyable bousculade. Le dernier canon de sa batterie avait été encloué deux jours plus tôt, après le bris du timon de l'avant-train. Il n'avait plus qu'un gant. La peau de ses doigts était restée sur le fer pendant qu'il essayait de le rafistoler. De toute façon, il ne sentait plus ses mains. Elles tenaient à peine la galette gelée qu'il rongait le soir. Quatre canonniers et un conducteur du train étaient encore avec lui. Ils cheminèrent ensemble jusqu'à ce qu'ils se perdissent dans la foule. La veille de l'entrée dans Vilna, des gradés de la Garde de sa connaissance l'avaient introduit dans l'église bondée où se reposaient leurs grenadiers. Il avait pu dormir. Mais, retardé par l'aide apportée à un camarade moins valide, il avait progressé toute la nuit suivante pour arriver le 9 novembre après-midi devant la ville promise. La générosité coûtait cher. Il l'avait encore éprouvé peu avant le but, en se penchant vers un grand officier de la Garde napolitaine tombé sur le verglas. Le malheureux l'avait enveloppé convulsivement de ses longs bras et l'aurait entraîné dans son agonie, s'il ne s'était dégagé vigoureusement.

À l'intérieur les attendait la plus cruelle désillusion. La ville faisait la morte, après avoir été frappée de stupéfaction puis prise de panique. Les rescapés arrivés avant le 9 avaient revu les rues connues en juin, pimpantes, animées, riches de nombreux commerces, hostelleries et auberges. Leurs accoutrements invraisemblables, leur saleté repoussante, leurs mines sauvages ne rappelaient en rien l'armée puissante, brillante, aimablement accueillie cinq mois plus tôt. Les premiers arrivés avaient pu trouver contre de l'argent le réconfort d'un gîte et d'une table. Parmi eux, le lieutenant

Danel ne s'était pas attardé. Arrivé le 7, il partit dès le lendemain avec un capitaine de ses amis et le hussard qui lui était attaché dans un traîneau chargé de quelques provisions.

Les soldats démunis avaient cherché les magasins aux vivres. Ils étaient bien pourvus, le nécessaire avait été fait à satisfaction, ainsi que l'avait constaté le commissaire des guerres Henri Beyle arrivé le 6, comme l'Empereur, et reparti le 7 vers Kovno. Il y avait de quoi nourrir tout le monde pendant plusieurs mois, mais les agents de l'intendance ne voulaient distribuer les vivres que contre des réquisitions signées par une autorité. Les fonctionnaires, plus nombreux, défendirent mieux leurs portes qu'à Smolensk contre les révoltés, plus faibles. Quelques-unes seulement furent forcées, et une petite partie des stocks mise au pillage. Les tonneaux de rhum et d'eau-de-vie mis en perce coulèrent dans les bidons, les seaux et les gosiers. Un certain nombre de buveurs en moururent. Les rues furent bientôt sillonnées par des soldats qui, avant de s'effondrer, ajoutaient au désordre le spectacle de leur ivresse. Toutes les misères hantaient la ville en cognant aux portes. Les hôpitaux de Vilna étaient remplis des blessés de l'été, rapatriés de Vitebsk, de Smolensk, de Moscou et, récemment, de Minsk. Le typhus était dans les murs et tuait depuis plusieurs semaines. Les nouveaux arrivants se tassaient dans les couloirs, les escaliers, sous les porches en réclamant des soins, un soulagement que le personnel, déjà insuffisant, ne pouvait leur apporter. Afin de pallier la pénurie, le médecin-chef de la Grande Armée, René-Nicolas Desgenettes, obligea les habitants à recevoir des blessés sous leurs toits.

Le lieutenant Faber du Faur, dans un groupe soudé d'officiers wurtembergeois, avait cheminé rapidement et, au cours des derniers jours, traversé un pays encore intact et plein de ressources. Ils étaient entrés sans encombre dans Vilna le 7 décembre, quand le maréchal Oudinot quittait les lieux pour regagner la France, et s'étaient rendus au café Lichtenstein. Ils y avaient leurs habitudes en juin, à l'amorce de la campagne. Installés dans ce cadre chaleureux et familier, autour du poêle, ils évoquaient déjà leur périple au passé. De la vague crasseuse et tumultueuse qui submergea la ville le 9 ne leur parvint qu'un peu de bruit. Le tenancier avait étroitement clos les ouvertures. Dehors, il faisait moins vingt-huit degrés.

Bourgogne était arrivé vers midi. Partie de bon matin, la Vieille Garde s'était formée en colonnes par deux et, occupant toute la route, empêchait

obstinément les dépassements. Les vétérans qui précédaient l'unité en vrac du sergent surmontaient leurs douleurs pour tenir l'allure et soutenir leur réputation. Le colonel Griois, qui les suivait à une heure de distance sur un étroit sentier parallèle, compta cent vingt cadavres du matin ou de la veille sur les dix derniers kilomètres. Ils n'étaient pas dépouillés. S'arrêter par une température si basse, sous la bise, aurait condamné le détrousseur à périr lui-même gelé.

La Garde, même dans le chaos, conservait ses privilèges. Une maison avait été désignée au bataillon pour son hébergement. Les Badois de la garnison qui s'y trouvaient s'esquivèrent devant les mines farouches des nouveaux occupants. Il y eut une distribution de viande de bœuf, qu'on ne prit pas le temps d'accommoder dans la marmite commune. À peine grillée, elle fut avalée par chacun dans son coin, comme d'usage depuis plusieurs semaines. Certains la mangèrent crue. Bourgogne alla ensuite faire un tour en ville pour acheter des provisions. Tout était fermé. Comme il s'apprêtait à rejoindre son unité, il s'entendit appeler par son nom. C'était Picart. Il avait trouvé une chambre en ville chez un habitant juif qui avait pris en sympathie le grenadier pendant le séjour de juin. Le gaillard avait prétendu que sa mère était juive. Pour la première fois depuis très longtemps, Bourgogne éclata de rire, ce qui ouvrit au sang ses lèvres gercées. Le brave homme voulut bien garder chez lui pour la nuit les deux militaires et se débrouilla pour leur trouver du pain et du schnaps à bon prix.

Vers quatre heures de l'après-midi, juste avant la fin du jour, le général de Wrède et plusieurs centaines de cavaliers bavarois déboulèrent au galop dans les faubourgs de Vilna en criant que les Russes étaient sur leurs talons. On entendait toujours le canon. Le général Loison s'était porté hors de la ville et avait déployé les trois mille soldats de la garnison, un fragile rideau contre les Russes qui convergeaient de trois côtés : Wittgenstein à l'est, Tchitchakov au sud, et la cavalerie de Platov par la route jonchée des épaves de la retraite. Le roi de Naples fit battre l'appel aux armes. La Vieille Garde se rassembla sur la place au commandement du maréchal Lefebvre, devant le palais du gouverneur, tandis que Ney et des généraux des états-majors couraient les rues pour rallier tout ceux qui pouvaient l'être.

Bourgogne et Picart sortirent de leur maison au son du tambour. Quelques soldats, comme eux, se dirigeaient vers la place d'armes, cependant la plupart filaient vers les issues ouest de la ville. Des coups de

feu sporadiques claquaient dans les quartiers est. Quelques Cosaques, infiltrés sur les pas des derniers arrivants, étaient chassés hors les murs. Picart réintégra sa compagnie, Bourgogne, sans savoir qui commandait et où il allait, se joignit à quelques hommes de la Jeune Garde et à une vingtaine d'officiers munis de fusils, parmi lesquels se trouvait le colonel de Fézensac. Les pelotons ainsi constitués sortirent par la porte de Smolensk et se portèrent à la rencontre des Russes. En repliant sa cavalerie, de Wrède avait laissé quelques hommes et deux canons sur une colline d'où l'on contrôlait les abords. Un détachement de Prussiens de la garnison était posté à côté. Les deux cents combattants du détachement français, aux trois quarts de la Garde, se mirent près d'eux en ordre de bataille.

Bourgogne, comme les plus fatigués du groupe, progressant de chute en chute, avait été distancé sur la pente verglacée. Il avait toutes les peines du monde à se relever et poursuivre, et n'y serait peut-être pas parvenu si ne lui était venu en aide un paysan lituanien qu'il récompensa d'un peu d'argent et d'un verre d'eau-de-vie. L'homme était si content qu'il ramassa une carabine abandonnée là avec d'autres armes, une poignée de cartouches, et accompagna le sergent jusqu'à la position où il déclara vouloir lui aussi faire le coup de feu contre les Russes. Il n'en eut pas l'occasion. Dès que la cavalerie de Platov fut en vue et à portée, les canons lui tirèrent dessus à mitraille. Ils disparurent dans les bois. La nuit venue, le froid parut plus insupportable encore sur la colline sans abri. Les derniers combattants revinrent en ville. La bataille de Vilna avait eu lieu.

Les tambours n'avaient pas roulé que Berthier faisait parvenir aux chefs de corps un message les informant que la ville ne pourrait être défendue comme on l'espérait et qu'il fallait se préparer à la quitter pendant la nuit : direction Kovno, à quatre-vingt-dix kilomètres. Murat signa l'ordre d'évacuation peu après. L'encre était à peine sèche qu'il dévala l'escalier du palais du gouverneur, Berthier sur ses talons, direction le quartier ouest, afin d'être au plus près de la porte de Kovno et d'éviter l'encombrement. Ce départ précipité le rapprochait aussi de Naples. Il avait perdu six mois dans cette campagne ratée, et pour cela laissé les rênes du royaume à Caroline, sa femme, redoutable d'ambition et guère plus fidèle que lui. La nouvelle du désastre allait se répandre en Europe à la vitesse d'un pur-sang au galop. Il devait être au plus tôt auprès des Napolitains, leur prouver qu'il était bien vivant, leur dire qu'il n'était pour rien dans la déroute, que leurs enfants

disparus dans l'hiver russe n'avaient pas démérité et qu'il était décidé à protéger son peuple contre toutes les menaces, d'où qu'elles viennent, avec ou contre Napoléon.

Les chefs de corps dépêchèrent leurs officiers dans les rues de Vilna pour inciter les militaires à prendre la route de Kovno sans tarder. Ils tapaient dans les portes des maisons où des soldats s'étaient réfugiés, exhortaient ceux qui, ayant trouvé un abri, ne voulaient pas le quitter pour périr en rase campagne, houspillaient les ivrognes. C'était souvent un mort qu'ils secouaient. Pour des milliers d'hommes qui avaient couvert des centaines de kilomètres à pied dans la neige par des températures polaires, qui, les derniers jours, avaient enduré d'indicibles souffrances par moins trente degrés dans l'espoir de trouver là le terme de leur martyr, c'en était trop. L'ultime ressort de leurs faibles forces se brisa. Des milliers de militaires de tous grades, des généraux même, préférèrent ne pas bouger, au prix de la captivité, plutôt que de subir à nouveau, tenaillés par la faim, l'univers inhumain du Grand Nord. Ils en mourraient cette fois. Ils restèrent.

Lefebvre avait rassemblé la Vieille Garde, six cents hommes environ, pourvus en munitions et le sac garni de biscuit, de farine, de pain et de sel, alignés en rangs réguliers sur la place d'armes, comme dans la cour du Kremlin au départ de Moscou, dix fois moins nombreux cependant. Il avait aussi fait brûler les derniers bagages de l'Empereur, sa tente, son linge de table, son lit de campagne et divers objets marqués de son chiffre. Avant de quitter les lieux, il remonta dans son logement. Son fils, grièvement blessé, intransportable, gisait dans une chambre. Une femme le veillait, Louise Fusil. Il lui remit une lettre sollicitant pour le jeune homme la protection du général commandant l'avant-garde russe. La comédienne avait accepté de demeurer pour s'occuper de lui et de faire parvenir cette lettre à son destinataire. Elle affirma pouvoir s'entremettre ensuite auprès du maréchal Koutouzov, dont elle connaissait la femme.

Le jour n'était pas levé que les Cosaques pénétraient dans Vilna. Ils tuèrent les soldats napoléoniens qu'ils rencontrèrent, Français ou alliés, à coups de lances et de sabres. Leurs cris décidèrent à partir les réticents qui le pouvaient encore. Faber du Faur et ses camarades quittèrent le café Lichtenstein le matin du 10 novembre, avec les attardés, sans compter trente hommes et un officier postés au pont de la Vilia qui arrosait la région. On avait oublié de les prévenir. Ils remontèrent les rues au milieu des Cosaques.

Le maréchal Ney attendit leur passage à la porte ouest pour fermer la marche avec la maigre arrière-garde, trois cents hommes issus de la garnison. Aucun de ses pairs ne lui avait disputé l'honneur de la commander. Kovno était à trois journées. Le temps était beau, le thermomètre au cou de Larrey marquait moins vingt-huit degrés.

OceanofPDF.com

Retour sur le Niémen

Les cavaliers de la Garde napolitaine relayèrent les lanciers polonais quand la voiture de l'Empereur fut à une étape de Vilna. À son approche, à l'aube du 6 décembre, ils n'étaient plus que huit, y compris le général, les pieds et les mains gelés. Avant de contourner la cité, Napoléon réitéra à Maret, venu au-devant de lui, l'ordre d'y résister avec la garnison et tous les hommes valides. Pendant ce temps, Caulaincourt fit une incursion en ville, où il acheta des bottes fourrées pour tous les voyageurs. Quasiment sans escorte, les pistolets à portée de main, ils repartirent vers Kovno, atteint le 7 décembre. Il gelait dans la voiture. L'haleine de l'Empereur et du Grand Écuyer doublait de givre le drap de l'impériale. De petits glaçons se formaient à leurs narines, enguirlandaient leurs cils et leurs sourcils. À son compagnon, dans la buée de ses paroles, Napoléon confiait ses projets : sur le Niémen remettre en état de combattre les hommes de la retraite, les réarmer et réorganiser les troupes, faire appel aux volontaires polonais, soulever les paysans du grand-duché contre l'ennemi héréditaire... Parlant toujours, sollicitant parfois l'avis de son voisin, il grelottait sous sa peau d'ours.

À la sortie de Kovno, les deux voyageurs durent mettre les pieds dans la neige. Le coteau à franchir n'était pas très élevé, mais la route attaquait tout droit sa forte pente. Les roues patinaient, la voiture reculait, malgré les efforts des chevaux qui cassaient la glace de leurs crampons, s'arc-boutaient et tombaient à genoux, au risque de faire verser l'attelage et de basculer dans la pente. Caulaincourt et tout l'entourage, valets, secrétaires et généraux, se mirent aux roues et poussèrent. Ahanant, ils finirent par se hisser au sommet. Au relais suivant, le Grand Écuyer put acheter un traîneau couvert sommairement aménagé. L'Empereur renonça à son nécessaire de voyage,

pour ne conserver que les fourrures et les pistolets. Ils filèrent sur la neige jusqu'à Varsovie, où ils entrèrent le 10 décembre au matin.

Au même moment, à la sortie de Vilna, le sergent Bourgogne s'accrochait tant bien que mal à la file des marcheurs partis tardivement. Il avait la colique, la première phalange du médium de sa main droite était sur le point de tomber, sa jambe droite, gelée également, ne supportait plus la botte : le coût de la brève défense de la ville sur la colline à tous vents. Il avait emmailloté son pied soigneusement graissé dans des chiffons, puis enrobé et ficelé le tout dans une peau de mouton. Pendant son dernier sommeil, deux cavaliers bavarois logés dans la même maison lui avaient volé son bonnet fourré et la miche récupérée la veille. L'ennemi était en vue, pourtant il s'arrêta pour découper un morceau de la couverture de selle d'un cheval mort qu'il coinça sous son shako pour protéger ses oreilles. Le canon tonnait, la fusillade pétillait derrière lui. Ney dirigeait les tirs des soldats du 29^e régiment de ligne récemment arrivé de France et de renforts allemands. Les Cosaques et les cuirassiers russes galopèrent de droite et de gauche, fonçant sur toutes les proies à portée de lance ou de sabre. Bourgogne échappa de peu à un porteur de cuirasse en se réfugiant sous un caisson renversé. Un camarade, retardé lui aussi parce qu'il portait attaché sur son sac un caniche aux pattes gelées, la mascotte du régiment, après avoir évité les coups de sabre qui ne blessèrent que la pauvre bête, l'abattit d'une balle bien ajustée.

Peu après, Bourgogne arriva au pied d'une colline en surplomb au-dessus de la Vilia. Au début de l'été, le 28 juin – c'était si loin –, face au soleil levant, les hussards de Murat et les lanciers polonais avaient dévalé la côte de Ponari au trot avant d'entrer dans la capitale lituanienne, sous les applaudissements des habitants. Maintenant, le soleil de décembre faisait briller le verglas sur la route et ses abords couverts de fourgons et de caissons pillés, d'ambulances, de roues brisées, de canons encloués, certains culbutés, de chevaux morts. Le convoi, sorti de Vilna à la nuit, n'était pas allé plus loin. Bourgogne, en coupant à travers la débâcle, extirpa trois chemises de la malle éventrée d'un commissaire des guerres et les fourra dans son sac.

Pendant des heures, dans l'obscurité, soldats du train, artilleurs, fantassins, officiers avaient lutté contre la pente, en doublant les attelages, en les triplant, en poussant, en tirant. En vain. Quelques pelletées de terre et de

cendre, des coups de pioche préalables auraient facilité l'ascension. Il n'y avait plus d'intelligence dans l'armée, plus que des réflexes de survie, et la fuite comme une obsession. Des canons récupérés par la Garde à Vilna, aucun n'avait passé la rampe. Quelques-uns avaient dévissé et pulvérisé dans leur course folle d'autres véhicules et les hommes qui ne s'étaient pas écartés à temps. L'avant-veille, le lieutenant Danel et son camarade avaient survolé l'obstacle avec leur traîneau attelé à deux chevaux. Ils n'avaient eu qu'à relayer aux rênes leur hussard que l'étau du froid sur ses mains faisait pleurer de douleur. Jusqu'au bout, la masse de ses moyens entraînerait la Grande Armée à l'abîme.

Quelques voitures légères avaient pu s'extraire du traquenard en appuyant au nord ou au sud pour contourner l'obstacle. Mais, par une sorte d'inertie, un engourdissement de l'esprit et l'habitude contractée depuis plusieurs semaines de suivre docilement, la plupart des hommes, après s'être débattus contre la gravité, avaient allumé les feux de bivouac en attendant le jour. L'immense embouteillage s'était éparpillé en myriade de lumières contre le flanc du coteau obscur. Au petit matin, on vit qu'il était possible de monter en débordant au large, sur les côtés, dans la neige fraîche. Les hommes passeraient, c'était trop tard pour le matériel roulant. Les Russes approchaient.

Les chariots remplis de malades et de blessés étaient stationnés au bas de la côte. Il faudrait encore abandonner ceux-là. Et les drapeaux pris à l'ennemi, et les derniers trophées du Kremlin. Et ces lourds fourgons précieusement gardés aussi. Le trésor de l'armée était à l'intérieur. Maret avait refusé de le rapatrier plus tôt, afin de ne pas affoler la population de Vilna. Il n'y avait désormais d'autre solution que de transbahuter les sacs d'or et d'argent à dos d'homme. Le payeur général tenta d'organiser le transfert. En vain. Ses fonctionnaires n'étaient pas assez nombreux pour l'opérer et on ne pouvait compter sur les soldats. Pour le trésor aussi, il était trop tard. Lorsque retentit le cri qui scandait la retraite depuis presque deux mois : « Les Cosaques, les Cosaques ! », les payeurs, leurs adjoints et les employés de l'administration s'enfuirent en toute hâte. Les traînants restèrent et s'en donnèrent à cœur joie. Ils firent sauter les cadenas à coups de crosses, forcèrent les serrures au couteau et remplirent frénétiquement leurs poches, leurs havresacs, leurs gibernes, y compris ceux qui avaient à peine la force de se soutenir. Les plus cupides s'emparèrent de sacs entiers

sous lesquels ils croulaient, décharnés et transis, les mains pleines. Là-haut, ils essayèrent de changer des poignées de pièces d'argent contre les quelques pièces d'or qu'ils pourraient conserver sur eux.

Le pillage continuait quand l'arrière-garde, poussée par les Russes, reflua sur le désastre. Ney laissa ses combattants se servir à leur tour. Perdu pour perdu, que l'or de l'Empire profite aux soldats de Napoléon plutôt qu'à ceux d'Alexandre ! Quand la cavalerie ennemie se présenta, les Cosaques sautèrent à bas de leurs chevaux pour remplacer au pillage les Français et les Allemands. Pas tous, certains, aveuglés par le désir, n'avaient pas fui. On vit ainsi pendant un instant des ennemis, côte à côte, puiser conjointement dans les caisses de l'État et s'en disputer le contenu.

Jakob Walter, toujours avisé, évita l'encombrement de Ponari. Bifurquant à droite, il longea la vallée jusqu'à ce que le versant ouest déclinât. Il escamota le coteau et revint à la grand-route sur sa nouvelle monture. Parti avant la fin de la nuit, il avait traversé un champ où étaient parqués des chevaux harnachés, pas encore attelés. Il s'était servi et avait filé en catimini. Du pain et du schnaps dans sa musette, sa peau d'ours sur les épaules, le Niémen à trois jours, il voyait le terme des dangers et bientôt la terre où les paysans parleraient sa langue.

Le maréchal Ney avait fixé à six heures du matin le départ de Vilna pour le 3^e corps, derrière Murat parti à quatre heures avec la Vieille Garde, tandis que Poniatowski et les Polonais obliquaient au sud-est pour rejoindre Varsovie. Le colonel de Fézensac rassembla son régiment : vingt officiers et autant de soldats, épuisés, mais vêtus et chaussés de neuf. Un capitaine était arrivé quelques jours plus tôt de leur dépôt de Nancy avec un chargement d'effets militaires de rechange. Il y en avait pour plusieurs centaines d'hommes ! Le surplus resta dans la ville, avec les équipements et les approvisionnements qui n'avaient pas été dilapidés, qu'on n'avait eu le temps ni de répartir ni de détruire. Le petit groupe reprit place dans la colonne amincie. En haut de la côte de Ponari, au milieu des arbres, le colonel était seul, les hommes avaient perdu le contact, s'étaient dispersés en traversant le cimetière des derniers bagages de la Grande Armée.

Comme Fézensac, le lieutenant Lyautey marchait seul, les pieds meurtris, ses engelures aux mains devenues des plaies saignantes. Détacher et rattacher ses boutons d'uniforme était toute une affaire sans l'aide d'autrui. Ils étaient ainsi trente mille persévérants à marcher vers Kovno. Quinze mille

au moins étaient restés dans Vilna avec la majorité des civils. Beaucoup, entassés dans les hôpitaux et les monastères désertés, attendaient la mort par le froid, la faim, l'absence de soins et le typhus. Aussitôt dans les murs, l'autorité militaire russe interdit sous peine de mort d'héberger des soldats de l'armée de Napoléon. La crainte des représailles conduisit les habitants à jeter dehors leurs hôtes imposés, souvent privés de leurs vêtements. Leurs cadavres, que nul n'osait toucher, restèrent longtemps dans les rues. Le froid les conserva par milliers. Quand on commença à les incinérer sur des bûchers, la population se plaignit de l'odeur. La municipalité finit par les entasser dans le fossé de retranchement creusé par les sapeurs français en juin, puis, le dégel survenu, les recouvrit de terre.

Le fils du maréchal Lefebvre fut protégé par Koutouzov, arrivé le 11 décembre, mais ne survécut que quelques jours. Louise Fusil se fit connaître. Un sauf-conduit pour Saint-Pétersbourg, où elle avait des amis, lui fut délivré. Les militaires français valides furent remis sans ménagement sur le chemin qu'ils venaient d'accomplir, en sens inverse. Le bruit courait, dans les colonnes en marche sur les brisées de la déroute, qu'on les emploierait à rebâtir Moscou. Les autres, y compris les Polonais, furent renvoyés dans leurs foyers par la magnanimité calculée du tsar. Isoler la France afin de la terrasser au plus tôt.

Peu de choses avaient changé pour les hommes pérégrinant vers Kovno. Il faisait toujours extrêmement froid, la route était glissante, la neige profonde. La Garde, autour de Murat et Berthier, était en tête ; les Cosaques tournoyaient, rapides, imprévisibles, moins nombreux tout de même. Ils souffraient eux aussi de la rigueur exceptionnelle de l'hiver et, malgré leur prudence, ne parvenaient pas toujours à esquiver les coups de fusil de leurs adversaires. L'arrière-garde, tenue par l'énergie de Ney, secondé par les généraux Gérard et Marchand, poussait les traînards, repoussait les poursuivants. Les marcheurs allaient toujours, hébétés, de feu en feu, retrouvaient leurs compagnons à l'étape, dormaient au hasard des villages désertés par les paysans prussiens. Une vache, du blé, des pommes de terre que les habitants n'avaient pu emporter, suppléaient la viande de cheval devenue plus rare. Sous le ciel pur et les constellations glacées, ils se serraient dans les maisons. Elles étaient en pierres ou en briques et couvertes de tuiles depuis la sortie de Lituanie. Les derniers arrivés s'entassaient dans les granges et y faisaient du feu, tenaillés par la peur de périr dans l'incendie

de leur refuge. Leurs cohortes clairsemées ne laissaient plus autant de cadavres en chemin, la sélection des plus robustes était faite. Ils ne croyaient plus à rien, d'ailleurs il n'y avait plus de chef pour faire des promesses. Ils n'avaient qu'un objectif, sortir de ce damné pays, passer le Niémen et qu'un point final soit mis par d'autres à la calamiteuse aventure.

Ils arrivèrent à Kovno, bordé par le Niémen, le 12 décembre. Dans la petite ville, les magasins approvisionnés par des bateaux descendant la Vistule jusqu'à Dantzig, longeant la côte baltique et remontant le fleuve, étaient mieux garnis encore qu'à l'étape précédente. Ils furent pillés et personne ne s'y opposa tant avait fait scandale, dans la hiérarchie comme dans la troupe, la rigidité bornée des « riz-pain-sel » de Vilna. Cette fois les Russes n'en profiteraient pas, mais la mesure fut dépassée par beaucoup, notamment les premiers arrivants, la Garde. Quelques heures après leur entrée, plusieurs centaines de grenadiers et de chasseurs d'élite s'écroulaient sur la voie publique autour de tonneaux défoncés, assommés par l'excès après une carence prolongée. La brûlure de l'alcool les livra, insensibles, à la nuit polaire qui les tua dans leur ivresse. À ces rudes briscards, le rhum de Kovno fit plus de mal que les Cosaques.

Aussitôt arrivé dans la ville, Murat réunit les maréchaux et Daru pour décider de la conduite à tenir. Résister sur place étant moins réaliste encore qu'à Vilna, il fut décidé de mettre au plus tôt le Niémen entre les débris de l'armée et ses poursuivants, de ne pas s'attarder en Prusse et de rallier la Vistule, où l'on avait l'assurance d'être accueillis en amis par les Polonais. Murat, Berthier, Lefebvre, Mortier, la Garde, le 9^e corps et Victor iraient à Dantzig, où Rapp se trouvait déjà ; Davout, le 1^{er} corps et les Westphaliens à Thorn ; Ney et les 2^e et 3^e corps à Marienbourg ; le prince Eugène, le 4^e corps et les Bavares à Marienwerder, au sud de Dantzig. Poniatowski, ses hommes et son artillerie conservée aux deux tiers – quarante canons –, grâce aux précautions prises à Moscou pour ferrer à glace ses attelages, étaient déjà dans leur patrie et s'approchaient de Varsovie. On recueillerait sur ces positions tout ce que l'on pourrait, et serait établie sur le fleuve la ligne de front où attendre les renforts et les instructions de l'Empereur. Pour l'heure, il fallait marcher à travers la Prusse, par Gumbinnen, jusqu'à Königsberg, où les rejoindraient Macdonald et le 10^e corps après avoir levé le siège de Riga. Puis, séparément, chacun évoluerait vers les points de ralliement convenus.

Ney et l'arrière-garde retiendraient les Russes pendant quarante-huit heures devant Kovno, pour donner du champ à leurs camarades.

Le roi de Naples ne sut terminer la réunion sans donner libre cours à ses ruminations. Il blâma l'ambition démesurée de Napoléon, en assénant que sa responsabilité dans la catastrophe était entière. Les autres n'en pensaient pas moins, mais se turent. Ce n'était ni le lieu ni le moment. Seul Davout, fiévreux, dont la détestation de Murat s'était encore accrue s'il était possible pendant la retraite, lui fit observer d'une voix tranchante que de toute l'armée il était le moins indiqué pour récriminer contre l'homme qui lui avait posé une couronne sur la tête. Il ajouta qu'on ne devait songer maintenant qu'aux mesures propres à sauver les restes de l'armée. La première, pour les chefs, était de maintenir les hommes dans la discipline et l'honneur par leur exemple. La réunion s'acheva sur cette parole.

Le colonel Griois aborda Kovno au soir. Le petit groupe auquel il avait lié son sort, où il avait fait admettre son maréchal des logis-chef et passeur de la Berezina, fut hébergé dans la maison d'une famille juive, à sa périphérie. Les préjugés de cette douzaine d'officiers français cédaient devant le gel et la faim. Toute la nuit, contre rémunération, l'hôtesse pétrit la farine et fit cuire les boules de pain qui les nourriraient jusqu'à Königsberg. Griois coucha sur un banc près du four où elle travaillait. La femme était belle, il la contemplait de profil. Son nez aquilin, son œil grand et noir ombré d'un fin sourcil le ramenaient en Italie, aux galeries de peinture où il aimait flâner devant les Judith et Rebecca des maîtres. Il s'endormit sur cette vision. Des coups de fusil et les sempiternels hourras les réveillèrent le lendemain. Ils n'eurent que le temps de sauter dans leurs traîneaux et de filer.

Les Cosaques étaient apparus devant Kovno au lever du soleil dans un ciel sans nuage. Les cristaux de neige étincelaient sur le glaci. Une salve d'artillerie suffit à décourager les Bavares, qui se sauvèrent en jetant leurs armes, au désespoir de leurs officiers. Au bruit, Gérard, puis Ney qui interpellait les fuyards en allemand, accoururent. Ils étaient quasiment seuls derrière le talus et la palissade élevés pour défendre le pont sur la Vilia ouvrant l'accès à la ville. Cela n'avait pas échappé aux assaillants. Ils mirent pied à terre et se regroupèrent pour escalader le retranchement. Pendant qu'un aide de camp se précipitait vers les postes français pour requérir du renfort, le maréchal et le général ramassèrent les fusils épars et firent feu, comme à leurs débuts dans les armées de la République. Le retour d'une

partie des Bavarois et l'arrivée au pas de course d'un détachement du 29^e de ligne embusqué à proximité suspendirent l'assaut ennemi.

Ney et Gérard ne purent se réjouir longtemps du rétablissement de la situation. Au fil de la journée, les jeunes soldats étaient saisis par l'angoisse d'être oubliés du mauvais côté du fleuve alors que l'armée quittait la ville. Tous les prétextes étaient bons pour descendre du parapet où ils grelottaient et laisser à d'autres l'ultime mission de sacrifice. Trop près du but pour risquer la mort, la blessure ou la captivité, ils se mêlaient aux traînards qui gagnaient la sortie ouest de la ville engorgée par la foule, puis le pont sur le fleuve où elle s'embouteillait. Au soir du 13 décembre, Kovno n'avait plus que quelques centaines de défenseurs, que la nuit décimerait probablement. Ney avança de quelques heures le délai fixé pour l'évacuation. Par échelons, à la faveur de l'obscurité, l'arrière-garde décrocha vers le Niémen à travers les rues où les cadavres gisant çà et là n'émouvaient plus personne.

Le 3^e corps, cent soldats et quelques officiers, précédait le reste de l'arrière-garde. Fézensac et les quarante hommes du 4^e régiment furent ainsi parmi les derniers à quitter l'immense terre envahie par la Grande Armée au début de l'été. La ville était silencieuse. Il y avait sur les places, autour des feux, quelques soldats qui regardaient défiler la queue de l'armée morte. C'était en vain que le colonel tentait de les entraîner vers le fleuve en leur criant qu'il n'y avait plus que l'ennemi derrière eux. Ils détournaient les yeux, baissaient la tête et ne répondaient pas. Ils avaient renoncé. Quelques habitants, des hommes, étaient sortis de leurs maisons pour assister, goguenards, au départ de ces Français déguenillés, faméliques qu'ils avaient connus si flamboyants, si arrogants au début de la campagne. L'un des civils s'était emparé d'un fusil. Fézensac le lui arracha des mains.

Sur le pont étroit du Niémen, il y avait encore des morts, et sur la rive amie du duché de Varsovie gisaient les voitures de Kovno, les caissons et les canons neufs venus de Königsberg, abandonnés, pillés, comme à la sortie de Vilna. La côte que les hussards et les lanciers avaient dévalée joyeux en juin, que Napoléon avait gravie à pied au début de décembre derrière sa voiture, était jonchée de débris, de véhicules, dont, à mi-pente, le dernier fourgon du trésor avec la paye de l'armée. Il avait été entièrement vidé, d'abord par les hommes du train, puis par les grenadiers et les chasseurs de la Garde. Le sergent Bourgogne avait assisté à la scène dans l'après-midi, peu soucieux d'en profiter. La fièvre l'avait repris et il ne parvenait à grimper que tiré par

un camarade secourable, Grangier, un de ces vieux sergents qui tenaient le coup mieux que tout le monde et qui était redescendu pour aider son cadet. Celui-là était auvergnat. Du sommet, en reprenant leur souffle, ils s'étaient retournés pour voir les Russes avancer sur la route de Vilna, défiant la petite troupe de Ney sur laquelle flottaient les panaches de fumée de la mousqueterie.

Vers vingt heures, l'arrière-garde se disposait à escalader la côte à son tour, lorsque des isolés refluèrent en courant : « Les Cosaques, les Cosaques ! » D'un boulet de canon, les Russes confirmèrent leurs cris d'alarme. Pendant que Ney s'escrimait, ils avaient contourné Kovno, franchi le Niémen gelé par la dernière vague de froid, puis pénétré en territoire polonais. Les chasseurs guettaient le gibier depuis le territoire où il pensait trouver refuge.

Il fallut à nouveau surmonter la stupeur et le découragement, ce dont quelques officiers à bout furent incapables. Tous, des maréchaux désabusés aux troupiers hagards, étaient persuadés que les Russes n'iraient jamais au-delà du Niémen. Le mouvement désespéré des dernières semaines de la retraite, les souffrances endurées, les espoirs déçus renaissant toujours avec le courage de continuer avaient conféré à cette étendue d'eau pétrifiée la valeur d'une frontière mythique. D'un côté, la guerre, de l'autre, la paix ; d'un côté l'enfer blanc, de l'autre, la vie avec ses couleurs. Le cauchemar continuait. Jusqu'à Paris ? Les désespérés repartirent vers Kovno, en dépit des objurgations de leurs amis. Fézensac vit ainsi s'éloigner, tête basse et traînant le pas, quatre de ses officiers revenus de Moscou et résignés à y retourner captifs.

L'artillerie ennemie canonait la pente à l'estime. Elle était hors de portée des fusils repris par Ney et tous les officiers à son exemple. Puisque tenter un passage en force était voué à l'échec, le prince de la Moskova ne balança pas. Il fit prendre par la droite et longer le Niémen en aval, en direction de Tilsitt, afin de rallier Gumbinnen par des chemins de traverse. L'ombre les dissimula aux regards des Russes. Puis, comme ils avaient bifurqué vers l'ouest, à une dizaine de kilomètres au-dessus de Kovno, l'épaisseur d'une grande forêt accueillit les dernières ombres de l'armée. Ils marchèrent si bien que Ney et sa troupe devancèrent Murat à l'étape. L'arrière-garde était devenue avant-garde, à la grande surprise du roi de Naples qui n'osa protester. Les ultimes kilomètres de la retraite avaient donc

été parcourus sans protection. On touchait le fond. Tout cela ne ressemblait plus à rien.

Le 20 novembre, ils arrivèrent à Königsberg, un peu moins nombreux encore du fait de la maladie et de l'épuisement. Les Cosaques ne renoncèrent pas facilement à ce gibier famélique dont les sacs contenaient parfois de si lucratives surprises. Ils lui firent un bout de chemin jusqu'au poteau-frontière de la Prusse. Après Kovno, le sergent Bourgogne avait esquivé une de leurs dernières attaques en se réfugiant dans un bois broussailleux où ses trois poursuivants hésitèrent à engager leurs montures. L'un d'eux venait de recevoir un coup de sabre au visage qui lui avait décollé une joue. Bourgogne le vit rabattre le morceau pendant sur la plaie et le maintenir en nouant un mouchoir autour de sa tête. De douleur, il frappait la neige du pied et tapait du poing sur la croupe de son cheval.

Les rescapés envahirent la ville d'Emmanuel Kant, où *Vers la paix perpétuelle* avait été publié quand Napoléon Bonaparte venait d'être nommé général par la République et qu'Alexandre, prince héritier de Russie, étudiait les textes du philosophe allemand sous la direction de La Harpe, son précepteur suisse. La paisible et prospère cité au bord de sa lagune fut comble en quelques heures. Les moindres boutiques se remplirent de militaires en haillons qui prétendaient tout acheter. Auberges, cafés, restaurants en regorgeaient. Ces clients avides, ces loups maigres se bousculaient vers les tables disponibles, réclamaient ce qui leur manquait depuis des mois : un jarret de porc, une choucroute brûlante servie avec du vin et de la bière sur une nappe blanche, dans de la vaisselle, les pieds déchaussés, tête nue et le col dégrafé à la chaleur du poêle. Les habitants, effarés d'abord, les considérèrent très vite avec ironie et dédain. L'état de l'armée napoléonienne confirmait d'une manière qui dépassait l'imagination la rumeur du désastre. Ils avaient belle allure, les vainqueurs d'Iéna et de Friedland, et qu'ils sentaient mauvais ! Les Prussiens ne disaient mot pourtant devant leurs hôtes, ces clochards armés à la réputation encore impressionnante, mais leurs yeux étaient rieurs et leurs sourires sans aménité. La revanche d'Iéna et d'Auerstaedt, longtemps mijotée, leur serait bientôt servie. En attendant, les commerçants de Königsberg firent de bonnes affaires.

L'avant-veille, un quart d'heure avant minuit, Napoléon et Caulaincourt, méconnaissable avec sa barbe de deux semaines, sa mine de déterré, ses

bottes éculées et son uniforme ruiné, franchissaient la grille d'honneur des Tuileries. Le Grand Écuyer, en donnant le bras à l'illustre passager pour l'aider à descendre de voiture et entrer dans le palais, éprouva un immense soulagement et une joie profonde à retrouver ce décor familier et grandiose. Le souverain dont il avait la charge était enfin à bon port après leur incroyable voyage d'hiver. Déjà, il montait d'un pas lourd et décidé l'escalier conduisant à l'appartement de l'impératrice.

Son serviteur avait la tête toute bourdonnante de mots. Tout au long du trajet, Napoléon n'avait cessé de parler, d'abord de la campagne qui s'achevait et des préparatifs de la prochaine. Il avait développé les justifications exprimées devant les collines macabres de la Moskova, exposé les moyens qu'il mettrait en œuvre pour rétablir la situation ; propos accordés aux circonstances. Et puis il avait débordé. L'Espagne, le Portugal, les Bourbons, les Anglais, le duc d'Enghien... toute sa politique depuis le début de son incroyable épopée fut évoquée. Il se livrait comme jamais. Caulaincourt n'en croyait pas ses oreilles. Napoléon avait donc choisi pour homme de confiance le conseiller qui avait si obstinément objecté à son attaque de la Russie, qui avait prédit la catastrophe. Il savait pourtant que l'intègre, le loyal Caulaincourt n'était pas de tempérament à édulcorer, et ne tairait rien. Avec une étonnante franchise, une allègre liberté de ton, le voyageur avait passé en revue ses proches, les ministres, les maréchaux, sa famille, ses interlocuteurs en Europe, chefs d'État et diplomates, évaluant leurs mérites, leurs défauts. Il avait aussi parlé de l'impératrice, il lui avait même fait lire ses lettres. Et toutes ses confidences étaient émaillées d'amples considérations sur le cours de l'histoire, le sens de la vie, la gloire, ses vanités, la nature humaine, les fruits de son expérience. C'était comme un testament, le mémorial d'un homme sur la fin. Et il n'avait que 43 ans. Caulaincourt, aux étapes, près du poêle rougi de l'auberge, transcrivait sur ses carnets les propos du jour. Napoléon le voyait et ne l'en décourageait pas. Dès qu'il aurait pris un peu de repos – il lui semblait pouvoir dormir des journées entières –, le Grand Écuyer mettrait ses notes au propre.

L'Empereur avait les yeux bouffis et la peau asséchée par le froid. Après un bref entretien avec sa femme, il se coucha. Le lendemain, levé à onze heures, il s'enferma dans son cabinet de travail avec Cambacérès, archichancelier de l'Empire, Savary, ministre de la Police, Clarke, ministre de la Guerre, et ses principaux collaborateurs, successivement convoqués,

afin d'organiser la reconstitution de l'artillerie, la réquisition des chevaux de trait, la remonte de la cavalerie et l'appel sous les drapeaux de nouvelles classes d'âge. Les bougies brûlèrent derrière ses fenêtres jusqu'à une heure du matin.

Murat fut reçu de mauvaise grâce à l'hôtel de ville de Königsberg, mais les autorités municipales déférèrent à ses demandes dans les limites de leurs capacités. Elles étaient débordées, d'autant qu'il arrivait chaque jour des militaires réchappés des Russes, seuls ou par grappes. Les rues dégorgèrent quand survinrent Macdonald et ses neuf mille Français, ce qui restait du 10^e corps après le retrait des deux divisions prussiennes. Leur chef, Yorck, en accord avec les Russes et après avoir prévenu son « allié », avait accepté de neutraliser ses troupes, vingt mille soldats de retour de Riga. La grande coalition européenne forgée par Napoléon à coups de victoires se délitait à l'annonce d'une tragédie dont l'ampleur commençait d'apparaître. On ne savait plus rien de Schwarzenberg et des Autrichiens. Aux dernières nouvelles, ils manœuvraient aux frontières du duché de Varsovie pour le couvrir et ménager leurs intérêts. Quant à la neutralité de l'armée prussienne, combien de temps résisterait-elle au désir de revanche ? Le roi de Naples convint avec les maréchaux de diriger sans tarder ce qui subsistait des corps d'armée vers les places fortes de la Vistule assignées à Kovno. Il avait un moment envisagé de reconstituer sur place une armée autour du noyau préservé par Macdonald. Cette ultime velléité, découragée par l'hostilité croissante des Prussiens, fut sa dernière tentative d'exercer son commandement. Il ne tarda pas à s'en décharger sur le prince Eugène. Le 4 janvier 1813, les maréchaux quittaient Königsberg pour gagner la Pologne. Après quelques jours à Posen, Murat, accompagné du mépris de ses anciens camarades, s'en alla plein sud, vers Naples, où toutes ses pensées se trouvaient déjà.

Entre-temps, les cadres avaient fait le tri entre les hommes valides et ceux nécessitant des soins. Il en mourait quotidiennement. Le général Eblé avait succombé trois jours avant Noël de la pneumonie contractée au bord de la Berezina. Le général Lariboisière, commandant en chef de l'artillerie, qui était venu lui demander de presser l'activité de ses hommes sur la rivière, mourut le même jour, d'épuisement et du chagrin d'avoir perdu son fils, sous-lieutenant de carabiniers, à la Moskova. Des pontonniers, le quart avaient survécu, et sur les cent volontaires entrés dans l'eau glacée, douze

seulement pourraient revoir la Hollande. Blessés et malades intransportables furent dirigés vers les hôpitaux de Königsberg où Larrey, à peine remis de ses propres souffrances, les soignait dans la pénurie. On amputait les doigts, les mains, les pieds, les membres insensibles gagnés par la gangrène. Les soldats aptes à marcher suivirent leurs chefs de corps vers les places fortes de la Vistule.

Le sergent Bourgogne, les pieds gelés, fit en traîneau le voyage vers le point de ralliement de la Jeune Garde, en compagnie de quatre camarades affligés des mêmes maux. Avant de partir, Picart lui avait raclé les joues et le menton avec le rasoir de chirurgien trouvé dans le sac du Cosaque abattu entre Orcha et la Berezina. Cinquante-huit jours de la barbe poussée depuis Moscou étaient ainsi tombés sous la lame. L'enfant de Condé-sur-Escaut avait vieilli de plusieurs années en quelques semaines, mais il s'en était sorti. Pendant le voyage à travers la Prusse, ils n'eurent à se défendre que contre la rapacité méprisante de quelques aubergistes et les insultes de civils présomptueux, jusqu'à Elbing, près de la lagune de la Vistule, où ils retrouvèrent le maréchal Mortier.

Le froid sévissait toujours sur la grande plaine orientale de l'Europe, mais les régions maintenant traversées par les vingt mille rescapés de la Grande Armée, un tiers seulement revenant de Moscou, étaient pays d'abondance après la Russie. On avait ce que l'on voulait, nourriture, alcool, vêtements, chevaux et traîneaux, pourvu que l'on payât, tout essuyant les vexations de la population. En Pologne, les gens étaient moins riches mais pour la plupart accueillants, compatissants avec les Français. À plus d'un, les soins attentifs des femmes pour les douloureuses et honteuses séquelles de l'inférieure randonnée, bronchite, plaies et vermine, laissèrent un souvenir aussi ineffaçable que les atrocités vécues auparavant. À Elbing, son billet de logement conduisit le sergent Bourgogne chez une bourgeoise mariée à un Français. Elle lui fit couler un bain chaud et la grosse servante, en riant, frotta le dos squelettique du militaire. Le bien-être qu'il en éprouva fut au-dessus de ses forces. Pris d'étourdissement en enfilant l'une des chemises du commissaire des guerres récupérées dans la côte de Ponari, il s'écroula sur le lit, évanoui.

La retraite de Russie s'achevait devant le poteau frontière de la Prusse avec les derniers coups de lance des Cosaques, les derniers coups de feu pour les refouler au fond de la plaine de Pologne où ils galopèrent sans gêne,

comme à domicile. La terrible épreuve, pareille à cet hiver 1812 commencé bien avant le calendrier ordinaire des saisons, continuait dans les âmes et les corps des survivants. Pendant quelque temps, beaucoup continuèrent de coucher par terre, sous une couverture, ne pouvant trouver le sommeil sur un matelas, entre des draps. Ils se mettaient à table avec une faim à dévorer le monde et trouvaient aux mets les plus simples une saveur incomparable. Ils buvaient beaucoup, ce qu'on leur vendait, de la bière, du vin du Rhin, puis l'ivresse des fins de repas se perdait dans une inguérissable mélancolie. Affluaient les fantômes, les visages des amis disparus dans les neiges, les scènes abominables du passage de la Berezina, la détresse suppliante des blessés abandonnés, les comportements ignobles de certains hommes, les gestes d'égoïsme auxquels on devait sa propre survie. Au soulagement d'être vivant, à la fierté d'avoir traversé l'épreuve dantesque, d'avoir surmonté les éléments et déjoué les Cosaques, était attaché pour la vie un indicible cortège de honte et de remords. Dans les villes traversées sortaient enfin des sacs des survivants les petites richesses soustraites aux flammes de Moscou et rapportées à dos d'homme à travers les plaines désolées, les collines blanches et les rivières de glace du dernier cercle de l'enfer : un foulard de soie, un chandelier, un flacon de cristal, une icône, une bague... Les acheteurs firent de bonnes affaires. Les vendeurs, de leur vie, n'avaient jamais rien acquis aussi chèrement.

Tout l'hiver, des soldats, des officiers que l'on croyait morts ou prisonniers furent recueillis en Pologne, en Allemagne. Ils racontaient leur singulier voyage, ses rocambolesques péripéties, leurs ruses et leurs détours pour échapper à la captivité, leurs étonnantes rencontres avec les habitants, la dureté des uns, la générosité des autres, leurs bonnes fortunes. Dirigés vers la patrie ou réincorporés sur place, selon leur état, certains participeraient à la campagne d'Allemagne, en 1813, puis de France, en 1814. Les réformés furent accueillis dans divers hôpitaux entre le Rhin et Paris, où ils étaient regroupés à l'hospice de Bicêtre. Le café ouvert en face de l'établissement fut nommé « Le Kremlin ». Aucune médaille, aucune distinction n'était attachée au pire désastre des annales militaires. Mais il suffisait que dans la rue, dans un commerce, dans un salon mondain, on désignât cet homme, cette femme parfois, comme un de ceux qui avaient passé la Berezina pour qu'il soit l'objet d'une curiosité particulière, d'un respect teinté d'effroi. Dans les armées hâtivement reconstituées de la fin de l'Empire, ces

revenants furent des vétérans d'un genre singulier. Leurs souvenirs de Russie étaient, aux bivouacs et aux tables des tavernes, l'étalon-or de la souffrance du soldat.

Le printemps surgit d'un coup dans les confins continentaux de l'Europe. Un beau matin, l'air est doux et parfumé, l'eau qui sourd de sous les plaques de neige paraît tiède. L'hiver est fini, sa légende commence.

OceanofPDF.com

Épilogue

Le sergent Adrien Bourgogne, de retour en France en mars 1813, fut nommé lieutenant au 145^e de ligne qui participa à la campagne d'Allemagne. Il combattit à Lützen et Bautzen, fut blessé à Dessau, au nord de Leipzig, le 12 octobre, et fait prisonnier. Rapatrié en 1814, après la première abdication de Napoléon, il démissionna pour reprendre la mercerie de son père à Condé-sur-Escaut, puis réintégra l'armée sous la monarchie de Juillet comme lieutenant adjudant de la place de Valenciennes. Il est mort en 1867, à 82 ans. Ses souvenirs de la campagne de Russie l'ont élevé au rang des figures légendaires du Premier Empire.

Le colonel Raymond Aimery de Montesquiou-Fézensac retrouva la France au printemps. Promu général pendant la campagne d'Allemagne, capturé à Dresde, il poursuivit sa carrière militaire après la Restauration. Pair de France en 1832, il fut nommé ambassadeur de France en Espagne en 1838. Il est mort en 1867, à 83 ans.

Le lieutenant Christian Wilhelm Faber du Faur servit dans l'armée wurtembergeoise pendant la campagne d'Allemagne, aux côtés de Napoléon, où il fut grièvement blessé à la bataille de Bautzen. Il poursuivit sa carrière dans l'armée de son pays jusqu'au grade de général. Il est mort en 1857, à 76 ans. Il a publié en 1831 un journal de la campagne de Russie dont les dessins offrent une irremplaçable collection de « choses vues ».

Le lieutenant Danel a participé aux campagnes d'Allemagne en 1813, de France en 1814 et à la bataille de Waterloo en 1815, toujours sous l'uniforme des hussards. Il est mort en 1854, à 65 ans.

Madame Louise Fusil rejoignit la France depuis Saint-Pétersbourg au printemps 1813. Le 31 mars 1814, elle assista à l'entrée des Russes dans Paris, où elle avait repris son métier de comédienne. Ses *Souvenirs d'une actrice* furent publiés en 1841. Elle mourut en 1848, à 77 ans.

Le commissaire des guerres Henri Beyle, arrivé le 31 janvier 1813 à Paris, reprit son activité au Conseil d'État avant de repartir en Allemagne, où il assista notamment à la bataille de Bautzen. Il réécrivit son *Histoire de la peinture en Italie* et la publia en 1817 sous le pseudonyme de Stendhal. Ce fut son premier livre. Une douzaine des lettres qu'il écrivit pendant la retraite ont été interceptées avec des milliers d'autres conservées dans les archives russes. Elles ont été retrouvées et publiées à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, au temps de l'alliance franco-russe.

Le soldat Jakob Walter fut hospitalisé à son retour dans le Wurtemberg à la fin du mois de février 1813, puis démobilisé. Établi tailleur de pierre dans son village, il rédigea ses Souvenirs avant de mourir en 1864, à 76 ans.

Le colonel Charles Griois, nommé à la tête de l'artillerie à pied de la Garde sur la recommandation du maréchal Duroc, enchaîna les campagnes d'Allemagne et de France, celle-là en qualité de commandant de l'artillerie à cheval de la Garde. Il ne réintégra son domicile parisien qu'après la chute de la capitale. Directeur de l'artillerie de la place de Mézières pendant les Cent-Jours, il ne rendit la ville aux Prussiens que le 3 septembre 1815, après dix semaines de siège. Il quitta l'armée en 1822 et se retira à Paris. Il avait précédemment usé de son influence pour faire nommer le maréchal des logis-chef Gassard au poste de percepteur à Livry, près de Châlons-en-Champagne. Amateur d'art éclairé, sa collection comprenait plus de deux mille estampes, un dessin de Dürer et un tableau de Rubens. Il est mort en 1839, à 67 ans.

Le lieutenant Hubert Lyautey a participé aux campagnes d'Allemagne et de France, toujours dans la Garde. Il poursuivit sa carrière jusqu'au grade de général, puis d'inspecteur général de l'artillerie. Il est mort sénateur du

Second Empire en 1867, à 78 ans. Hubert Lyautey (1854-1934), maréchal de France, est son petit-fils.

Armand de Caulaincourt est resté l'homme de confiance de l'Empereur pendant toute la fin de l'Empire. Chargé de représenter la France dans les pourparlers entre les belligérants pendant les campagnes d'Allemagne et de France, nommé ministre des Relations extérieures à la fin de 1813, Napoléon s'en remit à lui pour négocier les conditions de son abdication, au printemps 1814, avec le tsar, qui lui avait conservé son amitié. Il reprit ses fonctions de ministre des Relations extérieures pendant les Cent-Jours. Alexandre I^{er} obtint que son nom fût ôté de la liste des proscrits établie après la Seconde Restauration. Il put ainsi se retirer dans ses terres de l'Aisne, où il écrivit ses Souvenirs, notamment le récit des quatorze jours et quatorze nuits passés en traîneau avec l'Empereur, qui préfigure le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il est mort d'un cancer de l'estomac en 1827, à 53 ans.

Le maréchal Michel Ney, après Waterloo, où il avait cherché à se faire tuer en chargeant désespérément les carrés anglais, a été arrêté, jugé par la Chambre des pairs dont il était membre, condamné pour haute trahison et fusillé le 7 décembre 1815 contre le mur de l'Observatoire, derrière le jardin du Luxembourg. Il avait 46 ans. Seul parmi ses camarades de Russie, le maréchal Victor avait voté la mort. Il en conserva le remords toute sa vie. Tous les 7 décembre, jour anniversaire de l'exécution du prince de la Moskova, il assistait à une messe en sa mémoire.

Quant à **Napoléon**, tout le monde sait comment il termina sa vie, dans une île de l'hémisphère Sud où il ne neigeait qu'une à deux fois par an. Ces jours-là, le dos à la cheminée, les paumes renversées vers les flammes, que voyait-il en regardant derrière les vitres blanchir le vallon de Longwood et le ciel sur l'océan ?

Suivez toute l'actualité des Éditions Perrin sur
www.editions-perrin.fr

PERRIN

Nous suivre sur



OceanofPDF.com